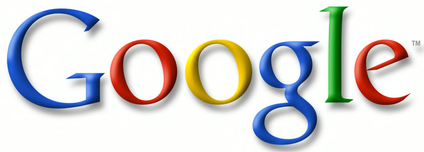


This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

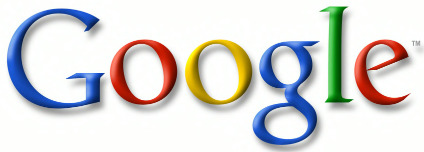
Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07578839 2

Presented by
Mrs. Henry Draper
to the
New York Public Library

NKH
Almana(

ALMANACH DES MUSES

POUR 1818.

CINQUANTE-QUATRIÈME ANNÉE.

On trouve aux mêmes adresses un assortiment c
plet d'ALMANACHS et de LIVRES DE PIÉTÉ, de div
reliûres et dans le goût le plus moderne.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.

Frontispice



Il ne vient pas, & je l'attends.

Almanach des Muses

1818.



Paris,

Chez Alexis Eymery, Rue Mazarine, N.º 30.

1818.

Dourhin Scripsit.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
327694
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
1904

JANVIER.

N. L. le 6, *à* 11 *h. du s.*
P. Q. le 14, *à* 6 *h. du m.*
P. L. le 22, *à* 10 *h. du m.*
D. Q. le 29, *à* 4 *h. du s.*

jeudi	1	LA CIRCONC.
vend	2	s. Bazile, év.
same	3	*ste. Geneviève.*
D.	4	s. Rigobert.
lundi	5	s. Siméon.
mard	6	L'ÉPIPHANIE
merc	7	s. Théau, orf.
jeudi	8	s. Lucien, év.
vend	9	s. Furcy, ab.
same	10	s. Paul, her.
1 D.	11	s. Théodose.
lundi	12	s. Arcade, m.
mard	13	Bapt. de N. S.
merc	14	s. Hilaire, év.
jeudi	15	s. Maur, ab.
vend	16	s. Guillaume.
same	17	s. Antoine, ab.
D.	18	*Septuagésime.*
lundi	19	s. Sulpice, év.
mard	20	s. Sébastien.
merc	21	ste. Agnès, v. m.
jeudi	22	s. Vincent, m.
vend	23	s. Ildefonse.
same	24	s. Babylas, év.
D	25	*Sexagésime.*
lundi	26	ste. Paule, v.
mard	27	s. Julien, év.
merc	28	s. Charlemag.
jeudi	29	s. Franç. de S.
vend	30	ste. Batilde, r.
same	31	s. Pierre Nol.

FÉVRIER.

N. L. le 5, *à* 11 *h. du m.*
P. Q. le 13, *à* 4 *h. du m.*
P. L. le 21, *à* 1 *h. du m.*
D. Q. le 28, *à* 37 *m. du m*

D.	1	*Quinquagési.*
lundi	2	Prés. de N. S
mard	3	s. Blaise, m.
merc	4	*Les Cendres*
jeudi	5	ste. Agathe.
vend	6	Les 5 plaies.
same	7	s. Romuald, a
1 D.	8	*Quadragésim.*
lundi	9	ste. Apolline.
mard	10	ste. Scholastiq.
merc	11	*Quatre-Tems*
jeudi	12	ste. Eulalie.
vend	13	s. Lezin, év.
same	14	s Valentin.
2 D.	15	*Reminiscere.*
lundi	16	ste. Julienne.
mard	17	s. Silvain.
merc	18	s. Siméon, év.
jeudi	19	s. Gabin, m.
vend	20	s. Eucher, év.
same	21	s. Pepin, duc.
3 D	22	*Oculi.*
lundi	23	s Damien.
mard	24	s. Mathias, ap.
merc	25	s. Cesaire.
jeudi	26	s. Taraise, év.
vend	27	ste. Honorine.
same	28	s. Romain, év.

Épacte. . . . XXIII.
Lettre Dominicale D.

MARS.

N. L. le 7, *à* 1 *h. du m.*
P. Q. le 15, *à* 1 *h. du m.*
P. L le 22, *à* 2 *h. du s.*
D. Q. le 29, *à* 7 *h. du m.*

4 D.	1	*Lœtare.*
lundi	2	s. Simplice, p.
mard	3	s^{te} Cunégond.
merc	4	s. Casimir.
jeudi	5	s. Drausin, év.
vend	6	s^{te}. Colette.
same	7	s. Thomas d'A.
5 D.	8	*La Passion.*
lundi	9	s^{te}. Françoise.
mard	10	s^{te}. Droctovée
merc	11	Les 40 martyrs
jeudi	12	s. Pol, év.
vend	13	La Compassi.
same	14	s. Lubin, év.
6 D.	15	*Les Rameaux.*
lundi	16	s. Cyriaque.
mard	17	s^{te}. Gertrude.
merc	18	s. Cyrille, év.
jeudi	19	s. Joseph.
vend	20	*Vendr-Saint.*
same	21	s. Benoît, ab.
D.	22	PASQUES.
lundi	23	s. Eusèbe, év.
mard	24	s. Simon, m.
merc	25	Le bon larron.
jeudi	26	s. Ludger, év.
vend	27	s. Rupert, év.
same	28	s. Protère, év.
1 D.	29	*Quasimodo.*
lundi	30	ANNONCIATI.
mard	31	s^{te}. Balbine.

AVRIL.

N. L. le 5, *à* 3 *h. du s.*
P. Q. le 13, *à* 8 *h. du s.*
P. L. le 21, *à* 23 *m. du m.*
D. Q. le 27, *à* 3 *h. du s.*

merc	1	s. Hugues, év.
jeudi	2	s. Franç. de P.
vend	3	s. Richard, év.
same	4	s. Ambroise.
2 D.	5	s. Zénon, m.
lundi	6	s. Prudence.
mard	7	s. Hégésipe.
merc	8	s. Perpét, év.
jeudi	9	s^{te}. Marie, ég.
vend	10	s. Onésime.
same	11	s. Léon, pape.
3 D.	12	s. Jules, pape.
lundi	13	s. Marcellin.
mard	14	s. Tiburce.
merc	15	s. Paterne.
jeudi	16	s. Fructueux.
vend	17	s. Anicet, pape.
same	18	s. Parfait.
4 D.	19	s. Elphège.
lundi	20	s. Hildegonde.
mard	21	s. Anselme.
merc	22	s^{te}. Opportune
jeudi	23	s. Georges, m.
vend	24	s^{te}. Beuve.
same	25	s. Marc, év.
5 D.	26	s. Clet, pape.
lundi	27	*les Rogations.*
mard	28	s. Vital, m.
merc	29	s. Robert.
jeudi	30	ASCENSION.

MAI.

N. L. le 5, *à* 7 *h. dum.*
P. Q. le 13, *à* 11 *h. dum.*
P. L. le 20, *à* 8 *h. dum.*
D. Q. le 26, *à* 11 *h. dus.*

vend	1	s. Jacq. s. Phil.
same	2	s. Athanase.
6 D.	3	Inv. ste. Cr.
lundi	4	ste. Monique.
mard	5	Conv. s. Aug.
merc	6	s. Jean P. L.
jeudi	7	s. Stanislas.
vend	8	s. Désiré.
same	9	s. Grégoire *v. j.*
D.	10	PENTECOT.
lundi	11	s. Mamert.
mard	12	s. Épiphane.
merc	13	*Quatre-Tems.*
jeudi	14	s. Boniface.
vend	15	s. Isidore.
same	16	s. Honoré, év.
1 D.	17	*La Trinité.*
lundi	18	s. Éric, roi.
mard	19	s. Célestin, p.
merc	20	s. Bernardin.
jeudi	21	FÊTE-DIEU.
vend	22	ste. Julie, v.
same	23	s. Didier, év.
2 D.	24	s. Donatien.
lundi	25	s. Urbain, p.
mard	26	s. Philip. de N.
merc	27	s. Hildevert.
jeudi	28	*Oct. Fête-D.*
vend	29	s. Maximin.
same	30	s. Hubert.
3 D.	31	ste. Pétronille.

JUIN.

N. L. le 3, *à* 11 *h. dus.*
P. Q. le 11, *à* 11 *h. dus.*
P. L. le 18, *à* 3 *h. dus.*
D. Q. le 25, *à* 10 *h. dum.*

lundi	1	s. Probas.
mard	2	s. Pamphile.
merc	3	ste. Clotilde.
jeudi	4	s. Quirin, m.
vend	5	s Boniface.
same	6	s. Claude, év.
4 D.	7	s. Paul de C.
lundi	8	s. Médard.
mard	9	s. Prime.
merc	10	s. Landri, év.
jeudi	11	s. Barnabé.
vend	12	s. Justin.
same	13	s. Antoine de P.
5 D.	14	s. Basile.
lundi	15	s. Guy, m.
mard	16	s. Fargeau.
merc	17	s. Avit, ab.
jeudi	18	ste Marine.
vend	19	s. Gervais. s. P.
same	20	s. Silvère.
6 D.	21	s. Leufroy, ab.
lundi	22	s. Paulin, év.
mard	23	s. Félix, m.
merc	24	*s. Jean-Bap.*
jeudi	25	s. Prosper.
vend	26	s. Babolein.
same	27	s. Crescent.
7 D.	28	s. Irénée, év.
lundi	29	*ss. Pierre et P.*
mard	30	Comm. s. Paul

JUILLET.			AOUT.		
N.L. le 3, à 2 h. du s.			*N.L. le 2, à 4 h. du m.*		
P.Q. le 11, à 7 h. du m.			*P.Q. le 9, à 2 h. du s.*		
P.L. le 17, à 10 h. du s.			*P.L. le 16, à 6 h. du m.*		
D.Q. le 25, à 42 m. du m.			*D.Q. le 23, à 5 h. du s.*		
			N.L. le 31, à 5 h. du s.		
merc	1	s. Martial.	same	1	ste. Sophie.
jeudi	2	Visit. de la V.	12 D.	2	Susc. ste. Croix
vend	3	s. Anatole, év.	lundi	3	Inv. s. Étienne
same	4	Tr. s. Martin.	mard	4	s. Dominique.
8 D.	5	ste. Zoé, m.	merc	5	s. Yon, m.
lundi	6	s. Tranquillin.	jeudi	6	Trans. de N. S.
mard	7	s.te Aubierge.	vend	7	s. Gaëtan.
merc	8	ste. Élisabeth.	same	8	s. Justin, m.
jeudi	9	ste. Victoire.	13 D.	9	s. Spire.
vend	10	ste. Félicité.	lundi	10	s. Laurent, m.
same	11	Tr. s. Benoît.	mard	11	susc. ste. Cour.
9 D.	12	s. Gualbert.	merc	12	ste. Claire
lundi	13	s. Thuriaf, év.	jeudi	13	s. Hippolyte.
mard	14	s. Bonaventure	vend	14	s. Eusèbe. *V. J.*
merc	15	s. Henri, emp.	same	15	ASSOMPT.
jeudi	16	s. Eustate, év.	14 D.	16	s. Roch.
vend	17	s. Spérat et C.	lundi	17	s. Mammès.
same	18	s. Clair.	mard	18	ste. Hélène.
10 D	19	s. Vincent de P.	merc	19	s. Louis, év.
lundi	20	ste. Marguerite	jeudi	20	s. Bernard, ab.
mard	21	s. Victor, m.	vend	21	s. Privat., év.
merc	22	ste. Madeleine.	same	22	s. Symphorien.
jeudi	23	s. Apollinaire.	15 D.	23	s. Sidoine, év.
vend	24	ste. Christine.	lundi	24	s. Barthélemi.
same	25	s. Jacques le m.	mard	25	s. Louis, roi.
11 D.	26	s. Christophe	merc	26	s. Zéphirin.
lundi	27	s. Pantaléon.	jeudi	27	s. Césaire, év.
mard	28	ste. Anne.	vend	28	s. Augustin
merc	29	ste. Marthe.	same	29	Déc. s. Jean-B.
jeudi	30	s. Abdon, m.	16 D.	30	s. Fiacre.
vend	31	s. Germain, A.	lundi	31	s. Ovide.

SEPTEMBRE.

P. Q. le 7, à 8 h. du s.
P. L. le 14, à 4 h. du s.
D. Q. le 22, à 6 m. du s.
N. L. le 30, à 5 h. du m.

mard	1	s. Leu, s. Gilles
merc	2	s. Lazare.
jeudi	3	s. Grégoire, p.
vend	4	s^te^. Rosalie.
same	5	s. Bertin, ab.
17 D.	6	s. Onésipe, *év.*
lundi	7	s. Cloud, pr.
mard	8	NAT. DE LA V.
merc	9	s. Omer.
jeudi	10	s^te^. Pulchérie.
vend	11	s. Hilaire.
same	12	s. Serdot, *év.*
18 D.	13	s. Maurille.
lundi	14	Exalt. s^te^. Cr.
mard	15	s. Nicomède.
merc	16	*Quatre-Tems.*
jeudi	17	s. Lambert.
vend	18	s. Jean Chris.
same	19	s. Janvier.
19 D.	20	s. Eustache.
lundi	21	s. Mathieu.
mard	22	s. Maurice.
merc	23	s^te^. Thècle, v.
jeudi	24	s. Andoche.
vend	25	s. Cléophas, d.
same	26	ste. Justine.
20 D.	27	s. Côme, s. D.
lundi	28	s. Céran, év.
mard	29	s. Michel arch.
merc	30	s. Jérôme.

OCTOBRE.

P. Q. le 7, à 2 h. du m.
P. L. le 14, à 5 h. du m.
P. Q. le 12, à 7 h. du m.
N. L. le 29, à 5 h. du s.

jeudi	1	s. Remi, év.
vend	2	s^ts^. Anges G.
same	3	s. Cyprien.
21 D.	4	s. Franç. d'As.
lundi	5	s^te^. Aure.
mard	6	s. Brunot.
merc	7	s. Serge et s. B.
jeudi	8	s. Demètre.
vend	9	*s. Denis, év.*
same	10	s. Géréon, m.
22 D.	11	s. Firmin, év.
lundi	12	s. Vilfride, év.
mard	13	s. Gérand, c.
merc	14	s. Caliste, p.
jeudi	15	s^te^. Thérèse.
vend	16	s. Gal, ab.
same	17	s. Cerbonnet.
23 D.	18	s. Luc, évang.
lundi	19	s. Savinien.
mard	20	s. Sendou, p.
merc	21	ste. Ursule, v.
jeudi	22	s. Melon.
vend	23	s. Hilarion.
same	24	s. Magloire.
24 D.	25	s. Crépin, s. C.
lundi	26	s. Rustique.
mard	27	s. Frumence.
merc	28	s. Simon, s. J.
jeudi	29	s. Faron, *év.*
vend	30	s. Lucain, m.
same	31	s. Quentin *v. j.*

NOVEMBRE.

P.Q. le 5, *à* 9 *h. du m.*
P.L. le 12, *à* 9 *h. du s.*
D.Q. le 21, *à* 2 *h. du m.*
N.L. le 28, *à* 4 *h. du m.*

25 D.	1	TOUSSAINT.
lundi	2	Les Trépassés.
mard	3	s. Marcel, év.
merc	4	s. Charles B.
jeudi	5	ste. Bertilde.
vend	6	s. Léonard.
same	7	s. Willebrod.
26 D.	8	stes. Reliques.
lundi	9	s. Mathurin.
mard	10	s. Léon, 1er. p.
merc	11	s. Martin, év.
jeudi	12	s. René, év.
vend	13	s. Brice, év.
same	14	s. Maclou.
27 D.	15	s. Eugène, m
lundi	16	s. Eucher, év.
mard	17	s. Agnan, év.
merc	18	ste. Aude. v.
jeudi	19	ste. Élisabeth.
vend	20	s. Edmond, roi
same	21	Prés. de la V.
28 D.	22	ste. Cécile.
lundi	23	s. Clément.
mard	24	ste. Florè, v.
merc	25	ste. Catherine.
jeudi	26	ste. Gen. des A.
vend	27	s. Vital, m.
same	28	s. Sosthène.
1 D.	29	L'AVENT.
lundi	30	s. André.

DECEMBRE.

P.Q. le 4, *à* 7 *h. du s.*
P. L. le 12, *à* 4 *h. du s.*
D.Q. le 20, *à* 7 *h. du s.*
N.L. le 27, *à* 3 *h. du s.*

mard	1	s. Éloi, évêq.
merc	2	s. François X.
jeudi	3	s. Fulgence, é.
vend	4	ste. Barbe.
same	5	s. Sabas, ab.
2 D.	6	s. Nicolas.
lundi	7	ste. Fare, v.
mard	8	CONCEPTION.
merc	9	ste. Gorgonie.
jeudi	10	ste. Valère, v.
vend	11	s. Fuscien, m.
same	12	s. Damase.
3 D.	13	ste. Luce, v. m.
lundi	14	s. Nicaise.
mard	15	s. Mesmin.
merc	16	*Quatre-Tems.*
jeudi	17	ste. Olympiade.
vend	18	s. Gatien, év.
same	19	ste. Meuris.
4 D.	20	s. Philogone.
lundi	21	s. Thomas, ap.
mard	22	s. Honorat.
merc	23	s. Yves.
jeudi	24	s. Delphin. *v. j.*
vend	25	NOEL.
same	26	*s. Etienne, m.*
D.	27	*s. Jean, ap.*
lundi	28	sts. Innocens
mard	29	s. Thomas de C.
merc	30	ste. Colombe.
jeudi	31	s. Sylvestre.



ALMANACH DES MUSES,

OU

CHOIX DE POÉSIES FUGITIVES.

ÉPITRE AU ROI.

Gloire à ces écrivains fameux
Dont la céleste poésie,
Et de la grâce et du génie
Réunissant les dons heureux,
Nous fait, en vers harmonieux,
De l'art admirer la merveille !
Gloire, honneur aux mâles écrits
Qu'enfantaient, pour plaire à Louis,
Despréaux, Racine et Corneille !

Mais, peu faits pour tant de renom,
Et sans prétendre à tant de gloire,
Quoique plus d'un sentier, dit-on,
Conduise au temple de Mémoire,
Et Benserade et Pavillon
Au madrigal, à la chanson
Bornant leur poétique hommage,
Virent pourtant ce Roi si bon
(Tant il est vrai que d'un Bourbon
L'indulgence est l'heureux partage!)
Sourire à leur faible Apollon,
Et l'honorer de son suffrage.
Qu'un tel exemple m'encourage
A célébrer tant d'heureux dons,
Les vertus, l'esprit, la clémence,
Tout ce qu'enfin nous admirons
De profondeur, d'expérience,
Dans le prince à qui nous devons
Le bonheur dont jouit la France:
Qui règne encor par l'éloquence,
Cultive vingt talens divers;
Et, par malheur pour moi, je pense,
Ne se connaît que trop en vers!
Oui, prenons bien garde, ô ma Muse!
Que, dans ses transports, ses élans,
Le cœur, qui trop souvent s'abuse,
Au peu d'esprit et de talens
Ne peut jamais servir d'excuse.
En effet, doit-on oublier,
De quelque zèle qu'on s'honore,

Que, s'il est permis d'essayer
L'éloge d'un Roi qu'on adore,
Il ne l'est pas de l'ennuyer.
Mais quoi! sur son insuffisance,
Trop long-temps ma Muse gémit!
Conservons plutôt l'espérance
Qu'à l'œil indulgent, qu'il séduit,
Un portrait mal peint réussit,
S'il est frappant de ressemblance.
  Que j'aime à voir, dans ton Palais
Si long-temps souillé par le crime,
Les vertus habiter en paix;
Et sur la France, encor victime
Des plus exécrables forfaits,
Versant chaque jour tes bienfaits,
Guérir, ô Prince magnanime!
Tous les maux que tu n'as pas faits!
  Pilote habile autant que sage,
Grâce à tes soins, à ton courage,
Enfin, nous voilà dans le port!
Tu brisas la faux de la mort,
Et tu sus conjurer l'orage:
Si nous pleurons, c'est sur le sort
De ceux qu'engloutit le naufrage.
  Que de miracles, que d'efforts!
Vingt ans fermés à l'industrie,
Le commerce a rouvert nos ports;
Et de ton antique patrie
A peine as-tu revu les bords,
Que déjà ton goût, tes trésors

Ont aux beaux arts rendu la vie!
Oui, de ton règne glorieux,
La France, qui doit tout attendre,
Semblable à cet oiseau fameux,
Renaîtra bientôt de sa cendre;
Car dans le père le plus tendre
Gît tout son espoir et ses vœux.
Vante qui voudra la mémoire
De tous ces héros destructeurs
Dont Rome a consacré la gloire;
Et qui sous leur char de victoire
Ont foulé l'univers en pleurs;
Je l'avoûrai: de leur histoire
Accusant les faits merveilleux,
Je refusais souvent d'y croire.
Mais aujourd'hui que sous nos yeux
Maint prodige se renouvelle;
Que, d'un peuple, à son Roi fidèle,
L'amour est l'unique lien:
Je crois sans peine à tout le bien
Que fit autrefois Marc-Aurèle,
Que tu prends en tout pour modèle;
Et qui t'eût choisi pour le sien.
C'en est trop. Ma Muse affaiblie
Borne ici ses vœux impuissans;
Le cœur parle en vain: je le sens,
Il ne tient pas lieu de génie.
Cependant, ou plus ou moins beau,
Tout genre a droit à quelque estime:
Le Poussin sans doute est sublime;

Mais on s'intéresse à Watteau.
Loin de l'altière Melpomène,
Momus, sur une étroite scène,
De plaire encore a le secret :
Enfin, pour animer la danse,
Si, d'un harmonieux archet
Il manque l'art et la cadence ;
On s'en console, et l'on s'élance
Aux sons joyeux du galoubet.

M. Damas.

SUR CERTAIN PROCUREUR,

HOMME DE LETTRES.

Maître Grichard, à face de Sibylle,
Hurlait jadis au défunt Châtelet ;
Il écrivaille ; et, dans sa noire bile,
D'auteurs vivans pas un seul ne lui plaît.
Où rencontrer, dit l'aristarque habile,
Un Despréaux ?.... qui conteste le fait.
Pour vous, Grichard, qu'à mon tour j'interpelle,
Singez si bien Rolet votre patron,
Si que Boileau, ne changeant que le nom,
Dirait encor, pensant le voir : j'appelle
Un chat, un chat, et Grichard un fripon.

M. le Colonel, Chevalier,
Du Puy des Islets.

ÉPIGRAMME

Sur un certain militaire, mélomane ridicule.

Quel est ce troubadour guerrier?
Est-ce Apollon prenant les armes?
Est-ce Mars qui, loin des alarmes,
Des arts vient cueillir le laurier?
Il s'exalte, il chante.... O merveille!
D'un choc voilà son casque en bas,
Et l'on voit à sa longue oreille
Que c'est le général.... Midas.

M. Jame, de Lyon.

AUTRE.

O toi qui charmais nos aïeux,
Tu veux encor paraître belle;
Quelle erreur! va, connais-toi mieux,
Lis mieux dans la glace fidèle.
Ton aurore a fait place au soir;
Abjure des soins chimériques,
Et songe à passer du boudoir
Dans le cabinet des antiques.

M. de Saint-Amand.

LE BAIN.

Ile riante, île féconde,
Qui naguère flottais sur l'onde,
Lorsque la reine de Paphos
Fixa ta course vagabonde;
Nouvelle et magique Délos
Des plus tendres amours du monde,
Que ton fleuve d'azur et ses flots caressans,
Ce peuple entier d'oiseaux et leurs tendres accens,
Ta forêt sombre et solitaire,
Où l'amour est sûr du mystère,
Réveillent de plaisirs dans mon cœur et mes sens!

Sur le sable doré de ton rivage humide,
Ici mon Eucharis, tremblant au moindre bruit,
Et par la main tenant son guide,
Vint effleurer l'onde limpide
Qui sous mes yeux murmure et fuit.
Ici ma blanche Néréide,
D'un mouvement léger et doux,
Ouvrit cette plaine liquide;
Et moi, comme un Triton jaloux,
Je la suivais d'un œil avide,
De quelque dieu des eaux redoutant les transports.
Du fleuve quelquefois nous visitions les bords;
C'est là que, sur mes mains renversant ce beau corps
Mollement balancé par la vague mobile,

J'effleurai de ma bouche ou sa gorge indocile,
Ou ce front virginal d'un albâtre si pur,
Et ces yeux qui du ciel réfléchissaient l'azur.

Parfois je me glissais entre l'onde et ma belle,
Plus folâtre en ses jeux que le folâtre oiseau ;
Et, nouveau Jupiter d'une Europe nouvelle,
Je fuyais, orgueilleux de mon léger fardeau,
Les yeux toujours fixés au bord d'une autre Crète,
Où le brûlant amour attaquait sa conquête.

Mais la nymphe un moment échappe à ce transport ;
Ses pieds sont des rames agiles ;
Devant elle les flots dociles
Semblent ouvrir la route, et céder sans effort.
Je l'atteins, je triomphe et la ramène au port.

Sur le pâle horizon déjà brillait Diane,
Alors que de leur voile humide et diaphane,
Eucharis, malgré la pudeur
Et ses renaissantes alarmes,
Permit à ma discrète ardeur
De dépouiller enfin ses charmes.
Mes mains s'empressent d'effacer
Les ondes et leur trace humide.
Quelle volupté, de presser
Une nymphe amante et timide,
De sentir la moite fraîcheur,
La résistance et la rondeur
D'un sein qui s'élève et s'abaisse,

Qui vous effleure et vous caresse,
Dont vos yeux, vos mains tour à tour
Suivent les mouvemens d'amour!

Tous ses attraits ont fui sous leur voile modeste;
Alors, levant mon front vers la voûte céleste:
« Beauté toujours nouvelle à mon cœur, à mes yeux;
» Nous avons imité les soins religieux
» Du peuple qui descend vers les ondes du Gange,
» Avant que d'adorer l'astre éclatant du jour;
» Tous deux nous sommes purs, viens adorer l'Amour. »
Eucharis répondit par le souris d'un ange.
Elle suivit ma voix; aux chants de mille oiseaux,
Sur la mousse légère et molle et parfumée,
Vénus fit doucement tomber sa bien-aimée:
La lune et ses rayons, tremblans dans les rameaux,
De cet hymen d'amour furent les seuls flambeaux.

M. P. F. Tissot.

ÉPIGRAMME.

Qu'est-ce que l'*Institut*, disait un curieux?
Monsieur, c'est un grand monastère,
Où, très-modestement, tous les religieux
Ont fait vœu de toujours se taire,
Et, qui mieux est, de ne rien faire.

M. J. B. F. Bonnet de l'Isle.

VERS

Adressés à Madame la Comtesse du Barri, en Angleterre, à mon retour de l'armée des Princes.

J'ai vu de près *Coblentz* et l'élite fidèle
Des guerriers que la gloire entraînait au combat;
J'ai vu *Condé* bannir l'étiquette et l'éclat;
A sa porte, j'ai vu l'honneur en sentinelle
Sous l'uniforme de soldat.
A Verdun, à Stenay, dans la Champagne aride,
La gloire a devant moi promené son flambeau;
Mais nul n'a pu fixer le vol de la perfide;
Le Germain, le Batave en ma course rapide
Ont offert à mes yeux ce qu'ils ont de plus beau.
Chez l'Anglais je rencontre un plus riche tableau.
Après avoir mêlé l'agrément aux disgrâces,
Sous le brûlant tropique il me faut repasser;
Mais, avant de partir, je voudrais voir les Grâces,
On dit que c'est à vous que je dois m'adresser.

M. le Colonel, Chevalier

Du Puy Des-Islets.

A MON MÉDECIN.

PESTE soit de ton ordonnance,
Docteur maudit ! me mettre à l'eau
Lorsque des meilleurs vins de France
Peut s'enorgueillir mon caveau.
Tout rempli de ton Hippocrate,
Tout bourré de ton Galien,
Et sur le foie et sur la rate
Tu raisonnes, je crois, fort bien ;
Mais d'Anacréon et d'Horace
As-tu retenu ces leçons,
Brillantes de verve et de grâce,
Qui charment tous leurs nourrissons?
Te rappelles-tu ces chansons
Dont le refrain, qui fait leur gloire
Et d'un festin tout l'agrément,
Nous dit qu'il faut aimer et boire ?
Oui sans doute, boire, et souvent.
Mais est-ce l'eau que nous conseille
Leur muse riante et vermeille ?
Non, vraiment ; c'est le jus divin,
C'est le nectar de ce raisin
Dont Bacchus parfume sa treille :
Docteur, prescris-moi donc le vin.
De la fontaine de Jouvence,
Si, du moins, ta froide science
Pouvait m'enseigner le chemin,

Je te bénirais; et soudain,
A cette source enchanteresse
J'irais m'enivrer de jeunesse.
Heureux, lorsqu'un ciel plus serein,
D'un beau jour éclaire la France,
De prolonger mon existence,
Non plus pour voir un tas de fous,
Sur la guerre et sur la finance
Déraisonnant à toute outrance;
De moutons transformés en loups;
D'hommes d'état sans prévoyance,
Sans talent, sans expérience;
De flatteurs au joug façonnés;
De ministres sans conséquence,
De siége en siége détrônés;
De commis pleins de suffisance,
De publicistes d'importance
Tarés, bafoués et prônés;
De politiques forcenés,
De parvenus gros d'arrogance,
D'orateurs bouffis de jactance,
De grands littérateurs mort-nés,
De savans bardés d'ignorance,
Et de juges sans conscience,
Et d'intrigans enrubannés:
Mais, pour voir ce qu'on ne voit guère,
Un roi qui, dans tous ses projets,
Voulant le bien de ses sujets,
En est moins le roi que le père.
Or, cher docteur, prends ton parti;

Donne-moi, par résipiscence,
Un régime au moins assorti
A mes goûts; et ma confiance
Égale ma docilité.
As-tu du Tokai, du Madère?
Je le bois en sécurité.
Oui, je le bois à ta santé;
A la mienne pour me distraire
Des maux dont je suis tourmenté;
A celle de toute la terre,
Et surtout de nos bons amis
Qui réclament tes bons avis,
Et dont l'un s'est trouvé naguère
Si bien, soit dit sans te déplaire,
De ne les avoir point suivis.

M. Vigée (le Chevalier).

ÉPIGRAMME

SUR UN POÈTE PLAGIAIRE.

J'ai vu dans son nouvel écrit
Les vers de Paul, les miens, les vôtres :
Cet auteur a beaucoup d'esprit;
Car il a tout l'esprit des autres.

M. de Cazenove.

COUPLETS.

AIR : *On doit soixante mille francs*, etc.

S'IL faut, pour faire une chanson,
Joindre la rime à la raison,
Je renonce à la pomme;
Mais s'il ne faut, en fait de vers,
Que rimer à tort à travers,
Messieurs, je suis votre homme.

Pour être aimé de Louison,
S'il faut jeter l'or à foison,
Je renonce à la belle;
Mais qu'une naïve beauté
M'aime sans faire de traité,
Je lui serai fidèle.

S'il faut, pour avoir un brevet,
Bassement fléchir le jarret,
Je l'abandonne à d'autres;
Mais s'il faut défendre son Roi,
Son pays, sa dame, sa foi,
Messieurs, je suis des vôtres.

M. A. DE CHAMPCOU[illegible]

PROLOGUE

D'UN NOUVEAU LIVRE DE FABLES INÉDITES DE L'AUTEUR.

L'HISTOIRE ET LA FABLE.

La Muse de la Fable et celle de l'Histoire
Contestaient un jour de leurs droits.
— C'est par moi, dit Clio, qu'au temple de Mémoire
Sont inscrits les grands noms des héros et des rois.
Des siècles entassés immense répertoire,
Par l'exemple d'autrui j'éclaire les mortels.
Aux talens, aux vertus j'érige des autels;
Mais je voue aux méchans une haine implacable.
Les Nérons m'inspirent l'horreur,
Et, d'un burin inexorable,
J'imprime sur leurs fronts le sceau du déshonneur.
De mes interprètes fidèles
Te citerai-je ici les plus illustres noms?
Les Plutarques, les Xénophons,
Le peintre du vainqueur d'Arbelles,
Et les annales immortelles
Qui, depuis près de deux mille ans,
Vengent l'humanité du règne des tyrans?
—Ma sœur, lui répondit la Fable;
Vous et moi, par divers chemins,
Nous tendons vers un but semblable:

C'est en les amusant que j'instruis les humains.
Chez vous, sans le moindre nuage,
L'auguste vérité se montre à tous les yeux;
Moi, sous un voile officieux,
Je tempère avec art l'éclat de son visage;
Et, moins austère, elle en plaît mieux.
Lorsque je mets en scène un tigre, une panthère,
Qui peut méconnaître, à leurs traits,
Les Caligula, les Tibère,
Et ne pas s'indigner de leurs lâches forfaits?
C'est par les mêmes artifices
Qu'opposant les vertus aux vices,
Dans deux pigeons, unis dès le berceau,
J'offre de l'amitié le plus touchant tableau.
Si l'autorité de l'histoire
Prévint souvent la chute d'un état,
La fable aussi n'eut-elle pas la gloire
De sauver Rome et le sénat?
Encore un mot, ma sœur: vous serez moins hautaine.
J'admire les talens de vos historiens;
Mais à ces grands auteurs dont vous êtes si vaine,
Je n'oppose qu'un seul des miens
Et cet auteur est La Fontaine.

Par M. LE BAILLY.

IMITATION

DE L'ODE SEIZIÈME,

DU

LIVRE II D'HORACE.

Noli sæva feræ bella Numantiæ, etc.

(A Mécène qui l'invitait à célébrer en vers les *victoires d'Auguste.*)

Puis-je sur un faible pipeau
Chanter le tumulte des armes,
Mars et Bellone agitant leur flambeau,
Le farouche Annibal mettant Rome en alarmes?

Dirai-je Numance aux abois,
Et la Sicile épouvantée,
Teinte des flots du sang carthaginois,
Revomi par ses mers sur sa rive attristée?

Peindrai-je Alcide furieux,
Écrasant les fils de la terre,
Qui se flattaient, géans audacieux,
De porter la terreur au séjour du tonnerre?

Non, Mécène! ces grands exploits
Sont dus au burin de l'histoire.
Il t'appartient: seul, mieux que nous, tu dois
Des hauts faits de César célébrer la mémoire.

Peins-nous, dans ton style éloquent,
Le triomphateur et sa gloire,
Et de vingt rois l'œil encore menaçant
Baissé devant l'éclat de son char de victoire.

Moi, qui n'ai qu'un luth gracieux,
J'aime mieux chanter ta maîtresse,
Sa douce voix, le feu de ses beaux yeux,
Et son cœur pur, aimant, digne de ta tendresse.

Quel charme puissant est le sien,
Quand, à nos fêtes de Diane,
Son port décent, son imposant maintien,
Feraient un lieu sacré du lieu le plus profane !

Quel aiguillon de volupté
Dans ses jeux, ses danses légères,
Quand, mariant et grâce et majesté,
Son joli bras s'enlace aux bras de nos bergères.

Quel trésor aurait plus d'appas
Qu'un des cheveux de *Lycimnie?*
Pour un baiser ne donnerais-tu pas
L'or qu'enferment ensemble et l'Inde et l'Arabie.

Refuse-t-elle ce baiser
Qu'elle aime mieux te laisser prendre ?
Sa main repousse, et son œil dit d'oser ;
Son cœur même en secret brûle de te le rendre.

M. DE LA CHABEAUSSIÈRE.

AMÉLIE.

ROMANCE ÉLÉGIAQUE.

LOIN du beau ciel où je reçus le jour,
Quand je fuyais, pauvre, errant, sans patrie,
Je n'emportais, hélas! que mon amour;
Je te suivrai, m'a dit mon Amélie.

A mes destins le sien s'était lié :
Aucuns périls n'ont lassé sa constance.
Nous partagions le pain que la pitié,
Sans nous connaître, offrait à l'indigence.

Je respirais, en pressant sur mon cœur
Le bien, qui seul m'attachait à la vie.
Rien aujourd'hui ne manque à mon malheur :
J'ai tout perdu ; je n'ai plus d'Amélie.

Elle épuisa, sous un ciel rigoureux,
Du sort jaloux la colère funeste.
Je le bravais alors, nous étions deux :
Son souvenir est tout ce qui me reste.

Sous un cyprès, triste ami des tombeaux,
J'ai déposé son urne solitaire.
Ma main tremblante y gravera ces mots :
« Ici périt une fleur étrangère. »

M. DE COUPIGNY.

RÉFLEXION.

Quels contrastes divers présente la nature!
Quand ce chêne majestueux
Affronte les hivers de ses rameaux noueux,
A ses pieds vont ramper et cette plante obscure
Que du soleil jamais ne caressent les feux,
Et ce végétal dangereux
Dont le dôme en son sein cache un suc vénéneux,
Dont la perfide ressemblance
A trop souvent de l'avide imprudence
Trompé le goût et la main et les yeux;
Et l'arbuste présomptueux
Qui croit, d'une race future,
Devoir un jour fixer et l'hommage et les vœux.

De la société triste et fidèle image!
Le fou s'y trouve près du sage,
Et le fripon près de l'homme de bien,
Et l'homme de haut rang près de l'homme de rien.
Oh! de nos jours ridicule merveille!
Lorsque nous attendons que l'esprit, le talent,
A défaut du génie absent,
Enchante le cœur et l'oreille,
Le croira-t-on? *Nullus* insolemment
Ose s'asseoir au fauteuil de Corneille!

M. Vigée (le Chevalier).

QUELQUES VÉRITÉS

A Joséphine M..... pour sa fête.

Air : *Un magasin bien décoré.*

Je suis las d'entendre vanter
Cette *adorable* Joséphine :
Chacun se plaît à répéter,
Elle est charmante ! elle est divine !
Redirai-je, comme un écho,
Qu'on la chérit ou qu'on l'admire ?
Non, non, pour paraître nouveau,
Je veux en faire la satire.

Son talent, à parler sans fard,
Est tout-à-fait nul, je vous jure ;
Le talent suppose de l'art,
Et chez elle tout est nature.
Loin de calculer savamment
Un accent, un geste, une mine ;
Elle croit être.... Elle est vraiment
Julie, ou Céphise, ou Rosine.

Quel mérite a-t-elle à charmer !
Le mérite est dans ce qui coûte :
Dès qu'on la voit, il faut l'aimer ;
On l'adore dès qu'on l'écoute.
La nature a fait tous les frais,
En la formant aimable et belle :

Avec son esprit et ses traits,
Une autre plairait tout comme elle.

Est-il un époux, un amant
Qu'elle ne rendît infidèle!
Près d'elle on ne tient de serment
Que ceux que l'on a faits pour elle!
Ses grands yeux qu'on trouve si beaux
Sont un vrai fléau sur la terre;
Ils désolent mille rivaux
Pour un heureux qu'ils peuvent faire.

Toujours de la perfection;
C'est à la fin trop monotone.
L'éternelle admiration
Fatigue l'esprit qu'elle étonne;
Pour faire briller comme il faut,
Grâces, talens, beautés sans nombre;
Je lui voudrais quelque défaut :
C'est un tableau qui n'a pas d'ombre.

Mais on ne fait pas ses amis;
Comme ils sont, il faut bien les prendre :
Aussi, malgré ce que j'en dis,
Je l'aime!... d'amitié bien tendre!
Mon cœur forme des vœux constans
Pour son bonheur, et je désire
La voir encor dans soixante ans
Mériter pareille satire.

ENVOI.

Pour te fêter l'homme opulent
A mille moyens pleins de grâce ;
Et plus heureux encor l'amant
En possède *un* qui les efface ;
Mais en couplets un pauvre auteur
Se trouve réduit, quand il t'aime,
A te souhaiter le bonheur
Qu'il ne peut te donner lui-même.

M. Charles Lonchamps.

VERS

SUR LA MORT DE MÉHUL.

Tu meurs, fils d'Apollon! De ton luth enchanté,
Comme un gémissement, le dernier son expire!
Tu meurs!... mais, renaissant pour l'immortalité,
La gloire te ravit au ténébreux empire.
Aux noms chéris des dieux ton nom associé
Brille de l'éclat de ta vie ;
Et sur ta tombe éclos, le laurier du génie
Croît sous les pleurs de l'amitié.

M. P. A. Vieillard.

LES ILLUSIONS.

STANCES.

Je comptais sur un tendre ami
Que j'avais secouru dans ses jours d'infortune ;
J'ai besoin, à mon tour, d'employer sa fortune ;
Et loin de moi l'ingrat a fui.

Je comptais sur un grand seigneur
Dont j'avais autrefois partagé la misère ;
Mais il faudrait ramper, s'abaisser, pour lui plaire ;
Et je n'ai plus de protecteur.

J'avais reçu le doux serment
D'être aimé pour toujours de l'innocente Estelle ;
J'espérais ne jamais la trouver infidèle :
Elle est à son troisième amant.

Hier soir, rêvant à mes maux,
Je tombai dans les eaux d'une claire fontaine.
J'avais cru m'appuyer sur le tronc d'un vieux chêne,
Je m'appuyais sur des roseaux.

M. G. MENARD DEROCHECAVE.

A A.....

En lui envoyant la traduction de la Ballade du ministre de Wakefield.

Dans la saison de la folie,
Sans caprices et sans travers,
Pour l'oisive mélancolie
J'avais quitté le dieu des vers;
Et j'oubliais tout l'univers
Pour n'être qu'à mon Azélie.
Mais c'était trop tôt aspirer
Au calme heureux de la sagesse;
Bientôt ta voix enchanteresse
Voulut de nouveau m'attirer
Sur les bords fleuris du Permesse.
Je l'avoûrai, depuis un temps,
Peu corrigé par mon naufrage,
Au mépris de tous mes sermens,
Je me rapprochais du rivage:
Encouragé par les amours,
Et relevé de ma parole,
Enfin, sans compas ni boussole,
Du torrent, en dépit d'Éole,
Il fallut remonter le cours.
J'arrive au terme du voyage;
Tu dois en accueillir le prix;
C'est pour toi qu'il fut entrepris,
Sans doute il aura ton suffrage:

Et, quoique l'Amour n'ait point d'yeux,
Je gagerais qu'à chaque page
Il trouvera, dans mon ouvrage,
Plus de vingt vers *délicieux*,
Qu'un censeur moins officieux
Traitera de plat griffonnage.
Peu touché de ce faible outrage,
Si tu souris, je suis heureux.
Ah! ce n'est point pour le vulgaire
Que j'ai ressaisi mes pinceaux;
A toi seule j'ai voulu plaire,
Pour toi j'ai choisi mes tableaux.
Que de fois, ô mon Azélie,
Sentiras-tu couler tes pleurs,
Au récit des longues douleurs
D'Edwin et de sa douce amie!
Et leurs plaisirs et leurs malheurs
Sont l'histoire de notre vie.
Comme Edwin, privé des bienfaits
Qu'un sort aveugle nous dispense,
Aux plaisirs qu'offre l'indigence
J'avais borné tous mes souhaits;
Mon âme sommeillait en paix
Dans les bras de l'indifférence,
Et j'arrivais à mon printemps,
N'ayant qu'une obscure naissance,
Un cœur sensible et dix-huit ans:
Alors tu parus, ô mon ange!
Oh! qui peindrait l'ivresse étrange
Qui circula dans tous mes sens!

Quel trouble ! quel affreux mélange
De voluptés et de tourmens!
Pour toi le ciel plus favorable,
A l'innocence, à la beauté,
A cette grâce inimitable,
A cette sensibilité
Qui, même quand le sort m'accable,
Me font adorer sa bonté,
Joignit le talent d'être aimable,
Et la vertu, si peu croyable,
D'être riche sans vanité.
Pourquoi parmi tant de largesses
Ne mit-il pas la liberté?
Mais, orgueilleux de ses richesses,
Orgueilleux de sa dignité,
Un vieillard cruel et parjure,
Bravant tes droits et la nature,
M'outrage avec impunité.
Ah! puisse un jour la Providence
Sur tout ce qu'il m'a fait souffrir
Jeter un regard de clémence.
De t'empêcher de me chérir
Tant qu'il n'aura pas la puisssance,
Je ris de sa vaine fureur;
Et, sûr de toi, malgré l'absence,
Je garde toujours l'assurance
D'être payé, par ton bonheur,
Des maux qu'essuya ma constance.
Vois-tu le nocher courageux
Franchissant un fleuve rapide?

Sans relâche son bras nerveux
Pousse sa nacelle et la guide
Vers le lieu qu'ont fixé ses yeux.
Vains efforts! le courant l'entraîne
Loin du but qu'il avait marqué :
Mais, sur la plage débarqué,
Un moment il respire à peine;
Déjà fatigué du repos,
Loin de la rive qui l'enchaîne
Il retourne affronter les flots.
Ainsi, sur la mer de la vie
Voguant vers la félicité,
Ton amant, ma chère Azélie,
Cède aux coups du sort irrité;
Et sous sa main appesantie
Se relève plus indompté.
Oui, ma tendresse le défie,
Et lassera sa cruauté.
Pour seul remède à ma souffrance,
Songeant à nos premiers amours,
Et surtout à ma récompense,
Mes maux me sembleront bien courts,
Puisque j'ai, pour hâter leur cours,
Le souvenir et l'espérance.

M. A. de Caen.

TRADUCTION DE L'ODE D'HORACE.

RECTIUS VIVES, LICINI. *Ode* 8, *lib.* II.

OPPOSEZ, Licinus, la prudence au courage;
Loin de tous les excès le bonheur suit le sage:
Si vous quittez le port,
Vous n'irez pas au loin affronter la tempête,
Ni trop près des rochers heurter la roche prête
A vous donner la mort.

Le Destin a placé bien loin de l'opulence,
Comme loin des réduits de la triste indigence,
Le bonheur et la paix.
Sous un modeste toit, d'or se file la vie;
Cependant, que les soins les soucis et l'envie
Habitent les palais.

Sur lui l'ambitieux appelle la tempête;
Ce pin altier s'élève, il offre mieux sa tête
Aux coups des aquilons;
Les palais de leur chute épouvantent la terre,
Et Jupiter se plaît à lancer son tonnerre
Sur la cime des monts.

Immobile au milieu du sentier de la vie,
S'il résiste aux chagrins, le sage se défie
Des volages plaisirs:
Il sait qu'un même Dieu tour à tour sur nos plaines
Fait souffler des Autans les fougueuses haleines
Et celles des Zéphirs.

La fortune est légère. Inconstante déesse,
Demain tu peux changer nos pleurs en allégresse.
Quand, laissant son carquois,
Phébus détend son arc, il reprend son sourire,
Il réveille ses sœurs, il accorde sa lyre
Aux accens de leurs voix.

Sur la fragile nef lorsque gronde l'orage,
Aux coups de la tempête oppose ton courage;
Quand s'apaisent les vents,
Redeviens plus timide, observe les étoiles;
Et garde-toi trop tôt d'abandonner tes voiles
Aux Zéphirs inconstans.

M. le chevalier Coupé de St.-Donat.

ÉPITAPHE.

Ci-gît un bon prélat, intrigant s'il en fût,
Qui s'occupa de tout, hormis de son salut.

M. B-D-L-M.

LA BONTÉ.

VERS AU ROI.

Quand les hommes, privés et de chefs et de lois,
Errans dans les déserts, cachés au fond des bois,
Rois par occasion, sujets par aventure,
De l'absence des mœurs accusaient la nature;
Que l'hymen sans autels, l'amour sans dignité,
Menaçaient une épouse, en butte à l'inconstance,
De perdre tous ses droits en perdant la beauté;
Quel frein retenait la licence?
Quelle voix, subjuguant le sauvage indompté,
L'attendrissait pour l'innocence,
Pour l'hymen, le malheur, la vieillesse, l'enfance?
C'était l'instinct de la bonté.
Quand, fatigué d'erreurs, et du sein des alarmes,
L'homme, levant au ciel des yeux baignés de larmes,
Y chercha le soutien de son cœur abattu,
Et dans la piété découvrit la vertu;
Quand, de ce fruit divin savourant les prémices,
Satisfait, glorieux de son humilité,
Il obtint par des sacrifices
Le bonheur et l'autorité;
Quels maîtres l'enseignaient à combattre le vice?
A souffrir la raison? à suivre son indice?
A goûter du devoir l'austère volupté?....

C'était l'instinct de la justice
Joint à celui de la bonté.

Lorsqu'enfin du progrès des arts et des lumières
Naquirent de l'orgueil les coupables chimères;
Que les hommes, entre eux disputant de fureur,
Et du ciel même osant renier la grandeur,
Tentèrent... (digne objet de démence profonde!)
De rasseoir le néant sur les débris du monde...
Quelle digue, opposée à la calamité,
Repoussa le torrent dans son cours arrêté?
Des états inquiets prévint la décadence?
Aux forfaits impunis rouvrit l'éternité?
A l'humble repentir ramena l'espérance?
Et du choc des partis, voués à l'imprudence,
Fit jaillir la félicité?
Ce fut, n'en doutons point, l'union, la puissance
Du génie et de la bonté.
Grand roi, tel est ton sort; tu vaincras: et l'histoire
Qui maintenant t'observe, et note pas à pas
Tes efforts, tes douleurs, tes dangers, tes combats,
S'apprête à proclamer la touchante victoire
Que le sang ne souillera pas.
Sur la marche des temps, sur ta persévérance,
Nous reposant de nos succès,
On verra le prince Français
Réunir et sauver les soutiens de la France;
Anéantir l'iniquité;
De la rébellion dissoudre les orages;

Confier à nos arts, courriers de tous les âges,
Ses titres aux respects de la postérité ;
Et, d'un peuple d'amis recueillant les hommages,
Jouir en paix de sa bonté.

ENVOI.

Pour la première fois si ma craintive muse
De chanter un monarque a formé le projet,
C'est que dans tes vertus elle vit le sujet,
Et dans le sujet son excuse.

Madame J^e. Simons-Candeille.

IMPROMPTU

Fait, le 28 mars 1817, dans l'église de Bonne-Nouvelle, pendant une cérémonie religieuse, à laquelle assistait S. A. R. Madame, Duchesse d'Angoulême.

Quel spectacle touchant frappe ici nos regards!
La fille des Bourbons, la fille des Césars,
Que l'on vit à Bordeaux, dans les instans d'orage,
De ses nobles aïeux déployer le courage;
Prosternée aujourd'hui devant le roi des rois,
Oubliant à l'autel ses vertus magnanimes,
D'autres vertus non moins sublimes
Nous donne le précepte et l'exemple à la fois.

M. C. N. Lefèvre.

A MADAME D. L. C.

Qui m'avait fait présent des poésies de madame sa mère.

J'ai lu cet ouvrage charmant,
Fruit des loisirs d'une mère chérie ;
Ouvrage où brille l'enjoûment,
Où la morale est toujours embellie,
Où la raison au sentiment unie,
Pour arriver au cœur plus sûrement,
Crut devoir emprunter les traits de la féerie ;
Je veux le conserver, le relire souvent :
Et je n'oublirai de ma vie
Celle qui m'a fait ce présent.
Non, dans ce que je vois, non, rien ne me surprend.
Je le savais que dans votre famille
On cultivait les arts, que le goût, le talent
Se trouvaient réunis par un accord charmant,
Et que la mère, enfin, revivait dans sa fille.
Mais, ces dons précieux, ces dons par où l'on brille,
Je vous les soupçonnais sans les connaître tous.
Je ne me trompais pas : oui, j'ai vu que chez vous,
Si le destin fixa celui de plaire,
Par une autre faveur qui fait mille jaloux,
Les grâces et l'esprit, tout est héréditaire.

M. P. R. de Châlons-sur-Saône.

ÉPITRE

A MM. de l'*Académie Française*, qui a obtenu une mention.

Illustres héritiers du sceptre académique,
Tous égaux en pouvoir, vous dont la république
Offre aux regards surpris de cet accord heureux
Quarante souverains qui sont unis entre eux;
Souffrez que la Sorbonne, armée à la légère,
Hasarde contre vous un combat littéraire.
Le bonnet de docteur couvre mes cheveux blancs,
Et pour argumenter je monte sur les bancs.
Des neuf vierges du Pinde éloquens interprètes,
Le ciel vous a dotés de ses faveurs secrètes;
Vous avez vu les fruits de vos nobles travaux
D'un public idolâtre emporter les bravos:
Soit que, les yeux en pleurs, sur la scène il contemple
Benjamin, Clytemnestre et les héros du Temple;
Que deux amis rivaux, pour corriger Paris,
Reproduisent Térence et Plaute en leurs écrits;
Soit que vous décriviez, sur le mont d'Aonie,
Les doux travaux des champs et les lois d'Uranie;
Que la grave Clio vous prête son burin,
Ou qu'Apollon vous guide, un Homère à la main.
Je le sais, une étude et constante et profonde
Des triomphes pour vous fut la source féconde.
L'étude, à vous entendre, est un divin secours;
De l'existence entière elle embellit le cours....

Rebelle sur ce point, pardonnez si ma plume
Prouve que ces plaisirs sont mêlés d'amertume;
Que, semblable à ce mets du bossu Phrygien,
L'étude est un grand mal comme un souverain bien.
Le besoin de parler m'entraîne à contredire;
Je suis vieux et docteur, passez-moi mon délire.
Heureux, heureux le temps où les premiers humains
Du temple de Mémoire ignoraient les chemins!
Non pas qu'au siècle d'or ma muse les couronne
Des éternelles fleurs d'un printemps monotone;
Non que je prise fort l'innocence des mœurs,
Qui dans un lourd repos assoupit nos humeurs,
Éteint des passions les flammes immortelles;
Il n'est point de grandeur, point de bonheur sans elles.
Humains, j'aime à vous voir, en ce siècle vanté,
Jouir avec excès de votre liberté.
Dans de vieux préjugés votre esprit à la gêne,
N'était pas, en naissant, accablé sous sa chaîne;
Vous n'aviez point payé, par d'arides travaux,
Les tristes visions qui troublent nos cerveaux;
De la nature encor vous respectiez les voiles;
Qui de vous disputait sur le cours des étoiles?
Le fanatisme ardent, qui parle au nom du ciel,
Ne gonflait point vos cœurs d'arrogance et de fiel;
Des sectes et des lois dédaignant l'esclavage,
Vous réfléchissiez moins, vous sentiez davantage.
Votre amour est farouche et tient de la fureur;
Votre prompte justice imprime la terreur;
Mais dans l'aspérité de vos vertus naïves
Brillent du naturel les traces primitives.

J'admire plus, cent fois, ce lion furieux
Qui, la gueule béante et le sang dans les yeux,
Les ongles tressaillans d'une effroyable joie,
Suit son instinct féroce et déchire sa proie,
Que ces ours baladins, sous le bâton dressés,
Étalant aux regards leurs ongles émoussés,
Leur gueule sans honneur, que le fer a flétrie,
Attributs impuissans d'une race avilie.
Las d'un libre destin, las de sa dignité,
L'homme sur ses autels plaça la vanité.
Le front chargé d'ennuis, l'étude prit naissance,
Et l'erreur à sa voix détrôna l'ignorance.
L'homme a dit: « Je sais tout et j'ai tout défini;
» J'ai pour loi la raison, pour borne l'infini.
» L'étude me ravit à des hauteurs sublimes:
» De ce globe étonné j'ai sondé les abîmes:
» Cet élément subtil dont il roule entouré;
» Ce feu, de tous les corps le principe sacré;
» L'onde qui les nourrit de ses flots salutaires,
» N'ont pu, contre mes yeux, défendre leurs mystères.
» Est-il quelques secrets cachés au fond des cieux
» Que n'ait point pénétré mon regard curieux?.... »
Moins fier de sa raison, il eût mieux dit peut-être
« J'ai su tout expliquer, ne pouvant tout connaître. »
L'insensé! quels combats il s'épuise à livrer,
Pour détruire un mensonge ou pour le consacrer!
Que d'efforts malheureux, que de veilles stériles!
Qu'il érige à grands frais de systèmes fragiles!
Ptolémée, illustré par cent travaux divers,
Dans un ciel de cristal fait tourner l'univers.

D'autres, soumettant tout aux lois de Polymnie,
Des cercles étoilés ont noté l'harmonie.
Si le temps nous éclaire et les a réfutés,
Le temps, de mille erreurs, a fait des vérités.
Tout le savoir humain n'est qu'un grand labyrinthe.
L'étude nous conduit dans cette obscure enceinte;
De son fil embrouillé, qui s'allonge toujours,
On suit péniblement les tortueux détours;
Le voyageur perdu marche de doute en doute,
Et sans se retrouver expire sur la route.
A peine un faible enfant, échappé du berceau,
A brisé ces liens qui révoltaient Rousseau,
Les quatre facultés, dont la voix l'endoctrine,
Épouvantent ses yeux de leur manteau d'hermine.
Certes, quand la frayeur hâte ses premiers pas,
Le chemin qu'il parcourt a pour lui peu d'appas.
Ne maudissiez-vous point Sophocle et Stésichore,
Quand, leurs vers à la main, vous ignoriez encore
Que vous deviez un jour, chez nos derniers neveux,
Leur disputer l'honneur d'être maudits comme eux.
  Mais du collége enfin foulez aux pieds les chaînes.
O liberté! sans toi les plaisirs sont des peines!
Quel destin vous attend, si de la vérité
Le flambeau redoutable est par vous présenté!
Que de petits esprits, jaloux des noms célèbres,
Prendront contre le jour parti pour les ténèbres.
Leur nombre dangereux fait leur autorité:
Les sots, depuis Adam, sont en majorité.
  La Divinité même inspire Anaxagore;
D'un exil flétrissant l'arrêt le déshonore.

Les rêves d'Aristote abusaient nos aïeux :
Galilée indigné change l'ordre des cieux.
Sans pitié, loin du centre il rejette la terre,
Du soleil, par sa marche, il la rend tributaire....
N'a-t-il pas expié, par trois ans de prison,
L'inexcusable tort d'avoir trop tôt raison?
Répondez, que servit aux maîtres de la lyre
De suivre les écarts d'un immortel délire?
Faut-il d'un seul exemple attrister vos regards?
Le siècle de Louis, le siècle des beaux-arts,
N'accorda qu'à regret, vaincu par la prière,
Du pain au grand Corneille, une tombe à Molière.
Nourrissez donc le feu de vos nobles désirs;
Immolez à l'étude, état, repos, plaisirs;
Veillez, jeunes auteurs, pour qu'un jour d'injustice
De dix ans de travail renverse l'édifice.
Je veux qu'un beau succès couronne votre orgueil;
Un peuple d'ennemis vous suit jusqu'au cercueil.
Triste sort des talens! La noire calomnie
Flétrit de ses poisons le laurier du génie;
Mille insectes impurs en rongent les rameaux,
Et, comme les cyprès, c'est l'arbre des tombeaux.
Vous qu'Apollon choisit pour siéger dans son temple,
Oserai-je, en passant, vous citer votre exemple?
Que de fois la critique a de son trait cruel
Effleuré jusqu'au vif votre cœur paternel!
Que de fois l'indigence, au fond de votre asile,
Sans feu, durant l'hiver, fixa son domicile,
Quand vous n'osiez encore, humble dans votre orgueil,
Aspirer aux honneurs de l'immortel fauteuil!

Mais sortez, direz-vous, du temple de Mémoire,
Cessez d'unir l'étude à l'amour de la gloire....
Vous m'avez prévenu; c'est dans l'obscurité
Que l'étude est un pas vers la félicité.
La vérité m'attire; et, soigneux de me taire,
Je la cherche, la trouve et la cache au vulgaire...
La cacher! à ce mot vous répondez soudain,
Comme l'eût fait Caton dans le sénat romain.
« La cacher! il le faut, si sa clarté peut nuire
» Mais, au pied du bûcher dût-elle te conduire,
» Si tu conçois l'espoir d'être utile aux humains,
» Parle, aux fers des tyrans cours présenter tes mains.
» Parle, c'est ton devoir; philosophe, à quel titre
» Du bonheur des mortels te rendras-tu l'arbitre?
» Tu pâlis.... de quel droit priver des malheureux
» De ce dépôt sacré qui t'est commis pour eux?
» La gloire n'est, dis-tu, qu'une illustre fumée?
» Il s'agit d'une dette, et non de renommée.
» Parle au prix de tes jours; le sacrifice est grand,
» Mais tu te l'imposais toi-même en t'éclairant.
» Ton honneur, ton pays, le monde le réclame,
» Meurs donc, infortuné, pour ne pas vivre infâme. »
L'alternative est grave, et parmi vous je crois
Qu'on eût vu Fontenelle hésiter sur le choix.
Un auteur fut souvent brûlé pour un bon livre;
Il est beau d'être lu, mais il est doux de vivre.
Je suis sexagénaire, et crains de m'exposer;
Que j'arrive à cent ans, et je veux tout oser.
Voilà mon sentiment, messieurs, ne vous déplaise.
Je le redis encor, retranché dans ma thèse.

Comme ce roi Janus qu'adora l'univers,
L'étude offre à mes yeux deux visages divers :
L'un est bouffi d'orgueil, mais pâle de tristesse;
L'autre, calme et riant, ressemble à la sagesse.
Le sage qui la suit, prompt à se modérer,
Sait boire dans sa coupe, et ne pas s'enivrer.
Quel que soit de nos jours ou l'éclat ou le nombre,
L'existence de l'homme est le rêve d'une ombre :
Veux-tu donc l'embellir ce rêve passager?
Pourquoi chercher au loin un bonheur mensonger?
Livre-toi tout entier à la douceur secrète
D'ensevelir ta vie au fond d'une retraite.
Sans t'épuiser en soins, sans te perdre en projets,
Laisse errer ton esprit sur la fleur des objets;
Repoussant loin du mien l'aliment qui l'accable,
Je cherche à le nourrir d'une science aimable.
J'exerce ma raison avec timidité;
J'adore sans orgueil la sainte vérité.
Virgile ou Cicéron m'enflamme à son génie;
Ils me font tour à tour fidèle compagnie.
Que j'aime Cicéron lassé du consulat,
Préférant Tusculum aux pompes du sénat!
Entouré de faisceaux, je l'admirais dans Rome;
Là je vois l'homme heureux, qui vaut bien le grand homme.
Le sort m'a-t-il repris ses présens incertains.
L'étude moins trompeuse adoucit mes chagrins,
De mes sens agités calme l'inquiétude,
Dissipe mes ennuis, peuple ma solitude.
O champs d'Occitanie, ô fertiles vallons!
Quand la fraîcheur du soir descend du haut des monts,

Sur des gazons fleuris, à l'ombre des vieux chênes,
Laissez-moi m'égarer aux bords de vos fontaines.
L'aspect de l'univers m'élève à son auteur;
Il me révèle un Dieu, mais un Dieu bienfaiteur.
J'apprends à mépriser cette horreur fantastique
Qu'au chevet des mourans plaça la politique.
Doit-on dans ses décrets prévenir l'Éternel?
Mortel, songe à toi-même en jugeant un mortel,
Et faible comme lui, ne sois pas plus sévère
Que ce Dieu qui pardonne ou qui punit en père.
Avons-nous à pleurer la perte d'un ami,
Notre esprit est plus fort par l'étude affermi.
Que c'est bien à mon sens la volupté suprême
D'oublier les humains, de descendre en soi-même,
De fixer dans son cœur, trop long-temps combattu,
L'inaltérable paix que donne la vertu.
Fais-toi donc de te vaincre une douce habitude;
Oui, consacre ta force à cette noble étude;
Elle est digne de l'homme, elle mène au bonheur:
Apprends, pour être heureux, à devenir meilleur.
Mais je vous vois sourire, auguste aréopage;
« Docteur, me dites-vous, c'est raisonner en sage:
» Pour vous l'étude obscure a seule des douceurs;
» Vous rimez cependant en blâmant les neuf Sœurs... »
J'entends, brûlez mes vers. Dans l'ardeur d'un beau zèle,
Je condamnais la gloire et l'étude avec elle.
Ingrat, je blasphémais; leurs rêves séduisans
D'un orgueilleux espoir caressaient mes vieux ans,
Me promettaient déjà cette palme éclatante,
Digne prix qu'Apollon par vos mains nous présente;

Dans mon cœur épuisé réveillaient des désirs,
Et réfutaient mes vers en charmant mes loisirs;
J'étais heureux enfin. Dans cette triste vie,
Où de revers si prompts la victoire est suivie;
Où nos plus doux plaisirs deviennent nos bourreaux,
L'étude après l'amour est le meilleur des maux.

M. Casimir de Lavigne.

LA ROSE ET LA BELLE-DE-NUIT.

Des fleurs qui naissent au printemps,
La plus belle est, dit-on, la rose,
Qui sur sa tige à peine éclose
Appelle le baiser des Zéphirs caressans.
Sans craindre les frelons auxquels elle s'expose,
J'ai consulté l'amour; voici ce qu'il m'a dit.
« Aux regards de Zéphir laisse briller la rose,
» Qu'à mille papillons son éclat en impose;
» Pour moi, je lui préfère une belle-de-nuit:
» D'une fière beauté la première est l'image;
» Sur sa tige superbe elle brille au matin,
» Et son feuillage cache une épine sauvage:
» Mais l'autre, plus modeste, attend un doux hommage;
» Le soir, dans le silence elle m'ouvre son sein. »

M. Dusausoir.

IMITATION

D'UNE ÉPIGRAMME LATINE.

Quel sort heureux que le sort d'un poëte!
Disait Cléon au poëte Lindor:
Partout, ami, du fond de ta retraite,
Tu vois briller les diamans et l'or.
Pour toi, Phébus, d'une moisson dorée
Couvre les monts embrasés de ses feux,
Et sous tes yeux, les filles de Nérée,
En se jouant sur la plaine azurée,
Laissent flotter l'or de leurs blonds cheveux.
— Oui, dit Lindor, oui, mon sort est heureux.
Au sein des fleurs que Zéphir fait éclore,
Sur chaque fruit, dans les pleurs de l'aurore,
Je vois briller ce métal précieux;
A tout moment l'or vient frapper mes yeux;
J'en vois le jour, la nuit j'en vois encore;
Mais, cher Cléon, mon ami, voudrais-tu,
Pour mon dîner me prêter un écu?

M. Zéa.

L'ENNUI.

Pour qu'un ouvrage soit parfait,
Il faut que le sujet inspire;
Eh bien! je vais monter ma lyre....
Je suis rempli de mon sujet.

A M. B...

Je le dis encore aujourd'hui,
Chacun de nous dans ce bas monde
Naquit pour éprouver l'*ennui.*
Oui, l'*ennui* circule à la ronde
Et s'y fait plus ou moins sentir.
Une société choisie
Gaîment vient de se réunir....
Eh bien! l'*ennui*, de la partie,
De son sein bannit le plaisir.
En vain on voudrait s'en défendre;
Non, l'amant, même le plus tendre,
Ne peut long-temps s'en garantir.
Le nautonier est-il à terre,
Bientôt il s'ennuie à périr;
Déjà pour un autre hémisphère
Il brûle en secret de partir.
Quel ennui pour un militaire
Qui n'est pas en activité?
Mais il recouvre la gaîté
Dès qu'on lui parle de la guerre,

Chez les pauvres et chez les grands,
Jusque dans les jardins d'*Armide*,
A la cour, à la ville, aux champs,
Partout enfin l'*ennui* préside :
Ainsi l'a voulu le destin;
Tout le monde ici-bas s'ennuie ;
Hélas! c'est une épidémie
Que ne guérit nul médecin.

Ah! d'après le tableau fidèle
Dont je trouve en moi le modèle,
Je suis forcé de convenir
Que les entr'actes de la vie,
Ainsi que dans la comédie,
Sont difficiles à remplir.

ENVOI

A MADAME D***.

Auprès de vous je viens chercher
Un remède à l'*ennui* qui pèse sur ma tête ;
Et, quand les malheureux peuvent se rapprocher,
Ce sont pour eux des jours de fête.

M. BLANCHARD DE LAMUSSE.

LE MOYEN DE PARVENIR.

CHANSON.

Pour qui débute dans le monde,
L'espoir de tout succès se fonde
Sur tel ou tel pauvre moyen
Qui ne vous mène à rien.

De ce monde j'ai la science,
Et crois que mon expérience,
Si vous m'écoutez jusqu'au bout,
Peut vous mener à tout.

Tendre amant d'une jouvencelle
Qui, nouveau Céladon, près d'elle,
Roucoulez un fade-entretien,
Cela ne mène à rien.

Prompt à saisir l'instant propice,
Portez aux sens de la novice
Du plaisir l'heureux avant-goût,
Cela vous mène à tout.

Pour viser à l'académie,
Si vous avez la bonhomie
De penser et d'écrire bien,
Cela ne mène à rien.

Faites choix d'un puissant Mécène,
Et le chantant à perdre haleine,
Louez-le jusques au dégoût...
Cela vous mène à tout.

Traitez gaîment un caractère;
Et tout simplement, au parterre
Offrez-le sans autre soutien...
Cela ne mène à rien.

D'une cabale bien ourdie,
Appuyez mainte comédie
Écrite sans art et sans goût...
Cela vous mène à tout.

Employé dans un ministère
Soir et matin à votre affaire,
Travaillez comme un galérien...
Cela ne mène à rien.

Que femme, ou maîtresse jolie,
Du ministre qui vous oublie,
Agace innocemment le goût...
Cela vous mène à tout.

Aimer franchement sa patrie,
Et pour cette mère chérie,
Sacrifier son sang, son bien,
Cela ne mène à rien.

Pour plaire au parti qui domine,
Changer d'habits, de ton, de mine,
Ramper, s'il le faut, dans l'égout,
Cela vous mène à tout.

Enfin, dans toutes les carrières
Ayez du zèle, des lumières,
De vrais talens, l'amour du bien...
Cela ne mène à rien.

Mais de l'honneur ne tenez compte,
Dénoncez, intriguez sans honte,
Bravez la haine et le dégoût...
Cela vous mène à tout.

M. DE LONGCHAMPS.

VERS

Mis au bas du portrait de feu BONNIÈRES, avocat célèbre.

ORATEUR éloquent, appui de l'innocence,
Et parmi ses vertus comptant la bienfaisance,
Quand le Barreau brillait d'un éclat sans égal,
Il fut, pour son honneur, pour celui de la France,
Et l'ami de Gerbier et presque son rival.

M. CHARTIER DE CHENEVIÈRES.

LE SANGLIER ET LA BICHE.

Fable imitée du P. Desbillons,

Le sanglier, au fond d'une forêt,
Aiguisait ses dents meurtrières.
La biche (il est, hélas! tant de têtes légères!),
Qui, curieuse, l'observait,
Parut surprise de ce fait.
Voisin, pourquoi, dit-elle, alors que sur la terre
Une profonde paix règne dans tous les lieux,
Préparez-vous les instrumens haineux
Qu'il faut réserver pour la guerre?
Ce que je fais, répond le sanglier prudent,
N'est pas aussi peu nécessaire
Que vous le croyez follement.
Eh! répondez, fine commère,
Vous rendriez-vous le garant
Qu'à l'heure du combat j'aurais assurément
Le temps de me mettre en défense?
Allez, trop tard on s'arme alors que l'on attend
Le temps où l'ennemi s'avance.

M. Regnault de Beaucaron.

LE JOUR DE L'AN.

A M. le C. de S...

Il reparaît le jour à Strenna consacré,
Où dans Rome au berceau, mais brillante de gloire,
Un roi, par Minerve éclairé,
Pour allumer le feu sacré
Laissait reposer la victoire.
Dans ce jour, le temple des Dieux
Se parait de fraîches guirlandes
Qu'en silence assemblait, d'un doigt religieux,
La vierge au front pudique, au souris gracieux;
Et les autels pliaient sous le poids des offrandes,
Quand par trois fois l'hymne pieux
Avec des flots d'encens s'élevait jusqu'aux cieux;
Quand le sang des blanches génisses
Avait trois fois rougi l'autel des sacrifices;
Lorsque sous le sacré couteau
Tombait en rugissant le terrible taureau;
Et que la voix des aruspices
Faisait croire à d'heureux auspices.
Libre de soins envers les dieux,
Alors tout un peuple joyeux
Allait en pompe dans la ville,
Présenter d'asile en asile
Ou la datte, ou la figue, ou le nard précieux,
Dons simples, mais charmans que la reconnaissance,

La nature, l'amour, l'amitié, l'innocence,
Rendaient l'emblème de leurs vœux.
Nous sommes loin, hélas! de ces siècles fameux.
Pourtant la moderne Lutèce,
Comme l'antique Rome, aime à fêter ce jour.
Reçois mes vœux à son retour,
O toi, l'appui de ma détresse!
Toi qui, mettant un terme à ma longue douleur,
M'as rendu le repos, et ma lyre et mon cœur!
Toi, S..., qui, doué d'une âme peu commune,
Ne t'enflas point du vent de la prospérité!
Toi que n'abattit point la rude adversité!
Toi qui parus toujours plus fort que la fortune!
Puissent tes fils vaillans et les fils de tes fils,
Ces dignes héritiers d'une maison illustre,
Et dont le noble sang coula pour leur pays,
Du nom de tes aïeux accroître encor le lustre
Par d'utiles exploits sous tes yeux accomplis!
Puisse ton épouse adorée,
Ce modèle touchant de vertus et d'amour,
Te prodiguant ses soins, et des tiens entourée,
Plus chère à tes désirs jusqu'à son dernier jour.
Au delà du cours ordinaire
Vivre heureuse toujours, et d'aimer et de plaire!
Puisse enfin, abjurant sa nouvelle rigueur,
Le ciel qui, tour-à-tour équitable et sévère,
Tant de fois t'a donné, t'a repris sa faveur,
Te rendre un destin plus prospère
Et te payer de mon bonheur!

Madame Dufrenoy.

LE VALET VENGÉ.

CONTE.

Vous n'avez pas connu monsieur de La Palice ?
C'était, dit-on, un franc original.
Figurez-vous un homme entiché d'avarice,
Grondant à tous propos, irascible et brutal.
Il eut long-temps à son service
Certain valet, qu'il appelait Jocrisse,
Garçon fort simple et sans malice;
Du reste, sujet précieux,
Plein de zèle et d'exactitude,
Sur ses devoirs pourtant un peu trop scrupuleux.
Croirait-on que son maître avait pour habitude,
Tous les matins sortant du lit,
De lui détailler par écrit
Sa besogne de la journée?
De sorte qu'elle était bornée
A ce que portait l'agenda.
« Jocrisse, tu suivras mes ordres à la lettre
» (Lui disait-il); tiens, les voilà :
» Prends bien garde de rien omettre;
» Ne vas pas non plus au delà.
» Si je te trouve en défaut, pense
» Que tu seras étrillé d'importance. »

Un beau jour qu'il avait sur ce point capital
Insisté plus qu'à l'ordinaire,

Il devait monter à cheval :
Cet exercice salutaire
Était, pour cause de santé,
Par lui fréquemment répété ;
Et le valet ne manquait guère,
Conformément à ses instructions,
D'accompagner son maître en ces occasions.
Mais bref, voilà nos écuyers en route ;
Suivons-les donc : il va leur arriver, sans doute,
Quelque aventure... justement.
Monsieur de La Palisse, encor vert pour son âge,
Et plus présomptueux que sage,
Gourmandait fort imprudemment
Une jument vive et fringante,
Qui, se jouant de lui, par un saut périlleux
Fait faire au cavalier une brusque descente
Dans un fossé profond, large et fangeux.
« A moi ! Jocrisse ; à moi ! » s'écrie
Notre fanfaron embourbé.
« — Quoi ! monsieur, vous êtes tombé ! »
Lui répond le valet. — « Trêve de raillerie ;
« Vite, retire-moi delà. »
« — Attendez un peu, je vous prie,
» Je vais voir sur mon agenda
» Si vous m'avez donné cet ordre ou non. » — « Ah, traître !
— « Pardon, je ne l'ai pas. » — « Peste soit du nigaud ! »
» — Mais vous m'étrilleriez, mon maître,
» Vu que je serais en défaut ;
» Pas si bête : tâchez de vous tirer d'affaire. »
Monsieur de la Palisse a beau crier : » Maraud,

« Si tu ne me secours, redoute ma colère ; »
Jocrisse tourne bride et s'enfuit au galop.

M. Ponsardin-Simon.

SONNET.

Le désir insensé d'éterniser son nom
Impose un joug de fer aux mortels qu'il enivre.
Tel consume son temps à pâlir sur un livre,
Tel autre à tous propos affronte le canon.

On se croit un Voltaire, on se croit un Crillon ;
C'est la gloire, dit-on, la gloire qu'il faut suivre !
Eh bien donc suivez-la ! moi, gaîment je veux vivre.

Pourrais-je après ma mort jouir de mon renom ?
Il est plus d'une épine au rosier de la vie.
Mourir pour vivre un jour me semble une folie.

Remplissons nos devoirs, honorons les vertus :
Le bruit tant recherché que fait la renommée,
Pendant que nous vivons, n'est qu'un peu de fumée ;
Et c'est bien moins encor quand nous ne vivons plus.

M. le Chevalier Coupé de St.-Donat.

VERS

À MADAME LA BARONNE DE STAEL,

Lors de son exil.

MALGRÉ sa puissance infinie,
Jaloux du Dieu de l'harmonie,
Jupiter le bannit des cieux;
Quoi! disait-il dans sa colère,
Partout il répand la lumière,
Et sa voix subjugue les dieux.

Moi-même au doux son de sa lyre,
J'oublie et ma gloire et l'empire;
Tout cède au charme de ses vers;
Qu'il s'éloigne à jamais, qu'il fuie,
Ce Dieu rival, par le génie,
Du Dieu maître de l'univers!

Au fond d'une simple retraite
Apollon porta la houlette;
Suivez son exemple aujourd'hui,
Et dans ma modeste chaumière,
En l'imitant, soyez bergère;
Déjà vous chantez comme lui.

Madame la Comtesse

DE BEAUFORT D'HAUTPOUL.

LE CHAT, LA VIEILLE SOURIS ET LA JEUNE,

FABLE DIALOGUÉE,

Imitée de l'Allemand de Williamhoff.

LE CHAT.

Approche ton minois charmant;
Viens, mon ange, que je te baise;
Oh, que je t'aime tendrement!
Que puis-je t'offrir qui te plaise?

LA VIEILLE SOURIS.

Fuis, mon enfant, fuis ce trompeur;
Échappe aux piéges qu'il sait tendre.

LA JEUNE SOURIS.

Maman, il ne me fait pas peur;
Son œil est doux, sa voix est tendre.

LE CHAT.

Viens manger ce sucre et ces noix,
Gages de mon amour extrême.

LA VIEILLE SOURIS.

Fuis, te dis-je, encore une fois.

LA JEUNE SOURIS.

Eh! pourquoi donc le fuir? il m'aime.

LE CHAT.

Viens, rien ne doit t'intimider ;
D'un tendre ami que peux-tu craindre?

LA VIEILLE SOURIS.

L'hypocrite! comme il sait feindre!

LA JEUNE SOURIS.

Hélas! à quoi me décider?

LA VIEILLE SOURIS.

Que dis-tu? tremble, malheureuse,
Si vers lui tu fais un seul pas.

LE CHAT.

Laisse dire cette grondeuse,
Mon amour, et viens dans mes bras.

LA JEUNE SOURIS.

M'y voilà... Dieux! je suis perdue!
Oh! le monstre!... oh! la trahison!
Ah! je sens la griffe!... il me tue!
Ah! maman, vous aviez raison!

Les conseils ne profitent guère
Lorsqu'ils combattent le penchant;

Jeune fille écoute un amant
Malgré les leçons de sa mère.

D'abord, craignant de trop risquer,
Elle s'arrête... elle balance...
Puis s'enhardit... et puis s'avance...
L'amant finit par la croquer.

M. Andrieux.

A ZULMIS.

Zulmis, au signal de tes yeux,
Je ris ou je verse des larmes;
Tu fais ma joie ou mes alarmes,
Et tes caprices sont mes dieux.
Oses-tu te montrer cruelle!
Je pars le cœur gros de courroux,
Et bientôt je reviens fidèle
Embrasser encor tes genoux.
Sans doute ma faiblesse est grande,
Et j'en suis même révolté:
Mais se peut-il qu'on s'en défende?
L'amour est un enfant gâté;
Nous le grondons, il nous commande.

M. L. D. L. Audiffret.

L'ATTENTE.

Il ne vient pas et je l'attends!
Cette lune silencieuse,
Qui de ses feux par degrés pâlissans,
Argente le vallon, la colline et les champs;
Ce clair ruisseau dont l'onde sinueuse
Me répète son nom en doux gémissemens;
Ce Zéphir, moins que lui volage,
Qui de sa fraîche haleine anime ce feuillage,
De leur aspect divers devraient charmer mes sens.
Mais, quand j'espère sa présence,
Je regarde, j'écoute; hélas! et vainement:
Non, rien ne remplace un amant,
Rien ne distrait de son absence.

C'est près de lui, c'est en voyant ses traits,
Que l'ombrage, que la verdure,
Que ce gazon, que la nature
Auraient pour moi tous leurs attraits;
Mais, puisque mon cœur seul peut m'offrir son image,
O lune, voile-toi; ferme-toi, vert bocage;
Et toi, ruisseau, témoin de mes douleurs,
Emporte dans ton cours mes soupirs et mes pleurs.

M. le Chevalier Vigée.

ODE

SUR LES TROUBLES CIVILS DE GRENOBLE.

Avril 1816.

Où courent ces guerriers, ces fils de la Victoire ?
Pourquoi cet appareil, présage des combats ?
Iraient-ils de nouveau dans les champs de la gloire
Promener le trépas ?

Quel cri s'est fait entendre aux rives de l'Isère ?
Le Rhône en a frémi, la Seine en a tremblé ;
Déjà grondent au loin les foudres de la guerre,
Et le sang a coulé.

La Discorde sanglante a parcouru nos villes :
Armons, s'écriait-elle, armons contre Louis
Et les divisions et les haines civiles ;
Faisons trembler les lis.

Le Crime a répondu : de sa bouche perfide
Il jure de détruire et le trône et les lois,
La Mort a répété ce serment homicide
De sa lugubre voix.

Voyez ce reste impur des bourreaux de la France,
Qui couvrit la patrie et de sang et de deuil,

D'un espoir criminel, dans l'ombre et le silence,
Il nourrit son orgueil!

O vous tous, habitans d'une cité tranquille (1),
Qui goûtez dans vos murs les douceurs de la paix;
Tremblez, tremblez, bientôt de la guerre civile
Vous verrez les forfaits!

Mais non, rassurez-vous : au sein de vos murailles
Un héros veille (2); il voit s'avancer l'ennemi,
Intrépide, il entend le signal des batailles;
Mais son cœur a gémi.

Français contre Français! à ce penser horrible
Il frémit; mais bientôt, appelant ses soldats,
A l'aspect du danger encore plus terrible,
Il accourt aux combats.

Tel le pasteur fidèle, aux monts de l'Helvétie,
S'il a vu l'ennemi des timides troupeaux
Apparaître, il s'élance, il prodigue sa vie
Pour les faibles agneaux.

Où sont-ils ces soldats qui, frémissant de rage,
Naguère répandaient la menace et l'effroi?
Ce cri cher aux Français a glacé leur courage,
Vive, vive le Roi!!!

(1) Grenoble.
(2) Le général Vicomte Donnadieu.

C'est ce cri qui guidait vos soldats à la gloire,
Héros de nos aïeux! ô Turenne! ô Villars!
Lorsque vos bras vengeurs arrachaient la victoire
A l'aigle des Césars.

Répondez, ô Rocroy! répondez, ô Ravennes,
Où d'Enghien, où Nemours moissonnaient des lauriers;
Qui fit vaincre autrefois dans vos sanglantes plaines
Ces illustres guerriers?

Salut! nobles vengeurs, les appuis de la France,
Donnadieu, Montlivault, défenseurs de nos rois!
Vous tous, vaillans guerriers, de la reconnaissance
Entendez-vous la voix?

Voyez-vous des Français l'allégresse et la joie?
Naguère encor régnaient l'épouvante et le deuil;
Sans vous la France entière, à tous les maux en proie,
Descendait au cercueil.

Tout un peuple à l'envi célèbre votre gloire;
Au ciel pour ses vengeurs il adresse des vœux;
Et vos noms révérés vivront dans la mémoire
De nos derniers neveux.

Que dis-je? nos aïeux, au fond des rives sombres,
Ont tressailli: voyez tous les héros français
S'élancer de la tombe, et ces augustes ombres
Saluer vos succès!

Voyez des chevaliers l'honneur et le modèle,
Ce Bayard (1) si terrible au milieu des combats;
A la religion, à l'honneur si fidèle,
Même au sein du trépas.

O prodige! Français, vers vous l'ombre s'avance,
Le plus grand des guerriers va parler en mes chants:
Descendans de Bayard, respectez sa présence,
Écoutez ses accens.

« Vous avez satisfait aux mânes de vos pères,
» De l'état de Louis défenseurs glorieux;
» Vous vous êtes montrés, par vos vertus guerrières,
» Dignes de vos aïeux.

» Sans vous peut-être encor le sol de la patrie
» Gémirait sous le joug d'un pouvoir usurpé;
» L'espoir de conserver une race chérie
» Serait encor trompé.

» Mais vous êtes Français, et de la tyrannie
» Vous péririez plutôt que de souffrir l'affront;
» D'un chevalier français jamais l'ignominie
» Né courbera le front.

» Chacun de vous est prêt à prodiguer sa vie
» Pour le meilleur des rois, pour le trône des lis,

(1) Le chevalier Bayard est né dans les environs de Grenoble.

» Comme nous autrefois dans les champs de Pavie
» Pour un autre Louis.

» Français! je vous entends, vous jurez de défendre
» De l'empire des lis l'héritier glorieux ;
» Vous brûlez que de Mars le cri se fasse entendre
» Pour mourir sous ses yeux.

» Mais la paix, de Bellone a fermé la carrière ;
» Par de sanglans discords trop long-temps ennemis,
» Tous les peuples enfin ont abjuré la guerre,
» Par la paix réunis.

» Et toi, Naple, autrefois si fatale à nos armes,
» Naple, qui dans tes champs couverts de nos guerriers
» Nous a fait expier, par le deuil et les larmes,
» Nos funestes lauriers!

» Non, tu ne verras plus dans tes plaines sanglantes
» Le Français promener le carnage et l'effroi ;
» La paix a rassuré tes murailles tremblantes
» Et t'a rendu ton Roi.

» Mais que vois-je? tremblez, ennemis de la France :
» Un auguste hyménée assure son bonheur.
» Applaudissez, Français, Caroline s'avance
» Et vous porte en son cœur!

» Nation sous le joug trop long-temps gémissante,
» Tes malheurs sont finis! Français, un jour plus beau

» Se lève sur la France, et mon ombre est contente
» Dans la nuit du tombeau. »

M. St.-Maurice.

LA FEMME COMME IL Y EN A TANT.

Quand vous allez chez Pulchérie,
Vous y voyez force portraits;
Des beaux arts c'est donc une amie?
Non, d'un époux ce sont les traits
Que partout elle multiplie;
Aussi le ciseau, le burin,
Et l'aquarelle, et le dessin,
Y consacrent-ils sa manie.
Mais son époux surtout lui plaît,
Lorsqu'il est peint en miniature,
Pour le porter en bracelet
Sur son sein, sur sa chevelure.
Ah! pour un époux quel bonheur!
Que son sort est digne d'envie!
Détrompez-vous de votre erreur;
Le pauvre homme damne sa vie
Quand il se voit chez Pulchérie
Partout, excepté dans son cœur.

M. Blanchard de la Musse.

MES QUARANTE ANS (1).

Oh! de mes jeunes ans séduisantes chimères,
Recevez le tribut de mes larmes amères!
Hélas! ils ont pour moi disparu, ces beaux jours,
Age heureux où, tout plein de brûlantes amours,
Mon cœur, novice encor, ne trouvait de délices.
Qu'aux plaisirs achetés par de longs sacrifices.
Oh! comme j'enviais le sort de ces amans
Qu'offrent dans leurs récits l'histoire et les romans;
Je les suivais partout: les vivantes peintures
De leurs maux, de leur joie et de tant d'aventures,
Donnaient à ma pensée un plus rapide essor;
Mon âme en traits de feu se les rappelle encor.
L'un que guide de loin le fanal d'une amante,
De l'Hellespont, la nuit, fend la vague écumante;
Celle-là dont la Grèce admira tant les vers;
Par un ingrat trahie, expire dans les mers;
Ceux-ci dans un tombeau scellent un hyménée
Que dissoudra la mort dans la même journée;
Et toi, dont le nom seul, par un charme secret,
Inspire à l'âme tendre un si vif intérêt,
Tu vas, pour te punir de tes erreurs fatales,
Guider du Paraclet les pieuses vestales!

(1) Cette pièce, insérée il y a quinze ans dans le Mercure de France, a subi, depuis cette époque, de très-nombreuses corrections. *Note de l'auteur.*

Bien que par vos malheurs vous tous m'épouvantiez,
Vous seuls, j'en fais l'aveu, vous seuls vous m'enchantiez :
Aussi mon cœur, malgré vos grandes infortunes,
Dédaigna-t-il toujours les voluptés communes.
Un bonheur sans obstacle excitait mes dégoûts.
Si parfois j'apprenais qu'un vieux tuteur jaloux,
Abusant sans remords d'un droit illégitime,
Au fond d'un noir château recélait sa victime,
Soudain, d'un tel amour connaissant tout le prix,
De la triste beauté je devenais épris.
Que ne tentais-je point pour me faire aimer d'elle !
Par combien de travaux je signalais mon zèle !
Que de fois, pour surprendre un seul de ses regards,
J'ai consumé des nuits et franchi des remparts !
Moment délicieux ! qu'il est digne d'envie,
Le baiser qu'on obtient au péril de sa vie !
Ah ! comme les transports d'un amour violent
Savent charmer un cœur né sensible et brûlant !
Quel plaisir, quand le jour a déjà pris la fuite,
D'épier un rival dont on craint la poursuite,
Ou d'attendre, caché dans un bosquet lointain,
L'heure du rendez-vous promis pour le matin !
De trahison toujours accuser sa maîtresse,
L'aimer avec fureur, la menacer sans cesse ;
Puis bientôt, revenant à des transports plus doux,
Des pleurs du repentir arroser ses genoux !
Voilà le vrai bonheur : cet éternel passage
Des peines au repos, de l'ivresse à la rage,
A sur l'âme sensible un attrait tout-puissant.
Malheur, malheur à l'être et froid et languissant,

Qui de la jalousie ignore le délice!
Mais, depuis que du temps l'injurieux caprice
M'oblige de compter quatre fois dix hivers,
Sur le sort qui m'attend mes yeux se sont ouverts.
Je vois que la jeunesse, amante du bel âge,
D'un cœur de quarante ans dédaigne le servage.
Déjà la glace, affreuse en sa fidélité,
De mon front découvert montre la nudité.
Œil si vif autrefois, ta splendeur est éteinte,
Et tout sur mon visage offre la triste empreinte
Des ans qui sans pitié me dévorent toujours.
Adieu donc pour jamais, trop suaves amours!
Adieu, songes rians de ma gloire passée!
Et mon âme pourtant n'est point encor glacée,
Et j'éprouve toujours ces vifs emportemens,
D'une flamme éternelle éternels alimens.
Mais pourquoi me parer d'une frivole excuse?
N'est-il pas temps enfin que je me désabuse?
Eh bien! sans être aimé, puisqu'il me faut vieillir,
Beaux arts, dans votre sein daignez me recueillir!
Muses, de l'art des vers prêtez-moi la magie;
Bacchus, assoupis-moi dans une douce orgie;
Et toi, que de l'Amour on appelle la sœur,
Verse dans tous mes sens ton calme et ta douceur!
Oui, je vous rends justice; et, loin que je dénie
De vos célestes dons la valeur infinie,
J'ai souvent, comme un autre, éprouvé vos bienfaits,
J'en conviens: toutefois, quels que soient vos attraits,
De quelque nom pompeux que chacun les décore,
Je sens qu'à tous vos biens mon cœur préfère encore

D'un amour opprimé les revers éclatans,
Et les illusions de mon heureux printemps.

M. le Marquis de Latresne.

TRADUCTION

De l'inscription que Luis de Léon traça dans l'une des prisons de l'inquisition, lorsqu'il y fut détenu.

Dans ces lieux par la calomnie
Je fus enseveli vivant.
Heureux qui peut passer sa vie
Loin d'un monde sot ou méchant !
Qui, dans les champs, content du nécessaire,
Avec un ami sûr partage sa chaumière;
Soulage les mortels, en honorant les dieux;
Et n'est pas plus envié qu'envieux!

M. St.-Cyr Poncet Delpech.

IMITATION DE MARTIAL.

Si ma maison des champs me plaît, sais-tu pourquoi?
J'y vis loin des fâcheux, des méchans et de toi.

M. E. D.

LA MORT D'UNE JEUNE FILLE,

ÉLÉGIE.

Les beaux jours renaissaient; dans le jeune bocage,
Les oiseaux réjouis, essayant leur ramage,
Du vert printemps célébraient le réveil.
Le monde rajeuni rayonnait d'espérance;
Et, dans la douce fleur de son adolescence,
Cécile, hélas! touchait à l'éternel sommeil.
Un jour elle parut plus pâle et plus pensive,
Et du fleuve rapide elle suivit la rive;
Ses pas étaient tremblans, des pleurs mouillaient ses yeux;
A l'aspect toujours cher de ces aimables lieux,
Elle sent du regret l'atteinte déchirante;
Et, lasse de former tant de stériles vœux,
S'assied, soupire, et, d'une voix mourante,
Élève vers le ciel cette plainte touchante:

« C'en est donc fait, je meurs et n'ai vu qu'un matin!
» Dans le riant espoir de mes jeunes années,
» Je quitte pour jamais les rives fortunées
» Où s'écoulait mon paisible destin.
» A peine seize fois j'aurai vu la verdure
» Embellir la nature,
» Dans la douce saison où tout naît à l'amour;
» Je meurs, et mon printemps n'aura point de retour!
» Quoi! je n'entendrai plus les chants de Philomèle!...

» Hélas! j'aurais chanté, j'aurais aimé comme elle!
» Aux sons de ma naissante voix
» La Mort vient imposer silence;
» Plaisirs, bonheur, amour, tout m'échappe à la fois.
» Quand tout semble sourire à ma douce innocence,
» D'un souffle destructeur rapidement atteint,
» Le flambeau de ma vie en un moment s'éteint.
» Des ombres du cercueil je marche environnée;
» Pour la dernière fois je foule sous mes pas
» La terre où je suis née;
» Demain ces bords heureux ne me reverront pas;
» Le bois silencieux, ni la verte prairie,
» Ni le simple hameau dont Cécile est chérie,
» Ne l'attireront plus vers eux;
» Et bien long-temps des miens ils charmeront les yeux,
» Après que de mes jours la mémoire effacée,
» Comme un trait fugitif aura fui leur pensée!...
» Mais non, le froid oubli, triste espoir du malheur,
» D'une mère jamais n'atteindra la douleur;
» Toujours ses yeux errans au sein de sa famille,
» Pleins de pleurs et d'amour y chercheront sa fille.
» Ma pauvre mère! alors, et sans retour,
» Cécile aura quitté ce fortuné séjour.
» Adieu, vous que j'aimais, ô mes jeunes compagnes!
» Que dans vos jeux encor vive mon souvenir!
» Sur nos riants coteaux, dans nos belles campagnes,
» A ces aimables jeux je n'irai plus m'unir;
» Les fleurs que le printemps a fait épanouir,
» Fraîche parure du bocage,
Quelques matins vont encor l'embellir;

» Et, vainement enviant leur partage,
» Fleur d'un instant je vais finir!
» A peine encore ai-je essayé la vie,
» Hélas! et de la nuit mon aurore est suivie!
» Adieu, toi dont les flots, dans leur rapide cours,
» Semblent m'offrir l'image de mes jours,
» Fleuve azuré dont j'aimais le rivage;
» Le souffle de l'Autan, précurseur de l'orage,
» M'agita comme toi; mais tes paisibles eaux,
» Dans leur lit couronné de flexibles roseaux,
» Plus pures après la tempête,
» Ont repris leur cours, et je meurs!
» De mes parens si chers cache-moi les douleurs,
» Beau rivage! Déjà le cyprès ceint ma tête;
» Que ma cendre du moins repose dans ce lieu!
» Exauce, Dieu puissant, encore un dernier vœu!
» Et, si ma mère vient, de regret déchirée,
» Pleurer sa fille un jour sur sa tombe ignorée,
» Adoucis, ô mon Dieu, son désespoir mortel!
» Et qu'en ce noir cercueil où je me vois descendre,
» M'éveillant un moment du repos éternel,
» A l'aspect adoré d'une mère si tendre,
» Un doux frémissement vienne agiter ma cendre! »

Elle dit, se relève, et s'éloigne à pas lens.
Le soir on entendit la cloche funéraire,
On vit le désespoir de ses tristes parens.
Le lendemain, couvrant la rive solitaire,
Du hameau désolé les pauvres habitans,
Sur la tombe nouvelle unissaient leurs prières.

On les vit, l'œil en pleurs, regagner leurs chaumières ;
Et tous, en y rentrant, se disaient tour à tour,
L'ange consolateur a quitté ce séjour.

Pour Madame la Comtesse B. D. P.

A M. DUMOUSTIER,

PRÊT A S'EMBARQUER AVEC SON ÉMILIE.

Quoi ! vous vous embarquez demain?
Du Triton, de la Néréide
Visitant le séjour humide,
Bientôt vous baiserez la main
De celle qui commande en reine
Aux tribus du peuple marin.
Aux chants trompeurs de la Sirène
Vous devez résister sans peine,
Puisqu'Émilie est avec vous.
Bravez donc les flots en courroux.
Si, dans le cours de ce voyage
Elle éprouve quelques ennuis,
Vous dissiperez ses soucis
En lui récitant votre ouvrage.

M. Regnault de Beaucaron.

IMITATION

DE LA CINQUIÈME DU LIVRE DEUX

DES

ODES D'HORACE,

A un ami qui s'était épris d'une beauté trop jeune :
(*Nondùm subacta*, etc.);

Tirée d'un recueil inédit des poésies galantes et gracieuses de l'antiquité, imitées en vers français.

Laisse pour le joug amoureux
Croître et s'embellir la génisse;
Il faut, pour le lui rendre heureux,
Y préparer son front novice.

Elle n'aime encor que les champs,
Les frais ruisseaux et la verdure :
Du soin d'animer ses penchans
Repose-toi sur la nature.

Le fleuriste qui veut jouir,
Attend que sa fleur soit éclose :
Le bouton promet le plaisir,
Il n'est donné que par la rose.

C'est l'été, qui par sa chaleur
Doit mûrir le fruit de la vigne;
Et, lui donnant goût et couleur,
Du vendangeur la rendre digne.

Au temps jaloux, laisse emporter
Quelques-uns des jours de ton âge;
Au sien laisse-les ajouter,
Vous en retrouverez l'usage.

Lalagé, moins timide un jour,
Ne t'en deviendra que plus chère;
Quand son œil, messager d'amour,
Du cœur trahira le mystère.

L'azur, l'ivoire, l'incarnat
Ornent son teint qu'on idolâtre;
Sur nos mers, avec moins d'éclat,
Luit de Phœbé le front d'albâtre.

Chloé, Myrtale ont moins d'appas:
Je sens qu'elle doit mieux te plaire;
Mais des voluptés, pas à pas,
Il faut gagner le sanctuaire.

Lorsque Gygès aux longs cheveux
Danse avec ta nymphe légère,
On sait à peine qui des deux
Est le berger ou la bergère.

Attend l'indice plus certain,
Ton intérêt te le conseille;
Car le plaisir du lendemain
S'accroît du désir de la veille.

M. DE LA CHABEAUSSIÈRE.

ISNEL.

ROMANCE.

Reviendra-t-il, le bien-aimé,
S'asseoir sur le prochain rivage,
Et respirer l'air embaumé
Qu'exhale ce myrte sauvage?
Au bord d'un ruisseau transparent
Mon cœur l'appelle en soupirant.

Hier, en me serrant la main,
Isnel, dit-il avec mystère,
Je te quitte; mais à demain,
Auprès du lilas solitaire.
Me voici près de ce lilas,
Et le bien-aimé ne vient pas!

Loin de celle qui l'aime tant
Qui peut le retenir encore?
Que l'on souffre quand on attend
Le bien-aimé qui nous adore!
Il m'aime seule, je le crois;
Il me l'a juré tant de fois!

Impatient, vif et jaloux,
Naguère cet amant si tendre,
Une heure avant le rendez-vous
Seul en ces lieux venait m'attendre;

Mais, las! depuis un certain jour,
C'est moi qui l'attends à mon tour.

M. Auguste Moufle.

A M. DE LA BOUISSE.

Tendre amant, tendre époux, bon père tour à tour,
Pour chanter dignement son ardeur fortunée,
Il épura l'amour au flambeau d'hyménée,
Et réchauffa l'hymen au flambeau de l'amour.

M. Théveneau.

DISTIQUE

Fait à l'occasion d'une femme portugaise qui parlait sans langue.

Non mirum elinguis mulier quòd multa loquatur,
Mirum cum linguâ quòd taceat mulier.

TRADUCTION.

Il se peut que sans langue une femme caquette,
Mais non qu'en ayant une elle reste muette.

M. Q.

CHANSON PHILOSOPHIQUE

SUR LA GUERRE.

Air : *Aussitôt que la lumière.*

Maudit soit l'art sanguinaire
De la guerre et des combats;
Dépeuplant toute la terre,
Renversant tous les états!
Maudits soient les Alexandres,
Les Césars, les Tamerlans!
Souillés de sang et de cendres,
Qu'ont-ils été? des brigands.

Si Dieu rit, il doit bien rire
De voir un tas de fourmis
S'entre-mordre, se détruire,
Pour agrandir leurs taudis.
Eh! qu'est donc la terre entière
Dans le céleste appareil?
Goutte d'eau, grain de poussière,
Qu'on ne voit pas du soleil.

Quoi! je vis une minute,
Et l'on viendra sans pitié,
Pour ces grains qu'on se dispute,
M'en dérober la moitié!

Que m'importe une taupière
Aù royaume de Léon (1),
Que joint à sa fourmilière
La fourmi Napoléon !

Pauvres pères de famille,
Ah ! que je plains votre sort !
Plus de maris pour vos filles,
Et pour vos garçons la mort.
Qu'on leur donne en nos gazettes
Des éloges bien brillans ;
Vous rend-on par ces sornettes
Les appuis de vos vieux ans ?

Et, ces fiers, ces cruels hommes,
Nos tyrans ou nos bourreaux,
Imbéciles que nous sommes,
Nous les nommons des héros !
Ils nous font passer leurs crimes
Pour de hauts faits de valeur ;
Et les cris de leurs victimes
Sont des chants en leur honneur.

Gloire, honneur, fier héroïsme,
Que de mots grands et pompeux,
Pour voiler du despotisme
Les projets ambitieux !

(1) Ces stances ont été composées lors de l'invasion de l'Espagne par *Bonaparte*. (*Note de l'auteur.*)

Puissions-nous purger la terre
De ces héros à combats !
Tout monarque aimant la guerre
Est le fléau des états.

M. Famin.

L'AMOUR TRAHI.

DIALOGUE.

LYCAS, CHLOÉ.

LYCAS.

Attraits charmans, taille svelte et légère,
Regards touchans, et dons heureux de plaire,
Propos si doux qui captivent le cœur,
Myrtile a tout, Myrtile est mon bonheur!

CHLOÉ.

N'espère pas une ardeur mutuelle;
Fuis, tendre amant, un dangereux séjour;
N'attends plus rien de Myrtile infidèle,
L'hymen, hélas! l'a ravie à l'amour.

M. Ch. Berceau.

LES QUATRE AGES DE ZÉLIE.

DANS son printemps on vit Zélie
Prendre le plus heureux essor.
Et jeune, et coquette, et jolie;
C'était pour elle l'âge d'or.

Aussi raisonnable que belle,
Son été fut assez brillant;
Aimable, sensible et fidèle;
C'était encor l'âge d'argent.

Son automne fort orageuse
Annonça bientôt son déclin.
Bavarde, jalouse, joueuse;
C'était déjà l'âge d'airain.

Trompant chaque jour son attente,
Le temps avance son hiver.
Bigote, avare, médisante;
C'est maintenant l'âge de fer.

M. R*** DE L***.

LE VER LUISANT ET LE VER DE TERRE.

FABLE.

Dans une de ces nuits d'été,
Dont l'obligeante obscurité
Sert d'asile au tendre mystère ;
Dans un jardin, un ver luisant
Disait à certain ver de terre,
Qui de son réduit solitaire
Venait de sortir en rampant :
« Avouez que de la nature
» Je suis le plus bel ornement ;
» On dirait que de ma parure
» J'ai dérobé l'éclat au firmament.
» Je crois, sans injustice aucune,
» Pouvoir disputer à la lune
» Le sombre empire de la nuit.
» A m'éclipser elle s'applique ;
» Mais cet éclat dont elle luit,
» Le soleil le lui communique :
» Je brille de mes propres feux.
» Que je dois faire d'envieux !...
» Beaucoup, dit le ver ; mais je jure
» Que de leur liste il faut m'exclure :
» De votre sort je suis peu curieux :
» Vous en rirez ; mais je préfère
» A cet appareil fastueux

» Ma forme lugubre et grossière,
» Mon misérable vêtement.
» De l'amour propre étrange aveuglement!
» Reprit le diamant mobile;
» Même l'espèce la plus vile
» Jusqu'à moi prétend s'élever!
» Dieu m'en garde, interrompt le ver!
» Je me connais, je vous admire,
» Je rends justice à votre éclat;
» Mais, content de mon humble état,
» J'ai le bon esprit de me dire
» Que dans ma douce obscurité
» Je trouve au moins ma sûreté,
» Et c'est tout ce que je désire.
» Jouissez long-temps des honneurs
» Que la nature vous destine;
» Et puissiez-vous dans ses faveurs
» Ne pas trouver votre ruine!...
Comme ils parlaient, sur un arbre voisin,
Un rossignol égayait sa compagne,
Attentive à son chant divin.
Notre chanteur dans la campagne
Aperçoit le ver lumineux,
Qui se plaisait à voir ses feux
Jaillir sur l'herbe étincelante;
L'oiseau profite du signal,
Fond sur le petit animal,
Et sans respect pour sa robe brillante,
Il croque le porte-fanal.

Du voile de la modestie
Couvrez des talens précieux;
Par trop d'éclat ne frappez pas les yeux,
Cherchez plutôt à cacher votre vie.
Croyez-moi, mes amis, le secret d'être heureux
N'est guère que celui d'échapper à l'envie.

M. Jouy.

IMPROMPTU

A Madame la Baronne de S.... quêtant à l'église de la Madeleine pour les pauvres.

1817.

Tandis que votre époux, dans le temple des lois,
Défend nos libertés et protége nos droits;
Et que, modérateur d'un autre aréopage,
Il fixe nos destins sous un roi juste et sage:
Vous, organe du pauvre et son consolateur,
Vous soulagez ses maux, vous charmez sa douleur;
Et sous vos traits chéris l'aimable bienfaisance
Double le prix de l'or que sa main lui dispense.
Qu'il m'est doux de m'unir à vos soins généreux!
Je donne, ou vous bénit; je suis deux fois heureux.

M. le Baron de Chaudruc de Crazannes.

LE RUISSEAU.

FABLE.

Au bout de la vaste prairie,
Que chaque jour en murmurant
Son onde pure vivifie,
Certain ruisseau trouve un torrent,
Orgueilleux enfant de l'orage,
Qui court du train d'un conquérant
Dont il offre en tout point l'image.
Séduit par sa fausse grandeur,
Notre imprudent lui rend hommage.
Bientôt, d'un limon corrupteur,
Les tourbillons noirs et rapides
Ternissent ses ondes limpides,
De la prairie antique honneur.

Sans un examen bien austère,
Ne prodiguez point votre encens :
La plus belle vertu s'altère
Dans le commerce des méchans.

M. Lambert (Adrien).

CANTATE.

AIR : *Le roi des Preux, le fier Roland.*

NOBLES Français, peuple fameux,
Soyons fiers de notre patrie;
Tous, reprenons de nos aïeux
La loyauté, la courtoisie.
Rallumons le feu de l'honneur;
Et que dans nos villes fidèles
Résonne encor le cri du cœur :
Vive le Roi! vivent les belles!

O renaissez pour mon pays
Beaux jours de la chevalerie!
Qu'avec la fleur des nobles lis
Brille encor la galanterie!
Toujours fidèles à l'amour,
A la gloire toujours fidèles,
Chantons comme le troubadour:
Vive le Roi! vivent les belles!

Du beau Nemours, du preux Bayard,
Guerriers, suivez les nobles traces!
Soutiens du royal étendard,
Ils étaient les soutiens des grâces;
Ils portaient, parés de valeur,
Sur leurs bannières immortelles,

Cette devise de l'honneur :
Vive le Roi! vivent les belles!

Fiers de leur panache sacré,
Les braves amis d'Henri Quatre,
Comme ce prince idolâtré,
Savaient aimer, savaient combattre.
Aux plaines d'Arques et d'Ivri,
La pâle tourbe des rebelles
Fuyait au loin devant ce cri :
Vive le Roi! vivent les belles!

Quand de nos jours nos vils ligueurs
Voulaient enchaîner la patrie,
Les dames enchaînaient les cœurs
Avec la fleur toujours chérie;
France, dissipe ton effroi,
Non, plus de ligues criminelles;
Car les amis de notre Roi
Seront toujours aimés des belles!

Honneur au panache éclatant,
Loin de nous celui des esclaves!
Lis adoré, sois l'ornement
De nos belles et de nos braves.
Hommage aux enfans de Henri;
Amour à nos beautés fidèles;
Éternisons ce noble cri :
Vive le Roi! vivent les belles!

M. Déloy.

STANCES IRRÉGULIÈRES,

Imitées de l'espagnol de Louis de Léon.

Que descansada vida
La del que huye el mundanal rüido,
Y signe la escondida
Senda, por donde han ido
Los pocos sabios que en el mundo han sido.

Qu'il est heureux! qu'il est digne d'envie
Celui qui, dans le cours de sa tranquille vie,
Exempt de préjugés, ennemi de l'erreur,
Et, loin du monde, en paix avec son cœur,
Suit constamment le sentier solitaire
Où sont empreints les pas des sages peu nombreux
Dont les noms vivent après eux,
Dont les vertus ont fait l'ornement de la terre!

La pompe dont les Grands éblouissent les yeux,
N'est pour lui qu'une pompe vaine;
Et sans étonnement son regard se promène
Sur les palais dorés, monumens précieux
Embellis par la main du Maure industrieux.

Le voit-on s'informer, ou si la renommée
Fatigue en son honneur ses ailes et sa voix,
Ou si sa langue au mensonge formée
Se vend à l'imposture et se tait sur les droits
Du mérite par elle oublié tant de fois?

Qu'importe à mon bonheur, que la foule sans cesse
Me signale du doigt, autour de moi s'empresse,
Si ces vaines marques d'honneur
Ne peuvent éloigner les soucis de mon cœur!

O montagne! ô fontaine, ô retraite chérie!
Mon vaisseau tourmenté sur la mer en furie,
A demi brisé par les flots,
Pour jouir enfin du repos,
Auprès de vous se réfugie.

Ce qui fait l'objet de mes vœux,
Ce qu'ici je demande au ciel, pour vivre heureux,
C'est un sommeil paisible, un jour pur, sans nuage,
Et jamais troublé par l'orage.
Loin de moi l'homme dédaigneux
Énorgueilli de sa richesse,
Fier de son rang, de ses aïeux
Et de ses titres de noblesse!
Puisse l'oiseau, témoin de mon réveil,
M'inviter, par son doux ramage,
A rendre au créateur mon culte et mon hommage;
Et puissé-je moi-même, après un long sommeil,
Me voir, grâce à la providence,
Exempt des peines, de l'ennui,
De l'esclave que l'indigence
Assujettit aux volontés d'autrui!

Oui désormais, pour moi le bien suprême
Sera de vivre avec moi-même,

De jouir, sans témoins, sous mon toit fortuné,
Du peu de bien que le ciel m'a donné;
D'être libre de jalousie,
D'amour, de haine, de soupçons,
Et de mettre à profit les sublimes leçons
De la saine philosophie.

Dans le jardin que j'ai planté,
Que j'aime à voir la fleur étaler sa nuance
Sur le jeune arbrisseau qu'un vent léger balance;
Et dans son calice argenté
Qu'humectent les pleurs de l'aurore,
Donner naissance au fruit que le soleil colore,
Et dont l'agréable saveur
Doit un jour me payer le prix de mon labeur!

Pour embellir le séjour que j'habite,
Du haut du mont un limpide ruisseau
En cascade se précipite:
Avec fracas roule son eau,
Qui, bientôt moins rapide, avec un doux murmure,
Serpente à travers mille fleurs
Dont il réflète les couleurs,
Et de la terre entretient la verdure.

Je trouve ici la volupté
Dans le parfum des fleurs par les vents apporté.
La liberté, mon idole chérie
M'enivre de son charme; auprès d'elle j'oublie
Ces parvenus si fiers, si pleins de vanité,
Qui des grandeurs ont la sotte manie;

Et ces rois si jaloux de leur autorité,
Dont l'imposante majesté
Étonne la foule éblouie.

Le bonheur de me voir possesseur d'un trésor
N'est point ce qui me fait envie.
Je laisse à d'autres la folie
De courir sans cesse après l'or,
Sur un vaisseau fragile dont le Sort
Peut se jouer aux dépens de leur vie.

Voudrais-je m'exposer à voir les matelots,
Tout à coup surpris par l'orage,
Sur le vaste Océan luttant contre les flots,
Et menacés des horreurs du naufrage;
Remplissant les airs de leurs cris
Au moment où les vents, redoublent de furie,
Ébranlent l'antenne qui crie,
Qui tombe, et n'offre plus que ses tristes débris?

Dans mes repas, il me suffit à table,
Des mets offerts à ma frugalité
Par sa compagne inséparable,
La modeste simplicité.
Je n'ai point à rougir d'une folle dépense;
Et je ris de l'extravagance
Du gourmand qui demande au plus lointain climat
Tout ce qui peut flatter son palais délicat.

De la fortune qu'il encense
Qu'un autre obtienne la faveur;
On ne me verra point fier mon existence
A l'inégalité de sa bizarre humeur.
Oui, je consens qu'ici la fortune m'oublie;
Oui, désormais l'aimable poésie
Sera l'unique objet de mes pensers divers,
Et dans le charme des beaux vers
Je trouverai le bonheur de ma vie.

Puissé-je voir Apollon, dans ces lieux,
M'encourager d'un regard, d'un sourire,
Et rendre les sons de ma lyre
Dignes de l'oreille des Dieux!

M. Chas.

LE GASCON PARASITE.

Après avoir fait mainte course
Le premier du mois de janvier,
J'allai chez Mondor, financier,
Qui vidait noblement sa bourse.
A bras ouverts il me reçut.
A dîner, mon cher, je t'invite;
Dîner, c'était là mon seul but;
Ce fut ma dernière visite.

M. J. Lance.

IMITATION DE MARTIAL.

LE POÈTE A SA FEMME.

Ces bois silencieux, asile du mystère,
Ces superbes palmiers, l'orgueil de ces coteaux,
Ce ruisseau transparent dont l'onde salutaire
Rafraîchit dans son cours mes jeunes arbrisseaux,
Les poissons dont on voit ses rives animées,
Ces pins audacieux, ces roses embaumées
Que tous les ans deux fois font naître le Zéphir;
Ces légumes, ces fruits que janvier voit mûrir,
Et cette blanche tour où le pigeon fidèle
De l'amour le plus pur nous offre le modèle;
Je les dois à toi seule, aimable Marcella;
Quand, après trente hivers revoyant ma patrie,
Tu daignas à mon sort associer ta vie.
En vain tu m'offrirais, belle Nausicaa,
Les superbes jardins dessinés par ton père,
Admirés par Ulysse, embellis par Homère;
Fille d'Alcinoüs, tu peux garder les tiens,
A leur éclat pompeux je préfère les miens.

M. S. P. Q.

LA MORT DE HENRI IV.

ROMANCE.

Air à faire.

Non loin des rives de l'Adour
Pleurant le sort de sa patrie,
Un vieux soldat, un troubadour,
Chantait, d'une voix attendrie :
Quoi! le poignard d'un assassin
Du bon prince a percé le sein!

Près du pauvre et dans les hasards,
La vertu forma son enfance;
Le cœur simple des montagnards
Le suivit au trône de France;
Et le poignard d'un assassin
Du bon prince a percé le sein!

C'était, moissonnant les lauriers,
C'était, brûlé de douces flammes,
Le plus grand parmi les guerriers,
Le plus aimable auprès des dames :
Et le poignard d'un assassin
Du bon prince a percé le sein!

Il voulait que chaque Français
Pût jouir d'un destin prospère.

Hélas! pleurons le Béarnais,
Pleurons notre Roi, notre père!
Car le poignard d'un assassin
Du bon prince a percé le sein!

Alors se tut le troubadour,
Penché sur sa harpe sonore;
Mais l'écho des bords de l'Adour
Sourdement murmurait encore:
Quoi! le poignard d'un assassin
Du bon prince a percé le sein!

M. H. Brault.

ÉPITAPHE.

Ici repose un sage fortuné.
Humble héritier d'une mère trop vaine;
Il reconnut, aussitôt qu'il fut né,
Tout le néant de la grandeur humaine.
Fuyant la gloire et l'évitant sans peine;
A vivre obscur toujours il s'attacha;
Même le ciel, secondant son envie,
D'un voile sombre avec bonté cacha
Et sa naissance et sa mort et sa vie.
Priez, ô vous que l'exemple toucha!
Pour l'Institut, fils de l'Académie.

M. de Cazenove.

BLANCHE DE CASTILLE,

ÉPISODE HISTORIQUE.

Quand dans nos murs encor régnait la barbarie,
Près du temple illustré par le nom de Marie,
Au lieu même où, depuis, un zèle révéré
Ouvrit à la douleur un asile sacré (1);
S'élevaient des prisons, monument tyrannique
D'un pouvoir ennemi du pouvoir monarchique.
L'empire, que les Francs ravirent aux Gaulois,
Long-temps fut gouverné par d'odieuses lois.
Les fils sanglans d'Odin, qui régnaient par le glaive
Rapide destructeur des destins qu'il élève,
A nos grossiers aïeux communiquant leurs mœurs,
Du pouvoir féodal leur léguaient les fureurs:
Et le monde, régi par le droit de la guerre,
En trouvait les excès jusques au sanctuaire.
Un chapitre hautain, aux remparts de Paris,
Souvent bravait les lois de Blanche et de Louis.
Des champs de Chastenay, qu'opprimait sa puissance,
Les tristes habitans, voués à l'indigence,
Accablés sous le poids de tributs trop pesans,
Expiaient dans les fers leurs efforts impuissans.
Blanche a connu leurs maux; sa vertu s'en étonne;
Un ordre de clémence est émané du trône;

(1) L'Hôtel-Dieu.

Le trône perd ses droits, et la nuit des cachots
Du pauvre gémissant recueille les sanglots.
Blanche, des opprimés et la reine et la mère,
Sent palpiter son cœur d'une noble colère.
Du temple de Marie elle prend le chemin,
Le diadème au front, et le sceptre à la main.
Sur ses traces bientôt on accourt, on s'empresse;
L'air retentit des cris qu'inspire l'allégresse:
Toujours l'aspect de Blanche, aux fidèles Français,
Présage le bonheur, annonce les bienfaits;
Elle arrive..., déjà, devant la basilique,
Un cortége imposant l'attend sous le portique;
Elle marche aux prisons, en réclame l'accès,
Ordonne qu'à ses lois on rende ses sujets;
Et, contre des fureurs dont s'indigne la terre,
Sa voix du ciel vengeur invoque la colère....
O honte! on méconnaît ses ordres maternels,
Et la rébellion naît au pied des autels.
Elle daigne prier, et sa prière est vaine:
« Sujets audacieux, connaissez votre reine,
Dit-elle; qu'à ma voix on ouvre ce tombeau; »
Et du sceptre royal, son glorieux fardeau,
Elle touche le seuil de ce lieu de misères.
La hache, à ce signal, en brise les barrières;
Des rebelles domptés l'orgueil en vain frémit,
L'humanité triomphe, et le ciel applaudit.
Femmes, enfans, vieillards, un peuple de victimes
Que réclamait la mort au sein de ces abîmes,
De sa libératrice embrasse les genoux,
Lui prodigue, en pleurant, les titres les plus doux;

Et Blanche, de respect et d'amour entourée,
Du trône humiliant la majesté sacrée,
Devant la majesté du souverain des rois,
Va rendre grâce au Dieu dont elle suit les lois.
Sa prière et l'encens, les vœux et les louanges
Montent vers le Très-Haut, sur les ailes des anges;
Il jette sur la France un regard paternel :
Louis croît en sagesse aux yeux de l'Éternel.
De nos lis révérés cette tige féconde
S'élève pour la gloire et le bonheur du monde;
Et, portant jusqu'au ciel un front chargé de fleurs,
Voit dans ses rejettons revivre ses honneurs.
France, voilà tes Rois : imite leurs exemples;
Protége l'infortune, et révère ses temples;
Par de pieux travaux les Rois sont vraiment grands,
Et le mépris des dieux ne fait que des tyrans.

M. P. A. Vieillard.

A S. A. R. MADAME LA DUCHESSE DE BERRI,

COURONNANT LA ROSIÈRE A SURÈNE.

Le 31 septembre 1817.

Ce bon vieux temps qu'on nous vante sans cesse,
Enfin le voilà revenu!
Au pied des saints autels, les grâces, la sagesse,
Sous les traits de Berri couronnent la vertu.

M. P. Villiers.

327694

LE DOUTE.

Dans une obscure pauvreté,
Lorsque ma vie était cachée,
Iris, de ma fidélité,
Votre âme ne fut point touchée.

Le sort, oubliant sa rigueur,
Tout à coup m'est venu sourire :
Voilà qu'aussitôt votre cœur
Commence à plaindre mon martyre.

D'où me vient tant d'heur à la fois?
Est-ce que ta faveur légère,
O sort! m'a rendu plus sincère,
Ou plus aimable qu'autrefois?

Ah! si l'on doit à sa fortune
De plaire où d'être méprisé,
L'amour suit donc la loi commune,
Et mon cœur m'avait abusé!

Iris, pour dissiper la crainte
Qui tient mes esprits alarmés;
De grâce, répondez sans feinte,
Est-ce bien moi que vous aimez?

M. Dhuyelle.

A MADEMOISELLE ***.

Qui m'avait promis deux serins.

Oui, je les veux ces oiseaux caressans
Que m'a promis votre bouche naïve;
Ces oiselets, dont les tendres accens,
Mêlés aux sons de ma lyre plaintive,
Enchanteront mes loisirs innocens :
Hélas ! pourquoi trompez-vous si long-temps
L'espoir heureux de ma joie attentive?
Que craignez-vous?... Prodigue de mes soins,
Seul avec eux dans ma demeure obscure,
Je pourvoirai sans cesse à leurs besoins.
Chaque matin, d'une fraîche verdure
Qu'arrosera le cristal d'une eau pure,
J'enlacerai le grillage, où mes yeux
De leur amour épîront tous les jeux;
J'y suspendrai cette écaille légère
Qu'aime à briser leur bec impatient,
Ces longs épis dont le grain succulent
Doit leur offrir un repas salutaire,
Le noir millet, le chanvre nourricier,
Du doux biscuit la pâte savoureuse,
La blanche fleur du mouron printanier :
Ils auront tout; et, d'une main soigneuse,
J'écarterai cette herbe dangereuse,
Qui, végétant sur un sol calciné,

Renferme, hélas! un suc empoisonné.
Quand le printems, le front paré de roses,
Viendra sourire à l'hôte des hameaux,
Et parsemer le pied de nos côteaux
De mille fleurs nouvellement écloses,
Dans les vallons, dans les bois d'alentour,
J'irai cueillir le plantin solitaire,
Pour en orner leur cage, où, sans mystère,
Ils goûteront les plaisirs de l'amour;
Et si bientôt la nature éternelle,
Dont l'œil immense, embrassant l'univers,
Veille aux besoins de tant d'êtres divers,
Féconde enfin la couche maternelle,
Je jouirai de leur empressement
A gouverner leur famille nouvelle :
Faibles petits qui, déjà s'élevant
Sur le contour du nid qui les recèle,
Au mâle actif, à leurs cris accourant,
Ouvrent ensemble un bec encor tremblant;
Tandis que, seule à l'écart, la femelle
Pile pour eux un utile aliment.
A ces enfans de leur amour tranquille
J'enseignerai ces chants mélodieux
Qui, modulés sur un luth gracieux,
Et répétés par leur gosier docile,
L'emporteront sur les airs amoureux
Que du printems le chantre harmonieux,
La nuit, au fond du feuillage mobile,
Quand la verdure ornera les forêts,
Fera redire aux échos indiscrets.

Ne tardez plus à combler mon envie!
Que je les voie, enfin, ces doux oiseaux,
Prendre sans crainte, à travers les barreaux
De leur demeure en arcade arrondie,
Ce sucre pur qu'extrait de ses roseaux
L'Inde timide à l'Europe asservie.
Combien aussi je serai glorieux
De les tenir de celle que j'adore!
Ils m'en seront plus précieux encore!...
N'en doutez pas, mon amitié pour eux
Ne finira (j'en jure mon délire!)
Qu'avec l'amour qui, depuis cinq hivers,
M'enchaîne à vous.... N'est-ce pas assez dire
Que ces oiseaux me seront toujours chers?

M. Auguste Moufle.

ÉPIGRAMME

Contre une femme galante qui s'est retirée au couvent dans l'extrême vieillesse.

La vieille Arsinoé, fuyant les railleries
Des amans échappés à ses galanteries,
Dévote par dépit, dans un mystique lieu,
Fait des restes du diable un sacrifice à Dieu.

M. Q.

LE LOURDAUD.

Damon ne peut fléchir Adèle ;
Mais ce Damon n'est qu'un lourdaud.
Voilà pourquoi la demoiselle
Résiste bien plus qu'il ne faut.
L'Amour, quand il forma les belles,
Les soumit toutes à ses loix :
Il n'est point de femmes cruelles ;
Mais que d'hommes sont maladroits !

M. H. L.

ÉPIGRAMME.

Dorimont voudrait surpasser
Tous ceux que la fortune enivre ;
Mais il n'amasse point pour vivre,
Il ne vit que pour amasser.

M. A. Déville.

BAJAZET ET LE BERGER,

OU

LES COMPENSATIONS DE LA VIE.

ROMANCE HISTORIQUE (1).

Heureux celui qui dérobe sa tête
Au joug qui voit fléchir le front des Rois :
Qu'on offre au sage un sceptre, une houlette,
Restera-t-il indécis sur le choix ?

De Bajazet contemplez la disgrâce ;
Eh ! que lui sert le vain nom de sultan ?
Son trône croule, et l'espoir de sa race
Meurt sous le fer du cruel Tamerlan.

Aux cris du sang de son fils Ortogule,
Du roi barbare il a juré la mort ;
Mais la vengeance en vain lui dissimule
L'arrêt fatal prononcé par le sort.

Il est parti : là, sa fidèle armée
Traîne à grand bruit l'appareil des combats

(1) Sujet du tableau, aussi moral que poétique, de M. de Dreux, tableau récemment envoyé par S. Ex. le Ministre de l'Intérieur au Muséum de Bordeaux.

Dans ses remparts, mainte ville alarmée
Tremble, et la plaine a frémi sous ses pas.

Seul, un pasteur, au haut d'une colline,
A l'ombre assis, dominant ses troupeaux,
Sans se douter que la guerre est voisine,
Laissait errer ses doigts sur ses pipeaux.

Loin de son camp, vaincu, malheureux père,
Le prince, en proie à la sombre douleur,
Dans les détours d'un chemin solitaire
S'écarte, et baisse un front pâle et rêveur.

Il est frappé des sons du jeune pâtre,
S'arrête, écoute : à des accords si doux,
« Quoi ! se dit-il, la Fortune marâtre,
» De son bonheur veut que je sois jaloux ! »

Lors, de plus près, s'avançant en silence,
Il voit, observe, avec de longs soupirs,
De ce berger la naïve indolence,
Selon ses goûts enchantant ses loisirs.

« Jeune pasteur ! Tu n'as donc rien à craindre ;
» Ainsi, tes jours coulent purs et sereins ;
» Et moi, Sultan, hélas ! je suis à plaindre ;
» J'ai tout perdu, je vis pour les chagrins.

» Mon fils est mort, et Sébaste est en cendre ;
» Un combat seul peut combler mes revers :

» Sensible aux pleurs que tu me vois répandre,
» En sons touchans module tes concerts. »

Le bon berger, sa flutte suspendue,
Cherche un refrain fugitif, oublié;
Il est muet, tant son âme ingénue
S'étonne et s'ouvre à la douce pitié!...

Dieu des destins, quel contraste exemplaire
Pour nous instruire as-tu mis sous nos yeux?
Quand le roseau sent ta main tutélaire,
Ta foudre atteint le cédre audacieux (1).

Ainsi le ciel rétablit l'équilibre;
Tout est égal par la crainte et l'espoir;
Un prince envie un pâtre heureux et libre!...
Vantez, mortels, le faste et le pouvoir!

M. Charles Mullot (de la Gironde).

(1) Bajazet 1er. était surnommé, dit l'histoire, *le Foudre de guerre*. Toutefois, Tamerlan le vainquit et s'empara de Sébaste, sa capitale, où il fit trancher la tête à son fils *Ortogule*. — La scène touchante, sujet de cette romance, eut lieu la veille de la dernière bataille qui décida de la couronne du Monarque ottoman. Son ennemi vainqueur le prit et le fit enfermer dans une cage de fer, contre les barreaux de laquelle Bajazet, se brisant la tête, termina ses destins.

IMITATION DE L'ITALIEN.

Veux-tu conserver dans ton âme
Le calme d'où naît le bonheur ?
Redoute une amoureuse flamme,
Évite un enfant séducteur.
En nous caressant il nous blesse.
Te promet-il la volupté?
Fuis une amorce enchanteresse,
Crains le souris de la beauté.
Aux larmes il faut te résoudre,
Si tu consens à le servir;
L'éclair mensonger du plaisir
Est toujours suivi de la foudre.

M. de Saquenville.

MORALITÉ.

Chaque être par la mort est atteint dans sa route :
La jeunesse l'affronte avec témérité,
La vieillesse la fuit, le méchant la redoute,
Et le sage l'attend avec tranquillité.

M. A. de Champcour.

L'ARPENTEUR ET LA PERCHE,

FABLE IMITÉE DE MARIE DE FRANCE.

Tout bon Français connaît l'esprit
De cette gentille Marie,
Qui, dans plus d'un joyeux écrit,
Chanta serment d'amour et douce tromperie.
Mais l'on sait moins qu'avec fierté
Marie, en repoussant les grandeurs, l'opulence,
Du juste malheureux embrassant la défense,
Jusqu'au trône surpris portait la vérité.
Pour que la leçon fût aimable,
Elle la dépouillait de son austérité;
Parfois elle chargea la fable
Du soin de la moralité.

Marie apprend qu'au fond d'une province
Éclate un mécontentement;
Qu'on se plaint de l'édit du prince;
Qu'on veut rédiger à l'instant
Respectueuse doléance,
Et remontrer qu'en notre France,
Nul monarque ne fut tyran.
Or, certain rusé courtisan,
Jugeant l'occasion propice
Pour obtenir brillant emploi,
Ne craint pas, au lever du Roi,

De taxer de grave injustice
Un ministre éclairé qui le croit son ami;
Et ce seigneur loyal dont chacun à l'envi
Célèbre les vertus publiques
Et les qualités domestiques,
Est bientôt transformé par la délation
En organe de vice et de sédition.
Le prince aveuglé va peut-être
Punir un zélé serviteur,
Et donner sa dépouille au traître.
D'un souverain trop faible, ah! déplorons l'erreur.
Mais dans sa cour parait Marie :
Sire, avant de frapper, dit-elle, je te prie
D'écouter un simple récit :

Un jour, dans le Maine ou le Perche,
Certain jeune arpenteur, mesurant un jardin,
Distrait, s'y prenait mal, recommençait en vain;
Il fit tout de travers; puis, accusant sa perche,
Et la gourmandant sans répit,
Il allait, l'insensé, la briser de dépit.
La perche, avec douceur : Maître, quel est mon crime?
De ces écarts, rends-moi victime,
Si l'on punit l'agneau des fautes du berger?
Je suis toujours la même, et ne saurais changer;
Mais il faut me conduire avec intelligence.
Place-moi là, bien droit; relève-moi soudain,
Suis et compte mes pas, marche plein d'assurance.
Te voilà tantôt à la fin.

C'est assez, dit le Roi, je comprends la sentence.

Que mon peuple à mes soins doive enfin son bonheur,
Et, pour récompenser mon aimable censeur;
Que Marie a son nom joigne celui de France!

M. L***.

VERS

A Mademoiselle C.... sur son mariage avec M. D...;

Lus à table en présence des nouveaux mariés.

Il est donc vrai qu'Hymen avec l'Amour, chez vous,
A résolu de se mettre en ménage?
Ces Dieux, long-temps, l'un de l'autre jaloux,
Ont dit enfin : Unissons-nous
Pour ne plus nous quitter : Ce miracle est l'ouvrage
Des grâces, des talens, qui sont votre partage,
Qui vous embelliront aux yeux de votre époux,
Dont l'amour vous fera chérir un esclavage
Où le plus saint des nœuds est aussi le plus doux.
Et vous, en qui Louis voit un sujet fidèle,
Vous, dont il a récompensé le zèle,
Vous, qui de la patrie avez bien mérité (1),
Engagé par serment à servir la beauté,
Redoublez chaque jour de tendresse pour elle;
Qu'on dise en vous voyant : voilà le vrai modèle
Des Chevaliers de la *Fidélité*.

M. Chas.

(1) M. D. est Chevalier de l'ordre de la *fidélité*.

ÉPIGRAMME.

Un quidam dont la voix trop fière
Singeait les airs de dignité,
Sous son allure roturière,
Craignait d'être peu respecté.
A présent, faut-il qu'il le craigne?
Il s'est fait comte sans façon;
Monsieur le comte a bien raison,
Quand on ne peut changer le fond,
Il faut au moins changer l'enseigne.

M. Charles R.

A Madame ÉLÉONORE-AZÉLIE R....

J'ai vu souvent la plus brillante aurore,
Sortant du sein des mers, à mes yeux s'obscurcir,
J'ai vu souvent les plus beaux dons de Flore,
Éclore à peine, et soudain se flétrir:
Tout fuit, tout passe, esprit, charmant visage;
Tout n'existe ici-bas que pour quelques instans;
Mais l'amitié dont je vous fais hommage
Saura survivre aux ravages du temps.

M. N. Bruaudet, de Nevers.

LES DEUX MEUNIERS,

OU

LA BONNE CONSOLATION,

CONTE DIALOGUÉ.

Qu'avez-vous, maître Mathurin?
Vous me paraissez mal à l'aise.
— J'ai bien sujet, mon pauvre Blaise.
— Je le crois; car tout va d'un train....
— Oh! je n'entends rien aux affaires;
Je m'occupe de mon moulin.
— A la bonne heure : mais enfin....
— Vous ne songez qu'à vos chimères.
Si je n'avais que ce souci....
— Comment donc? — Notre ménagère
Est accouchée.... — Eh bien! compère,
Elle en est quitte et vous aussi.
— Quitte? Cela vous plaît à dire.
— Bah! c'est un mal dont on se tire.
Faut espérer... — Tout est fini!
— Ah! vraiment j'en suis bien mari.
Je vous plains de toute mon âme.
Qui l'aurait dit? la pauvre femme!
Elle avait l'air si bien portant;
Et puis, c'était une compagne...
— Hé mais, vous battez la campagne,
Je veux vous parler de l'enfant.

— Ouais! consolez-vous, c'est un ange.
— Un ange? Il s'en faut tout. — Quoi donc?
Quand on meurt à cet âge... — Bon;
Mais il vit. — Oh! la thèse change.
— Vous vouliez sans doute un garçon.
C'en est un; mais ce qui m'accable,
C'est qu'il est... Vous dirai-je? — Eh oui.
— Il est à faire peur au diable!
— Et voilà d'où vient votre ennui?
Fi, compère, vous dis-je, fi...
Vous n'êtes guère raisonnable :
Ignorez-vous donc, en effet,
Qu'on n'a jamais tout à souhait.
Or, la mère est jeune, jolie,
De bonne humeur, enfin, qui sait...
Mais puisque l'enfant est si laid,
Je parierais bien, sur ma vie,
Que c'est vous seul qui l'avez fait.

M. H. L.

A MADAME DURET.

IMITATION DE L'ITALIEN.

ROSSIGNOL, à Duret il faut céder l'empire!
Ta voix chante l'amour, et la sienne l'inspire.

M. J.-J. REDA.

A TALMA,

Après une représentation d'Andromaque donnée par lui à Boulogne-sur-mer.

Oui ; c'est bien là ce malheureux Oreste,
Objet tout à la fois d'horreur et de pitié,
Qui, poursuivi par le courroux céleste,
Ne peut trouver de calme au sein de l'amitié.
Oui, des filles d'Enfer, des fières Euménides
J'entends les serpens homicides;
Ils sifflent!... ils sont prêts à dévorer un cœur,
Qui, né pour les vertus, est souillé par le crime,
Et, d'un destin affreux déplorable victime,
Doit épuiser un jour la coupe du malheur!
O Talma! ton talent puisé dans la nature
Reproduit à nos yeux, fait passer dans nos sens,
Des tragiques douleurs la sublime peinture :
Melpomène elle-même inspire tes accents!
Quand Lekain expira, pour porter sa couronne,
En vain mille sujets redoublèrent d'efforts (1);
Son génie avec lui descendu chez les morts,
Paraissait ne devoir revivre dans personne :
Tu parus au théâtre, et tes premiers essais
D'un maître de la scène annoncèrent l'aurore :
Ce n'était pas Lekain encore;
Mais le goût put dès lors présager tes succès..
Depuis, abandonnant une route commune,
On te vit, créateur d'un genre tout nouveau,

(1) L'auteur n'a donc pas vu *La Rive?* (*Note de l'éditeur.*)

Des muses d'Albion chaussant le noir cothurne,
Et de Chekspir explorant le tombeau,
Offrir à nos regards ces sanglans personnages
Dont les forfaits iront épouvanter les âges;
Et, d'un cœur enflammé suivant le noble avis,
Loin des sentiers battus entraînant les esprits,
Sentencieux, brulant, austère, pathétique,
Exercer un pouvoir qu'on peut nommer magique.
Poursuis, Talma, poursuis, et crois que le plaisir
Que donnent tes talens vivra dans la mémoire;
Tes émules en vain aspirent à la gloire :
Ils sèment pour un jour, toi pour tout l'avenir!...

M. P. Héquin.

INSCRIPTION

POUR MA BIBLIOTHÈQUE.

Bien adroit je serais, si, par un soin extrême,
J'éloignais de ce lieu les animaux rongeurs
Ennemis des mauvais comme des bons auteurs;
Et plus adroit encor, si je pouvais de même
En éloigner les emprunteurs.

M. C. N. Lefèvre.

LE JUGEMENT DERNIER.

O JOUR de la colère, ô jour de la vengeance,
Tu luis! Voici l'instant, où des mondes divers,
L'Éternel et son fils prononcent la sentence;
L'ange exterminateur plane sur l'univers.

La trompette a sonné : sur un char de lumière
Dieu paraît; et sa voix rassemble les humains.
O morts! réveillez-vous du sein de la poussière!
L'éclair est dans ses yeux, la foudre est dans ses mains.

Où fuir, où te cacher, pécheur, race proscrite?
Les feux sont allumés, les abîmes ouverts;
Tu pleures, mais trop tard; et c'est dans les enfers
Que d'un juge irrité le bras te précipite.

Justes, vous triomphez; doux moment, jour heureux!
Le combat fut pour vous, pour vous est la victoire;
Dieu qui fut votre espoir, Dieu se montre à vos yeux;
L'aimer est votre bien, le servir votre gloire.

Quel bruit épouvantable a retenti soudain?
Les astres en tombant se déclarent la guerre :
Dieu ne les retient plus de sa puissante main;
Ils roulent dans l'abîme au bruit de son tonnerre.

De la voûte des cieux, soleils, disparaissez!
O nuit, nuit éternelle, amène le silence!
Mondes, écroulez-vous sous vos ressorts brisés!
Le temps n'existe plus.... l'éternité commence.

M. Talairat.

LE DERNIER CHANT DE LA CIGALE.

ÉLÉGIE.

Quand le soleil a quitté l'hémisphère;
Mais que l'ombre sur nous ne s'étend point encor;
Si la cigale solitaire
Frappe l'air d'une plainte amère,
C'est que la nuit doit amener sa mort.

S'il arrive qu'à la même heure,
L'amant délaissé pour jamais
Soupire, au fond de sa demeure,
Des chants d'amour et de regrets,
Tandis que sa douleur s'exhale,
Passans, plaignez le troubadour;
Il attend, comme la cigale,
Pour mourir, la chute du jour.

M. L.-D.-L. Audiffret.

STANCES.

Assassin de ta mère, histrion impudique,
Vil Néron ! l'univers sous ton sceptre a fléchi :
Et le sage Épictète, ornement du Portique,
Fut l'esclave d'un affranchi !

Tu bois dans l'or, Midas. Égoïste imbécile,
De plaisirs et de biens l'or t'a rassasié ;
Quand, chargé de lauriers, le vieux chantre d'Achille
Mangeait le pain de la pitié !

Sots pédants, lourds docteurs, que l'encens déifie,
Soyez fiers ! Galilée arrêta les soleils;
Et, nu, la corde au cou, d'avoir eu du génie
Demanda grâce à vos pareils !

Un moine enseveli dans la fange profonde
Obtient des nations les hommages divers :
Et Colomb triomphant, pour prix d'un nouveau monde,
Reçoit des mépris et des fers !

Denis fuit Syracuse, il échappe à la peine ;
L'âge blanchit en paix son front découronné :
Et Socrate, à la voix des tartuffes d'Athène,
Socrate expire empoisonné!

Homme ingrat, peuple injuste, insipide vulgaire,
Voilà de vos arrêts! et voici votre sort,
Aristide, Milton, Descartes, Bélisaire :
L'exil, l'indigence, ou la mort !

O génie, ô vertus, ô talens, ô sagesse;
C'est là par vos travaux le seul prix emporté !
Les méchans et les sots règnent par droit d'aînesse,
Le grand homme est persécuté.

M. Michaux-Clovis.

LES DEMOISELLES.

FABLE.

Il est des insectes jolis
Déployant dans les airs la gaze de leurs ailes,
Effaçant par l'éclat des couleurs les plus belles
Des fleurs de nos vergers le brillant coloris,
Capricieux, je gage, et peut-être infidèles,
Enfin, portant un masque... à ce trait, mes amis,
Reconnaissez les demoiselles.
Que si de vos Chloés trop vivement épris,
La fureur d'épouser vous prend jamais près d'elles,
Souvenez-vous du masque, et vous serez guéris.

M. D. G***.

SOTTISE ET PROFIT.

A MON FRÈRE HIPPOLYTE.

Oui, mon ami, tu dis fort bien :
Vive l'argent, fi de la gloire !
L'une promet et ne tient rien,
C'est donc à l'autre qu'il faut croire.
Va, notre siècle est un enfant,
Trop jeune encor, pour qu'on l'instruise :
Il s'endort avec le talent,
Réveillons-le par la sottise.

Au seul savoir long-temps borné,
Bien mieux à présent je raisonne ;
C'est lorsque l'on a bien dîné
Qu'on peut trouver la gloire bonne.
L'estomac est trop exigeant
Pour qu'un pareil mets lui suffise ;
Car on jeûne avec le talent,
Mais on dîne avec la sottise.

Vous qui par des arts superflus
Cherchez un destin plus prospère,
Du chemin qui mène à Plutus
Je vous trace l'itinéraire.

Pour y parvenir lestement,
Il faut, sans crainte de méprise,
Laisser à gauche le talent,
Et prendre à droite la sottise.

M. F. M. Corneite.

L'AMI VÉRITABLE.

Depuis sa fâcheuse aventure,
Voyez-vous encor Monseigneur?
— Si je le vois! connaissez mieux mon cœur;
Vous me faites vraiment injure :
Si je le vois! trêve à de tels discours;
Je n'abandonne pas mes amis dans la peine.
Je ne dînais chez lui qu'une fois par semaine,
J'y dîne à présent tous les jours.

M. de Ville (d'Amiens).

LA COMPASSION MAL PLACÉE.

Pourquoi plaindre Damon de n'avoir pas d'esprit?
Il écoute au moins ce qu'on dit.
Ah! plaignez bien plutôt Valère,
Qui n'en a pas non plus, et ne saurait se taire.

M. H. L.

LE GÉANT ADAMASTOR

AU CAP DES TOURMENTES.

Traduction du Camoëns.

Pour la troisième fois, chassant la nuit profonde,
L'astre éclatant du jour sortait du sein de l'onde.
Nos vaisseaux fièrement fendaient les flots amers,
Quand, d'un épais brouillard, étendu sur les mers,
La vaste obscurité nous glaça d'épouvante.
Un bruit affreux roulait sous la vague écumante;
Et sur les rocs aigus des écueils menaçans
Une mer en courroux brisait ses noirs torrens.
« Dans ce péril extrême, ô céleste puissance,
M'écriai-je! quels coups prépare ta vengeance?
Parle... » ma bouche à peine a proféré ces mots,
Que soudain, à mes yeux, sur l'écume des flots
Paraît, marche et s'allonge un fantôme effroyable,
En stature égalant les Titans de la fable,
Ou l'énorme colosse à Rhodes si fameux;
Son geste est menaçant, ses regards sont hideux;
Et son front rembruni, penché sur sa poitrine,
Trahit la cruauté qui dans son cœur domine;
Sa barbe se hérisse, et ses cheveux épars
Sur ses flancs décharnés tombent de toutes parts;
Ses yeux sont deux fanaux, et ses lèvres tremblantes
Montrent l'horrible émail de ses dents jaunissantes.

Alors, pareils au bruit des vagues en fureur,
Ces sinistres accens nous glacent de terreur.
« Des peuples de l'Europe, ô le plus téméraire!
Toi qui viens de franchir les bornes de la terre,
Qui, profanant ces bords, entrevois des climats
Où jamais nul mortel n'osa porter ses pas:
Viens-tu pour insulter à ces plages lointaines,
Où depuis dix mille ans s'étendaient mes domaines,
Et qui, sous les sillons de tes hardis vaisseaux,
Pour la première fois ont vu blanchir leurs eaux?
Ah! puisque ton audace a forcé la barrière
Qui, malgré mon pouvoir, t'ouvre ce sanctuaire
Où la nature vierge entassait ses trésors;
Puisqu'enfin, ô mortel, tes coupables efforts
Ont ici dérobé les secrets de l'abîme,
Tremble, et connais les maux réservés à ton crime:
Implacable ennemi de ces brigands des mers
Qui doivent sur tes pas infester L'univers,
Je veux armer contre eux les vents et les tempêtes;
Je veux que le trépas, en planant sur leurs têtes,
Lance ses premiers coups sur ce fier Lusitain,
Qui, dans Monbase en cendre enchaînant l'Africain,
Vainqueur de Quiloa, viendra sur ces rivages
De l'empire ottoman expier les outrages.
C'est encore á travers ces parages affreux,
Qu'entraîné par l'amour, un jeune audacieux
Doit livrer au courroux de cette onde ennemie
La beauté gémissante, à ses destins unie;
Et dans les flots amers, ses vaisseaux engloutis
Couvriront ces rochers de leurs vastes débris.

Oh! malheureux époux! sur cette plage aride,
Vous verrez moissonner par la faim homicide
Ces enfans, tendres fruits des plus tendres amours,
Qui de tant de bonheur environnaient vos jours.
Le Cafre du désert, ô mère infortunée!
Bientôt arrachera d'une main forcenée
Les derniers vêtemens qui voilaient ta pudeur :
Enfin, ils s'éteindront ces jours remplis d'horreur;
Et ce corps, embelli des dons de la nature,
Des tigres rugissans deviendra la pâture;
Du Tage épouvanté le peuple en gémira;
Et je m'abreuverai des pleurs qu'il répandra. »
Le monstre allait poursuivre : « Arrête, m'écriai-je,
Toi qui fais retentir une voix sacrilége,
Qu'es-tu? qui peut soumettre à tes lois l'avenir? »
« C'est moi, dit le fantôme, en poussant un soupir,
C'est moi qui de ces mers te cède les conquêtes :
Je suis leur souverain, le grand Cap des tempêtes.
Jamais Pline et Strabon, des bords européens,
N'ont sous le pôle austral cherché ces bords lointains :
Et toi, qui viens, épris d'une frivole gloire,
A travers cent périls, braver mon promontoire,
Connais Adamastor, l'un de ces fiers Titans,
Qui, jusque dans les cieux sous leurs coups chancelans,
Disputèrent la foudre au maître du tonnerre.
Du superbe Encélade, oui reconnais le frère;
(D'Encelade aux cent bras, dont ma témérité
Seule osa défier le courage indompté.)
Tandis qu'il entassait les monts sur les collines,
Qu'il couvrait l'univers de feux et de ruines;

Je voulus, à Neptune arrachant son trident,
Sur l'Océan dompté régner en conquérant.
Pour servir mes projets, tout, jusqu'à l'amour même,
Tout parut légitime à mon audace extrême :
Sur des flots de cristal parut un jour Thétis ;
Et soudain tous mes sens d'amour furent ravis ;
Vénus même, auprès d'elle, eût été méprisée :
Mais l'ingrate se rit de ma flamme insensée !
Trop difforme à ses yeux, je vis avec effroi
Qu'un malheur éternel allait peser sur moi :
De la nymphe Doris j'implorai l'assistance ;
Mais Doris en secret trahit mon espérance.
Ah! que l'amour crédule est facile à tromper !
Le piége m'attendait, je n'y pus échapper.
Un soir à mes regards apparaît ma déesse ;
Je vole, je l'atteins, sur mon cœur je la presse.
O honte! ô désespoir ! abusé dans mes vœux,
Mes bras n'ont rencontré qu'un rocher sourcilleux.
Pénétré de douleur, j'appelle en vain mes frères.
Hélas ! je n'entends plus les coups de leurs tonnerres :
Jupiter par sa foudre a brisé leurs cent bras.
Je cours, je vois partout des débris sous mes pas,
Je vois de vastes monts renversés sur leurs têtes ;
Et leur fureur encore appelle les tempêtes.
Près d'eux il me fallut courber mon front altier ;
Et, dans cet Océan que j'osai défier,
Mon corps enseveli forma ce promontoire.
Thétis, depuis ce jour d'exécrable mémoire,
M'insulte par ses flots ; et, pour affronts nouveaux,
Jusque sur mon rivage a conduit tes vaisseaux. »

Le fantôme à ces mots, avec un long murmure,
S'évanouit.... La paix renaît dans la nature.
Alors, levant les bras, je conjure les cieux
De détourner de moi leurs augures affreux.

M. Boucharlat.

IMITATION

D'UNE PIÈCE DE JÉROME AUGÉRIANUS,

Intitulée, l'Amour au dessus du temps.

Le temps détruit sourdement les palais,
La richesse, la force est contre lui sans armes;
Il ravit à la fleur son parfum, ses attraits,
Ses couleurs au printemps, à la beauté ses charmes.
Des empires fameux la gloire se flétrit,
L'honneur des rois décline et la vertu succombe.
Les plus grands noms se perdent dans la tombe;
Le rocher se dissout et la terre vieillit;
La montagne s'affaisse et l'onde s'évapore;
Le ciel change d'aspect, le jour est éclipsé;
Le trait que le ciseau sur le marbre a tracé,
Bientôt à l'œil échappe encore;
Le temps lasse l'envie, affaiblit le devoir,
La cruauté même lui cède;
Mais l'amour vrai qui me possède
Ne sentira jamais son funeste pouvoir.

M. Dicoy.

HISTORIETTE

A L'OCCASION DU JOUR DE L'AN.

Henri quatre passait ; c'était le jour de l'an....
De quel an? Ah! ma foi, je ne m'en souviens guère.
Arrive un brave paysan,
Criant : Vive le Roi! vive notre bon père!
Merci, répond Henri, touché profondément,
Grand merci de ton compliment.
Morguèn', dit le rustaut, point de reconnaissance ;
Quand je crions tretous,
C'n'est pas un compliment pour vous ;
C'est-z-un vœu que j'faisons pour l'bonheur de la France.

M. Fabien Pillet.

L'AUTEUR EN TOILETTE.

Par son prélat avec luxe aumôné,
Gilbert un jour, se redressant l'échine,
En bel habit largement galonné,
S'offre à *Mercier* d'humeur parfois badine.
Lequel s'écrie : ah! mon cher, quelle mine!
Quel riche habit!... l'on n'a rien vu de tel....
Approche un peu.... permets que j'examine....
Bone Deus! C'est un devant d'autel.

M. le Colonel, Chevalier du Puy-des-Islets.

LE PRESSENTIMENT.

ÉLÉGIE.

C'est en vain que l'on nomme erreur
Cette secrète intelligence,
Qui, portant la lumière au fond de notre cœur,
Sur des maux ignorés nous fait gémir d'avance;
C'est l'adieu du bonheur prêt à s'évanouir,
C'est l'effroi de la mort dans une âme paisible;
Enfin, c'est pour l'être sensible
Le fantôme de l'avenir.
Pressentiment dont j'éprouvai l'empire,
Oh! qui peut résister à tes vagues douleurs?
Encore enfant, tu m'as coûté des pleurs;
Et de mon front joyeux tu chassas le sourire.
Oui, je t'ai vu couvert d'un voile noir
Aux plus beaux jours de mon jeune âge;
Et ce fut le premier nuage
Qui d'un long avenir enveloppa l'espoir.
Tout m'agitait encor d'une innocente ivresse,
Tout brillait à mes yeux des plus vives couleurs;
Et de loin je voyais la riante jeunesse
Accourir en dansant pour me jeter des fleurs.
Au sein de mes chères compagnes,
Courant dans les vertes campagnes,
Frappant l'air de mes doux accens,
Qui pouvait attrister mes sens?

Nous formions des chaînes légères ;
Comme on voit les jeunes bergères,
Quand le printemps est de retour,
En couvrir l'autel de l'Amour.
Un jour, dans ces jeux pleins de charmes,
Je cessai tout à coup de trouver le bonheur.
J'ignorais qu'il fût une erreur,
Et pourtant je versais des larmes.
En revenant, je ralentis mes pas ;
Je remarquai le jour prêt à s'éteindre,
Sa chute à l'horizon, qu'il regrettait d'atteindre.
Mes compagnes dansaient, moi je ne dansais pas.
Un mois après j'étais dans ce lieu solitaire :
Hélas ! ce n'était plus pour y chercher des fleurs.
La mort m'avait appris le secret de mes pleurs ;
Et j'étais seule au tombeau de ma mère.

Mademoiselle Desbordes.

LES PROGRÈS DE LA CIVILISATION.

Deux mâtins se battaient à s'entredéchirer
Pour la possession d'une jeune levrette ;
Un homme à ce combat paraissait s'amuser.
« Je tiens enfin, dit-il, une preuve complette
» Que ces animaux-là vont se civiliser. »

M. A. de Champcour.

LES J'AI VU

De l'Ermite de Montmorenci à son ami le Chevalier du Puy-des-Islets.

Ami, j'ai vu la violette,
Soigneuse de cacher sa fleur,
Pour en conserver sous l'herbette
Et le parfum et la couleur.

J'ai vu dans les bois les plus sombres
Le fraisier fixant son réduit,
Sous la mousse et parmi les ombres
Cacher la pourpre de son fruit.

J'ai vu ceux que bénit la France
Cacher leurs croix et leurs cordons,
Quand sur la timide indigence
Ils voulaient répandre leurs dons.

J'ai vu Cybèle, de broussailles
Se couronner modestement,
Tout en cachant dans ses entrailles
L'or, le marbre et le diamant.

J'ai vu la Vénus pudibonde,
Adroite à cacher ses appas,
Lorsque la foule, au bord de l'onde,
Prétendait entourer ses pas.

Mais je n'ai point vu de poëtes,
(Dès qu'ils avaient écrit deux vers),
Refermer soudain leurs tablettes
Pour les cacher à l'univers.

M. de Piis.

L'ESPOIR.

Vous avez lu ces vers où ma discrète adresse
A dû, sous un nom feint, vous peindre ma tendresse;
Et, quand vous me voyez, votre air timide et doux
Exprime l'embarras et non pas le courroux.
Si je vous parle, une rougeur touchante
Vient colorer vos modestes appas :
Vous baissez vos beaux yeux, vous ne répondez pas,
Ou vous ne répondez que d'une voix tremblante.
Si parfois dans nos jeux, en folâtrant, soudain
Je rencontre vos doigts, que dans les miens je presse,
Vous ne me rendez pas ma furtive caresse;
Mais vous laissez long-temps votre main dans ma main.
Oui, j'ose me flatter de ne pas vous déplaire;
Des présages si doux m'annoncent mon bonheur;
Et je le crois, sans être téméraire,
Je puis à l'espérance abandonner mon cœur.

M. Thuret.

ODE

IMITÉE DE DJAMY, POÈTE PERSAN.

Quel est ce trouble qui t'oppresse,
Aimable chantre du printemps?
Pourquoi ces sons pleins de tristesse,
Et qui pénètrent tous mes sens?

Est-ce l'amour, la jalousie
Qui fait tes déplaisirs amers?
Aurais-tu perdu ton amie;
Ou tes fils sont-ils dans les fers?

Leur sort, hélas! te désespère...
Mais non, tu fuirais à ma voix;
Et pour ma tente solitaire
Tu ne quitterais point les bois.

Une autre peine te tourmente.
Zélis! Zélis! ah! je le voi,
Sur ton départ, fille charmante,
Cet oiseau gémit avec moi.

Viens donc, ami sensible et tendre,
Viens te reposer sur mon sein.
Hélas! nos cœurs doivent s'entendre:
Ils ont tous deux même chagrin.

Permets qu'à tes ailes légères
J'attache un billet amoureux ;
Mais de ces surveillans sévères
Crains l'œil avide et soupçonneux.

De son Djâmy, toujours fidèle,
Zélis voudra t'entretenir :
Cher oiseau, dis qu'éloigné d'elle,
Cet infortuné va mourir.

M. F. Delcroix.

LE MARMOT ET SON PAPA.

FABLE.

Papa, quel est le nom de ce bel arbrisseau ?
Pourquoi le mutiler ? vraiment, c'est bien dommage !
Mon cher enfant, c'est un pêcher sauvage,
De cette terre inutile fardeau;
Je le fais dépouiller de son bois peu fertile,
Fécondé par la greffe, il croîtra de nouveau ;
Apprends de là que c'est peu qu'être beau,
Que c'est beaucoup que d'être utile.

M. R. B. de Pélissane.

LE GÉNIE, LE GOUT ET LA RÉPUTATION.

APOLOGUE IMITÉ DE L'ANGLAIS.

La Réputation, le Génie et le Goût
Firent un jour l'agréable partie
De visiter, tous trois de compagnie,
Le sol français de l'un à l'autre bout.
« Oh! quel agréable voyage,
» Que de choses à découvrir,
» Dit le Goût! chaque jour nous promet l'avantage
» D'un solide et nouveau plaisir. »
— « Oui, répond le Génie, un tel projet sans doute
» Nous présage mille agrémens;
» Mais avant de nous mettre en route,
» Il est bon de prévoir tous les événemens;
» Supposons que quelque aventure
» Nous sépare inopinément:
» Pour nous revoir d'une manière sûre,
» Convenons entre nous d'un point de rallîment.
» Moi, d'abord, dans ce cas d'absence involontaire,
» Vous me retrouverez au tombeau de Voltaire. »
— « Et moi, répond le Goût, à celui de Boileau. »
C'est dit, et des deux parts le rendez-vous nouveau
Est accepté. Mais surpris du silence,
Que sur leur pacte d'alliance
Garde la Réputation:
« Eh bien, madame, et vous! demande le Génie,

» Où fixez-vous notre réunion ? »
— « Je n'en sais rien, dit-elle ; et, si ma compagnie
» Vous paraît bonne à conserver,
» Veillez sur moi, sans me perdre de vue ;
» Car, une fois qu'on m'a perdue,
» On ne peut plus me retrouver. »

M. Famin.

IMPROMPTU

A une dame qui me demandait ce que je pensais d'une jeune femme qui faisait beaucoup de bruit.

Arsenne est aimable, elle est belle,
Elle a de l'esprit, des appas;
Et l'on ne parlerait que d'elle
Si l'on ne vous connaissait pas.

M. Le Colonel de Lapotrie.

QUATRAIN.

« Quel est donc, mon enfant, le souci qui te tient? »
Demandait Lise à sa fille pensive.
« Ah! reprit-elle avec une grâce naïve
» Maman, je crois que la raison me vient. »

M. A. de Caën.

LE PÈLERIN.

A VINGT ans, des belles épris,
Brûlant du seul désir de plaire,
Un beau jour d'été j'entrepris
Mon premier voyage à Cythère.
Je partis portant à la main
Myrte frais, rose purpurine;
Et chacun vit le pèlerin
Marcher avec sa pèlerine.

Bouche mignonne, nez charmant,
Pied du plus séduisant modèle,
Souris aimable, intéressant;
Rien n'était plus joli qu'Adèle.
Joignez à ce portrait divin
Une taille vraiment divine:
C'est ainsi que le pèlerin
Sut choisir une pèlerine.

Tous les deux une fois venus
Sur cette terre fortunée,
De nos offrandes à Vénus
Nous remplissions chaque journée.
Oh! doux momens, brillant destin!
Jamais le ciel, on le devine,
Ne vit plus heureux pèlerin
Ni plus heureuse pèlerine.

Mais la beauté, mes chers amis,
Ne se pique pas de constance;
Un soir, hélas! je m'endormis!
Jugez quelle fut ma souffrance,
Quand, me réveillant au matin,
Comptant sur fidèle voisine,
Je vis qu'un autre pèlerin
M'avait ravi ma pèlerine.

Pendant long-temps de mes douleurs
Je traînai la chaîne cruelle;
Le temps enfin sécha mes pleurs,
Et j'ai couru de belle en belle.
J'ai reçu des sermens sans fin;
Mais chaque rose a ses épines:
Il ne croit plus, le pèlerin,
A la foi de ses pèlerines.

M. G. Menard-Dérochecave.

QUATRAIN

POUR LE BUSTE D'UN ENFANT, APRÈS SA MORT.

D'Anna voilà tout ce qui reste.
Pour deux époux dans la douleur,
Les traits de cet enfant céleste
Sont encor l'ombre du bonheur.

M. Jame, de Lyon.

L'ERMITE DU VALLON.

ROMANCE.

Dans un vallon d'Andalousie
Vivait un ermite pieux,
Que la farouche jalousie
Naguère exila dans ces lieux.
De piété sombre modèle ;
Il priait, pleurait tour à tour.
Las ! il aima d'amour fidèle,
Et fut malheureux par l'amour.

Au fond d'une grotte escarpée,
Près d'un crucifix, sous des joncs,
Dormaient son écu, son épée,
Son armet et ses éperons.
Pour la croix de la pénitence,
Il dépouilla l'habit guerrier ;
Mais conserva même constance
Sous la bure que sous l'acier.

Le chevrier sur une roche,
La nuit, le vit gravir souvent
A l'heure où la funèbre cloche
Réveillait le prochain couvent.
Les vœux qu'y fit un infidèle
Lui ravissaient jusqu'à l'espoir :

Mais songer qu'il était près d'elle,
Pour lui, c'était presque la voir.

Ses mains alors sur la guitare,
Cherchaient de douloureux accords :
« Qu'à ma voix, dans ton cœur barbare,
» Réponde le cri des remords!
» Tu m'as trahi pour un volage
» Qui t'immole à d'autres amours.
» Femme perfide en son jeune âge
» Voue au mépris ses derniers jours.

» De mon rival l'ingratitude...
» Peut-être sa justice, hélas!
» Renferme en cette solitude
» Et tes regrets et tes appas!
» D'un grand crime il te dit coupable :
» Mais j'y puis encor compatir.
» D'oublier je me sens capable,
» Si tu l'es de te repentir.

» Tu fus jeune, tu fus jolie;
» Ton malheur vint de ta beauté.
» Comme moi, Dieu, sans doute, oublie
» Ta honteuse infidélité.
» Contre toi-même la nature
» T'offre un secours consolateur.
» Dans tes maux, faible créature,
» Tends les bras vers ton créateur. »

» Trompant le chagrin solitaire
» Qui me consume lentement ;
» Si ma ferveur, loin de la terre,
» Jusqu'à Dieu m'élève un moment :
» Bientôt ici-bas je retombe
» Par le souvenir rejeté.
» Ma dépouille aspire à la tombe,
» Et mon âme à l'éternité.

» En vain ma jalouse pensée
» Veut s'élancer dans l'avenir ;
» Seigneur, de ma douleur passée,
» Éteins en moi le souvenir!
» Écarte loin de ma cellule
» Tout penser qui n'est pas pour toi!...
» Mon Dieu, fais que j'oublie Ursule!
« Ursule, invoque Dieu pour moi!.... »

A ces mots, dans son ermitage,
Plus tranquille, il se renfermait ;
Et son ardeur, sans nul partage,
Pour l'éternel se ranimait....
Mais Ursule frémit encore,
Bien après la fin de ses chants ;
Et c'est vainement qu'elle implore
Un Dieu qui punit les méchans.

M. P. (François.)

BOUTADE.

Qu'est-ce, bon Dieu, que cette vie
Où l'on se trouve balloté
Entre l'intérêt et l'envie,
L'orgueil et la stupidité;
Où le puissant vous humilie,
L'ingratitude vous oublie,
La malignité vous décrie,
La sottise vous injurie;
Où l'égoïsme dans son coin
Exempt, selon lui, de tout soin,
Se recueille en son seul besoin;
Où, pour quelques vertus sublimes,
On voit tant de vices, de crimes,
De ridicules, de travers,
Se disputer tout l'univers!

On nous promet un autre monde;
Nous y serons mieux, je le croi;
Et pourtant, rêvant à part moi,
Puisqu'ici-bas le mal abonde,
Pourquoi, dis-je, le Tout-Puissant,
Dans sa prévoyance profonde
N'a-t-il, fermant sa main féconde,
Laissé l'homme dans le néant?

M. Vigée, (le Chevalier.)

RIEN.

CHANSON.

AIR : *C'est le meilleur homme du monde.*

JE voudrais bien chanter, mais *rien*
A ma muse ne se présente ;
Et ma foi ! pour chanter sur *rien*,
Est-ce la peine que je chante ?
Mais on dit que souvent, un *rien*,
Des plus grands effets est la cause ;
Je m'en vais donc vous chanter.... *rien*
C'est toujours chanter quelque chose.

Licidor, cet homme de *rien*,
Dans un wiski vole à la bourse ;
Plutus ne lui refuse *rien*,
Mais les remords suivent sa course ;
Pour moi, je ne possède *rien*,
Ma conscience en paix repose,
Elle ne me reproche *rien* !
Oh ! mes amis, c'est quelque chose.

Vautour, le procureur n'a *rien*
Qui l'empêche d'être homme honnête,
Et cependant il n'en fait *rien*,
Toujours quelque chose l'arrête ;
Très-souvent il réduit à *rien*
Le client dont il suit la cause.

Probité lui dit : Ne prends *rien* ;
Il entend toujours autre chose.

C'est assez, je ne dis plus *rien*,
Je m'arrête, je me repose;
Ma muse ne trouvant plus *rien*
A dire sur si peu de chose;
Mais si ma chanson ne vaut *rien*,
Le sujet seul en est la cause;
Car vous conviendrez que de *rien*
On ne peut pas faire grand' chose.

M. Eugène de V***.

LE COR ET LA LYRE.

FABLE.

Le cor disait un jour : — Est-il de si doux sons
Qu'un souffle harmonieux de mon sein ne les tire ?
— A qui sait me pincer, lui répliqua la lyre,
Je crois, sans me flatter, qu'aussi-bien je réponds.

On obtient tout de plus d'un prince,
Pourvu qu'on leur donne du vent :
Le peuple est un autre instrument,
On n'en peut rien tirer à moins qu'on ne le pince.

M. D. G***.

CLIO A SES SOEURS.

POÈME DÉDIÉ AU ROI.

Ces rives, ce vallon, cet éternel printemps,
O Muses, ô mes Sœurs! n'inspirent plus vos chants;
L'Écho n'en redit plus la divine harmonie,
Tout se tait dans ces lieux consacrés au Génie.
Moi-même, j'ai senti l'inflexible burin,
Dans ces jours de douleur, s'échapper de ma main :
Mais, lorsque de ses maux la terre enfin respire,
Qu'aux genoux de Vénus, Mars désarmé soupire,
Déesse des beaux-arts et fille de Thémis,
La Paix descend des cieux sous les traits de Louis.
Les vertus de ce roi, sa bonté, sa clémence,
Des astres ennemis corrigeant l'influence,
Promettent aux mortels un nouvel âge d'or,
Aussi pur, aussi doux et plus fertile encor.
Quand, des jours de bonheur l'espoir se renouvelle,
Reprenez, ô mes Sœurs! votre lyre immortelle :
Chantez; le Roi, lui-même, écoute vos accens;
Amenez sur ses pas les beaux-arts renaissans.
Ses bienfaits, je le sais, suffisent à sa gloire,
L'Amour avant Clio gravera son histoire,
Et son auguste front couronné d'oliviers,
Calme et majestueux n'attend pas nos lauriers :
Mais au charme des vers sa belle âme est sensible;
Allez le consoler de sa grandeur pénible,

Que ce noble dessein vous inspire aujourd'hui
Des accords et des vers qui soient dignes de lui.
C'est toi qui dois parler, Muse de l'épopée :
Reprends la lyre antique à tes mains échappée,
Inspire un autre Homère ; en ses vers plus heureux
Il n'aura point recours aux héros fabuleux ;
La simple vérité parlera sans rien feindre :
Ce qu'il fallut créer on n'a plus qu'à le peindre.
Melpomène à l'amour, au courage, aux douleurs,
Prête encor tes accents, ton poignard et tes pleurs ;
C'est toi qui des héros ressuscite la cendre,
Les représente aux yeux, et sait les faire entendre ;
Tout renaît par ton art et tout cède à ta voix,
Le temps, les lieux, la mort, les peuples et les rois.
Mais, à peine sorti des horreurs de la guerre,
Victime trop long-temps d'un destin sanguinaire,
Détestant ses fureurs, le paisible univers,
Veut des tableaux plus doux et des pleurs moins amers ;
Il veut sentir encor l'émotion divine
Qui naît d'un tendre adieu prononcé par Racine ;
Déjà, se consolant à l'aspect des vertus
Il revoit une Esther et retrouve un Titus.
Mais pour les célébrer il manque le poëte,
Des vertus, de l'amour éloquent interprète :
Il peut renaître encor... Toujours d'heureux essais
Dans les jeunes auteurs préludent aux succès.
A tes jeux solennels doit succéder Thalie,
Son aimable enjouement à la raison s'allie.
Philosophe léger, et critique sans fard,
Elle assemble ses nœuds, les démêle avec art,

Et sous des traits badins peignant le ridicule,
Amuse jusqu'au sot que frappe sa férule,
Emprunte de l'amour un intérêt nouveau,
Et sait des passions animer son tableau :
Mais changeant d'attribut, par un honteux délire,
Thalie a fait pleurer, Melpomène a fait rire,
Le drame avait déjà confondu tous vos droits.
Nouvel usurpateur bravant comme eux les loix,
Brouillant sans art Quinault, Crébillon et Molière,
Le mélodrame ouvrit la facile carrière
Où se précipitaient une foule d'auteurs
De la triple unité plaisans réformateurs.
Le mauvais goût du siècle est peut-être une excuse,
Et l'on a réussi quand le public s'amuse.
Molière y souscrivit ; le parterre à la fin,
Souffrit le Misanthrope en faveur de Scapin.
Mais alors aux bouffons la scène était livrée,
L'oreille s'étonnait d'une langue épurée,
D'un intérêt nouveau le cœur était surpris ;
A l'art qui l'entraînait il refusait le prix ;
Il fallut malgré soi céder à son empire ;
Sans jeux de mots grossiers on consentit à rire,
Et la scène au bon ton formant ses auditeurs,
Fut le fléau du vice et l'école des mœurs.
Thalie à ces beaux jours nous renaîtrons encore ;
Les talens peuvent tout quand un Roi les honore.
L'auteur sensible et fier animé d'un regard,
Franchit d'un vol heureux les limites de l'art,
Si le goût dépravé naît sous la tyrannie,
Le règne des bons Rois est celui du génie.

Pour enchanter les yeux, pour émouvoir les cœurs,
Terpsychore, en dansant sur un tapis de fleurs,
Bientôt d'un pied léger volera sur vos traces;
Émule de Zéphyre et rivale des Grâces,
Au joug de la mesure elle asservit ses pas,
Nimphe, reine ou bergère elle offre mille appas,
Et, sans autre secours que ses danses légères,
Peint tous les sentimens et tous les caractères.
Ah! du meilleur des Rois amusez les loisirs;
Il donne le bonheur offrez, lui les plaisirs.
Reviens, jeune Érato, dont le tendre délire
Sur les sensibles cœurs exerce un doux empire.
A varier ses traits l'Amour ingénieux
Sous mille aspects divers se présente à tes yeux;
Ardente à le saisir dans ses métamorphoses;
Peins le fils de Vénus le front paré de roses;
Dis-nous ce qu'ont souffert de fidèles amans,
Leurs plaisirs passagers suivis de longs tourmens;
Du soupçon inquiet exprime les alarmes,
Et d'un premier aveu le trouble plein de charmes;
A tes discours naïfs, à tes récits touchans
Mêle encor la douceur de tes tendres accens;
On aimera toujours la plaintive romance:
Le regret l'inventa pour adoucir l'absence.
Mais j'entends résonner de rustiques pipeaux;
C'est Euterpe; elle part et retourne aux hameaux.
Simples cultivateurs que les champs ont vu naître,
Reprenez la houlette et la flûte champêtre;
Allez, tracez gaîment de fertiles sillons,
Près du toit paternel vous ferez vos moissons;

Ramenés pour toujours dans vos fertiles plaines,
Vous ne quitterez plus vos bois ni vos fontaines;
Vous cueillerez les fruits de vos arbres nouveaux;
Vous veillerez sans crainte au soin de vos troupeaux;
A vos dix-neuf printemps souriront les bergères;
Ce bel âge n'est plus la terreur de vos mères,
Et Mars ne viendra plus vous ravir à l'Amour.
Lorsque dans le bercail vos agneaux de retour
N'exigent plus de soin, sous les ormes antiques,
Reprenez vos chansons et vos danses rustiques,
De ces bois où Zélie en secret vint pleurer
L'écho depuis long-temps n'a fait que soupirer;
Lorsqu'un doux avenir à vos yeux se déploie,
Qu'il redise vos chants et d'amour et de joie,
Et qu'un autre Delille en peignant les vergers,
Rende les rois jaloux du bonheur des bergers!
Prompts à changer de mœurs, d'esprit et d'habitude,
Les Français pour la gloire abandonnant l'étude,
Au seul appel de Mars ont tous été guerriers,
Et lés plus jeunes fronts s'ombragent de lauriers.
J'admire avec douleur ce superbe courage,
Malgré tant de cyprès, il obtient mon hommage;
Mais hélas! sans frémir je ne traçai jamais
Du conquérant cruel les funestes succès.
Jamais ce favori d'une infidèle gloire,
N'a gardé dans ses mains les fruits de la Victoire.
De vingt ans de combats, de champs couverts de morts,
Que reste-t-il? des pleurs, des tombeaux, des remords.
Plus d'arts, plus de talens, de savoir, d'industrie,
Pour un sol étranger ils quittent leur patrie,

La campagne a perdu ses travaux et ses mœurs;
Les guérets n'offrent plus les moissons ni les fleurs;
Et ce même vaisseau, qui, sur les mêmes ondes,
Apportait dans les ports les tributs des deux mondes,
D'une aveugle fureur terrible monument,
N'échange que la mort, sur le vaste élément.
Que la paix te ramène, ô sublime Uranie;
Embrase tous les cœurs du feu de ton génie.
La nature est soumise à qui sait la dompter;
Instruit par tes leçons l'homme osa le tenter:
De ses habiles mains l'activité féconde
Fertilisa la terre et sut maîtriser l'onde;
Son âme s'agrandit: d'un œil religieux
Il osa mesurer l'immensité des cieux;
Du monde sur son axe il fit tourner la sphère;
Il enchaîna les vents, dirigea le tonnerre;
Luttant contre ses maux, par un nouvel effort,
Il vainquit la douleur et repoussa la mort;
Des signes convenus peignirent ses pensées;
A jamais sur l'airain elles furent tracées:
Pour enivrer les sens, des arts plus séducteurs
A ces fruits du savoir vinrent mêler des fleurs;
Les arts sont des plaisirs, ils charment, ils séduisent,
Mais les livres sacrés aux mortels qu'ils instruisent,
Ouvrent des champs nouveaux et de nouveaux essais.
Par une longue étude achetant tes bienfaits,
Le savant qui parcourt une douce carrière,
Illustre son pays, l'enrichit et l'éclaire.
Louis de Polymnie ayant fixé le choix,
En reçut l'éloquence, et le goût et la voix,

Et la Muse attachée à son sublime ouvrage,
Voulut suivre ses pas sur un lointain rivage;
Lorsqu'un Dieu bienfaisant vient le rendre aux Français,
Polymnie avec lui se place sous le dais,
Et, pour mieux signaler une faveur constante,
A la fidélité prête sa voix puissante.
Rejoignez votre sœur; par vos talens divers
Qu'un nouveau siècle encor étonne l'univers!
Pour moi, je dois rester près de la Renommée;
A graver ses récits ma main accoutumée,
A déjà su fixer sur l'immortel airain
Les traits calmes et purs de ce grand souverain.
Exempt de passions, en sa raison sublime,
Des maux de ses sujets il a sondé l'abîme,
Et d'un rayon divin son génie éclairé
Voit qu'avec des Français tout sera réparé.
Combien je citerais de preuves de clémence,
De généreux projets, de traits de bienfaisance!
O Roi! dont la sagesse assure à tes sujets,
La liberté, les mœurs, la croyance et la paix,
Que ton nom va briller aux fastes de l'Histoire!
Toi seul de Charles Cinq égalera la gloire.
Un peuple déchiré par mille factions,
Armant contre lui seul toutes les nations,
Versant des flots de sang sur d'immenses ruines,
Accablé sous le poid des vengeances divines,
Retrouve, au pied du trône où régnaient tes ayeux,
La paix avec le monde et le pardon des cieux.

Madame La Comtesse de Beaufort d'Hautpoul.

A ZELMIRE.

IMPRUDENT!.... j'ose encor sur la foi des Amours,
A leurs caprices vains abandonner mes jours.
J'aime!.... Eh! qui n'aimerait cette jeune Zelmire!
La grâce est son attrait, son charme est son sourire:
La décence la suit; sur son front ingénu,
Auprès de la candeur se montre la vertu.
Son cœur, c'est la bonté; la douceur, son langage:
Du Dieu qui la forma c'est la vivante image;
C'est de lui qu'elle tient l'heureux don de charmer;
Et se montrer, c'est plaire, et la voir, c'est l'aimer.
Ma Zelmire, à tes lois mon âme est asservie;
Et pour toi, près de toi, par toi j'aime la vie.
Dans un monde nouveau tout à coup transporté,
Je renonce au repos, je perds ma liberté.
L'Amour seul me soutient; seul il règne en mon âme;
Ses peines sont mes biens, et ma vie est sa flamme.
J'en atteste les dieux! s'il fallait, en ce jour,
Abandonner la vie ou perdre mon amour,
Mon amour m'est plus cher; sans lui je ne peux vivre:
Du tourment d'exister que le ciel me délivre.
Et toi, que j'ai juré d'aimer jusqu'au trépas,
Ah! du moins, par pitié, ne me repousse pas!
Laisse-moi te chérir, te consacrer ma vie:
Tu seras tout pour moi, maîtresse, épouse, amie,
Trésor, gloire, bonheur; et vous, que j'ai perdus,
O jours de mon printemps, vous me serez rendus!

M. TALAIRAT.

A M. LE COMTE DE FORBIN,

Directeur Général du MUSEUM, sur son *Tableau de l'Irruption du Vésuve.*

QU'UN autre frappe l'œil par l'exacte peinture
D'un portique né grec, ou gaulois ou romain;
Ou qu'il montre le tems dans son vol inhumain,
D'un gothique châtel rongeant l'architecture;
Une plus vaste scène appelle tes pinceaux:
Le vésuve en fureur enfantant ses fléaux.

La lave dans ses flancs et bouillonne et s'allume,
Vomit au loin des flots de souffre et de bitume;
Une obscure vapeur s'épaissit et s'étend:
Ministres saints, fuyez, le trépas vous attend,
Abandonnez l'asile où siège la victoire.
C'est des dieux infernaux, qu'en signe expiatoire,
Il faut d'une hécatombe apaiser les autels.
Peuples, où courez-vous sous ces parvis cruels?
Évitez un séjour que Némésis abhorre.
Et toi, sur ces hauteurs pompeusement assis,
Temple de Jupiter, salué par l'Aurore,
Tu ne jouiras plus de ses rayons chéris.
Obélisques sacrés du puissant Osiris,
Souffrirez vous qu'ici la flamme vous dévore?
Mais le volcan s'irrite; et, plus terrible encore,

Embrase *Herculanum*, attaque *Pompéïa*,
Et d'un voile de cendre il l'accable déjà.
Mais qui peut du génie ébranler la constance !
Près des torrens de feu, des sépulcres ardens
Qui traînent les mortels dans leurs gouffres vivans,
De Pline contemplez l'immortelle assurance.

A *Tabia*, debout sur le seuil de la mort :
Il observe, il médite, insensible à son sort ;
Il dicte à l'affranchi qu'il étonne et ranime,
Et poursuit la nature en son horreur sublime.

O magique prestige ! ô saint amour des arts !
L'effrayante merveille, offerte à nos regards,
Si vaste dans son plan, si largement conçue,
Forbin va l'ombrager d'une palme inconnue :
La fierté du pinceau s'y joint au coloris
Et la difficulté, facilement vaincue,
Change en admirateurs tous ses rivaux surpris.

M. Le Colonel Chevalier du Puy des Islets.

QUATRAIN.

« Je voudrais me tirer de mon obscurité ;
» Mais, pour y réussir, je ne sais comment faire. »
— « Eh bien ! il faut louer tous les sots de la terre,
» Ton nom de chacun d'eux sera soudain vanté. »

M. Dallier (Edmond.)

STANCES

Sur la naissance de Mademoiselle de Beaujolais, fille de LL. AA. SS. Monseigneur le Duc et Madame la Duchesse d'Orléans.

(3 juin 1817.)

Trois fois la nymphe de la Seine
Au sein des eaux a tressailli ;
Un pouvoir magique l'entraîne
Aux bords fortunés de Neuilli.
Des nuits sonnait la douzième heure ;
Déjà sortait de sa demeure
L'astre si cher à la beauté :
Tout est calme, tout est tranquille,
Et Phébé sur l'onde immobile
Reflète son disque argenté.

Du mois riant de la jeunesse
Commençait le troisième jour.
Chacun tremble pour la princesse,
Digne ornement de ce séjour.
Point de craintes ni de faiblesses,
S'écrie un groupe de déesses
Assises non loin de ces lieux ;
Grâce à nos soins, ses destinées
En tout temps seront fortunées,
Et nous en répondons aux dieux !

« Lucine, à nos vœux sois propice!
» Songe que des infortunés
» Par cette aimable protectrice
» Tous les malheurs sont terminés! »
Amélie, ô destin prospère,
Pour la sixième fois est mère!
Tous les chagrins sont superflus.
C'est peu d'avoir créé trois Grâces,
Elle a voulu que sur leurs traces
On vit une Grâce de plus.

Bénissez un dieu tutélaire,
Vous tous, habitans de ces bords!
D'un prince, le plus heureux père,
Partagez les nouveaux transports.
Descendant chéri d'Henri Quatre,
Il sait aimer, il sait combattre;
A ses enfans comme il sourit!
Loin que leur nombre le tourmente,
Lorsque sa famille s'augmente
Son cœur paternel s'agrandit.

Je vois, dans les bras de leur mère,
Les fruits charmans de ses amours;
Avec raison, comme elle est fière
Des ducs de Chartres, de Nemours!
Ses enfans, voilà sa parure?
Ainsi, fidèle à la nature,
En nous offrant ses rejetons,
La rose, son parfait modèle,

A nos regards paraît plus belle
Unie à ses nombreux boutons.

Nous présidons à sa naissance;
Moi, je lui donne la beauté.
Moi, pour charmer son existence,
Je lui fais don de la bonté.
Déesses, prenez moins de peine,
Leur dit la nymphe de la Seine,
Trop de zèle peut égarer;
Beaujolais aux traits de sa mère
Joindra les vertus de son père,
Que peut-elle encor désirer?

Satisfaite de cet augure,
La nymphe heureuse de ces lieux,
Se lève, et par un doux murmure
Aux déesses fait ses adieux.
Déjà de son urne féconde
Elle voit s'écouler son onde
En flots légèrement émus;
Ses bords toujours exempts d'orage,
Beaujolais, nous offrent l'image
Des jours heureux qui vous sont dus.

M. le chevalier Jacquelin.

LE CHÊNE ET LES ÉPIS.

FABLE.

Ennemi des moissons, toi, dont le front superbe
Empêche le soleil d'arriver jusqu'à nous,
Quand pourrons-nous te voir, par les vents en courroux,
Battu de toutes parts et renversé sur l'herbe.
— Ainsi parlaient, un beau matin,
Les plantes de Cérès à l'arbre de Jupin.
— Téméraires, s'écrie un frêne,
Vous appelez les vents dans leur antre assoupis!
Ah! plutôt rendez grâce au dieu qui les enchaîne;
Si leur souffle abattait le chêne,
Sa chute abattrait les épis.

M. le Filleul des Guerrots.

ÉPIGRAMME.

Dorval est mort. — Qui? lui, la fleur des chevaliers,
Dont on a tant vanté l'élégance et les charmes?
— Précisément. Sa mort fait verser bien des larmes.
— A ses parens? — Non, à ses créanciers.

M. Joseph Dourille (de Crest).

A M. P. LAMONTAGNE,

HOMME DE LETTRES.

Toi, que j'ai vu, de Pindare et d'Alcée
Conduire le char périlleux
Dans la route qu'ils ont tracée,
Où je n'ai pu te suivre que des yeux;
Héritier des pinceaux de Catulle et d'Horace,
Abeille dont le miel enrichit le Parnasse,
Toi, que j'ai vu souvent, par un effort de l'art,
Manier tour à tour le masque et le poignard;
Toi, qui tantôt, près de Thémire,
A l'ombre des bosquets fais retentir la lyre
De l'amoureux Anacréon,
Et qui tantôt plus taciturne,
Dirige vers le froid Saturne
Le télescope de Newton;
Toi, qui peignis ce tendre cénobite,
Rancé, brûlant du même feu
Pour sa maîtresse et pour son Dieu;
Toi, qui chantas la fameuse *Lévite* (1),
Cher Lamontagne, un bruit court en ce lieu,
Qui peut te faire quelque honte.
Le jaloux Alcidas raconte
Qu'un jour, dans les bois d'Hélicon,
Avec les nympes du Permesse

(1) M. P. Lamontagne est auteur du joli poëme de *La Lévite Conquise*.

Tu vis folâtrer Apollon,
Et que tu sus avec adresse
Dérober à ce Dieu, sans qu'il s'en aperçût,
Et son portefeuille et son luth.
Il ne faut pas, dit-il, s'étonner qu'on accueille
Ces vers qui t'ont valu de si brillans succès :
C'est Apollon qui les a faits,
Tu les prends dans son portefeuille.

Tels sont les bruits que répand Alcidas;
Ton secret est connu, la feinte est inutile;
Dans tes vers, il est vrai (ne t'en offense pas,
Je te le dis à l'oreille et tout bas),
On ne peut d'Apollon méconnaître le style.

M. Y. de Lamontagne.

RÉPONSE.

LE ROSSIGNOL ET L'ARBRISSEAU.

FABLE.

Auprès d'un bois planté d'arbres majestueux,
Dont l'énorme contour et la tête superbe
Se faisaient contempler d'un œil respectueux,
Sur une terre ingrate, où croissait très-peu d'herbe,
S'élevait au pied d'un côteau
Un arbrisseau.
Il désirait se voir grand et robuste;
Et, dites-moi, quel est l'arbuste
Qui ne voudrait au moins égaler un ormeau?

Mais du sol nourricier tirant peu de substance,
Notre petit nain végétal
Pour devenir géant était placé fort mal.
Toutefois du terrain, nonobstant l'indigence,
Par les soins de la Providence,
Et secondé d'un naturel heureux,
Poussant des rameaux vigoureux,
Sans devenir un chêne il eut quelque importance.
Le temps avec sa faux vint exploiter le bois.
Un affreux ouragan, plus destructeur encore,
Après une nuit sombre, aux regards de l'Aurore
Fit voir de tous côtés, renversés à la fois,
Les ormes, les sapins, fiers enfans de la terre,
Colosses élancés au séjour du tonnerre,
Qui du sort maintenant subissent le décret.
Un rossignol de la forêt,
Retournant dans ces lieux après un long voyage,
N'y peut trouver aucun ombrage;
Enfin, dans un réduit secret,
Il aperçoit l'arbuste, admire son feuillage,
Et d'un gosier brillant, à chanter toujours prêt,
Lui parle ainsi dans son ramage;
« De cette humble colline, aimable nourrisson,
» Arbre chéri des dieux, dis-moi quelle onde pure
» De tes rameaux si frais entretient la verdure?
Oui, transplanté sur l'Hélicon,
» Tu serais l'ornement des bosquets d'Apollon.
» Les chênes, les ormeaux des sommets du Parnasse,
» N'ont jamais offert à nos yeux
» Plus de majesté ni de grâce. »

Cela fut exprimé d'un chant mélodieux,
D'une voix sonore et légère,
Avec des ports de voix, des fredons gracieux,
Comme rossignols savent faire.
D'un éloge si doux l'arbrisseau fut flatté,
Il n'aurait jamais cru mériter cette gloire.
Il sentit même, dit l'histoire,
Un mouvement de vanité;
On peut très-aisément le croire.
Un fol orgueil souvent du plus sage est le lot;
Mais la raison revient quand on n'est pas un sot.
Ami, dit-il, au chantre du bocage,
Le sentiment a dicté ton hommage;
Tu crois te montrer juste avec ce ton flatteur,
C'est le malheur des temps qui produit ton erreur.
Vois ces chênes fameux renversés par l'orage,
Je n'atteindrai jamais leur superbe hauteur;
Mais ils sont abattus, et voilà ma grandeur.

M. P. Lamontagne.

ÉPIGRAMME.

Gens d'esprit! parmi vous, j'en découvre plus d'un
A qui grand bien ferait un peu de sens commun.

M. J.-F.-D. d'Attel de Lutange.

A CORINNE.

De tes beaux yeux, hélas ! j'ai vu couler des pleurs,
Et j'en étais la cause ! Ah ! Corinne, pardonne,
Pardonne à ton ami son courroux, ses fureurs,
Le délire où par fois son esprit s'abandonne.

Non, tu ne connais pas l'excès de mon amour ;
Objet des plus rians mensonges,
Ton image enchante mes songes,
La nuit je l'ai rêvée, et, durant tout le jour,
Je te vois même en ton absence.
Ta vie est mon bonheur, mon bien, mon existence ;
Te plaire est mon seul vœu, c'est ma suprême loi ;
L'univers à mes yeux n'est peuplé que de toi.

Qu'un autre aspire à la richesse,
Amasse des trésors, coure après les honneurs,
Et se laisse surprendre aux piéges des faveurs ;
Corinne, que pour lui, syrène enchanteresse,
La fortune lui fasse, à son char le traînant,
Payer de son repos les dons qu'elle lui vend,
J'y consens ; dans ses fers, ah ! qu'elle le retienne !
Que m'importent à moi des trésors, un palais,
Pourvu que ton cœur m'appartienne ;
Ton cœur ! le posséder, voilà tous mes souhaits.

Mais que je la maudis cette porte envieuse,

Qui trop souvent se ferme à mon empressement!
Dis-moi, Corinne, quelque amant,
Dans l'alcove mystérieuse
Où de t'aimer toujours je t'ai fait le serment,
Oserait-il.... ah! Dieu!... Non, crains d'être indiscrète;
Crains de me révéler le secret de ton cœur;
Le doute, en pareil cas, est presque du bonheur.

D'une sécurité parfaite
Laisse-moi donc jouir, laisse-moi t'adorer,
Ne respirer que l'air que tu dois respirer,
Et, libre de soupçons, exempt de jalousie,
Descendre doucement la pente de la vie.
Tu le sais, je suis trop heureux,
Dans mon espoir et dans mes vœux,
D'imprimer un baiser sur tout ce qui te touche,
De retenir le mot qu'a prononcé ta bouche;
Et, quand tu cesses de parler,
De te voir seulement et de te contempler.
Que j'achève ainsi ma carrière!
Et puissé-je, Corinne, à mon heure dernière,
De l'amour savourant encor le doux poison,
Dans ma pensée encor, par toi seule inspirée,
Sur ma lèvre décolorée
Sentir errer ton nom.

M. Vigée (le chevalier).

L'AVEUGLE DE BAGNOLET.

CHANSON.

Air : *Ba ba balancez vous donc.*

(Ronde de la ferme et le château).

A Bagnolet, j'ai vu naguère
Certain vieillard, toujours content :
Aveugle, il revient de la guerre;
Et pauvre, il mendie en chantant (*bis*).
Sur sa vielle, il redit sans cesse :
« Aux gens de plaisir je m'adresse.
Ah! donnez, donnez, s'il vous plaît;
(Et de lui donner l'on s'empresse.)
Ah! donnez, donnez, s'il vous plaît,
A l'aveugle de Bagnolet. »

Il a pour guide une fillette,
Et près d'aimables étourdis,
A la contredanse il répète :
« Comme vous j'ai dansé jadis (*bis*).
Vous qui pressez avec ivresse
La main de plus d'une maîtresse,
Ah! donnez, donnez, s'il vous plaît;
J'ai bien employé ma jeunesse;
Ah! donnez, donnez, s'il vous plaît
A l'aveugle de Bagnolet. »

S'il parle à de certaines filles
Dont il fit long-temps ses amours,
« Ah! leur dit-il, toujours gentilles,
Aimez bien et plaisez toujours (*bis*).
Pour toucher la prude inhumaine,
Trop souvent ma prière est vaine.
Ah! donnez, donnez, s'il vous plaît,
Refuser vous fait tant de peine;
Ah! donnez, donnez, s'il vous plaît,
A l'aveugle de Bagnolet. »

Mais aux buveurs, sous la tonnelle,
Il dit: Songez bien qu'ici bas,
« Même quand la vendange est belle,
Le pauvre ne vendange pas (*bis*).
Bons vivans, que met en goguette,
Le vin d'une vieille feuillette;
Ah! donnez, donnez, s'il vous plaît,
Je me régale de piquette;
Ah! donnez, donnez, s'il vous plaît
A l'aveugle de Bagnolet. »

D'autres buveurs, francs militaires,
Chantent l'amour à pleine voix;
Et gaîment rapprochent leurs verres
Au souvenir de leurs exploits (*bis*).
Il leur dit, ému jusqu'aux larmes:
« De l'amitié goutez les charmes!
Ah, donnez, donnez, s'il vous plaît,
Comme vous j'ai porté les armes;

Ah! donnez, donnez, s'il vous plaît
A l'aveugle de Bagnolet. »

Faut-il enfin que je le dise;
On le voit, pour son intérêt,
Moins à la porte de l'église
Qu'à la porte du cabaret (*bis*).
Pour ceux que le plaisir couronne,
J'entends sa vielle qui résonne :
« Ah! donnez, donnez, s'il vous plaît,
Le plaisir rend l'âme si bonne;
Ah! donnez, donnez, s'il vous plaît
A l'aveugle de Bagnolet.

M. P. J. de Bérenger.

ÉPIGRAMME.

La vieille Ursule, maintenant,
Est pour moi sans miséricorde;
Je ne suis plus qu'un garnement;
A l'entendre parler, j'ai mérité la corde,
Je suis digne, en tout point, de l'honneur du licou.
Dieu, dont la justice est si grande,
Si j'ai mérité qu'on me pende,
Que ce ne soit pas à son cou!

M. G. Menard Derochecave.

A M. BLANCHARD DE LA MUSSE,

LE JOUR DE SA FÊTE.

De Saint-François, votre patron,
Certes, je connais peu la vie;
Mais je crois que pour Apollon,
Il ne fit aucune œuvre pie.
François Premier vous convient mieux :
Comme vous il chanta les belles :
Il fut, dit-on, trompé par elles;
Votre destin est plus heureux,
Car les grâces vous sont fidèles.
Près de vous on les voit toujours,
Lorsque votre lyre résonne;
Et pour fêter le chantre des Amours,
De leur guirlande empruntant le secours,
Chacun vous tresse une couronne.

M. Bouilault.

ÉPIGRAMME.

Tu vois les Grands, et murmures contre eux,
Disant que tu ne saurais feindre;
Mais, entre nous, ne ferais-tu pas mieux
De les quitter que de t'en plaindre?

AUX MANES DE MILLEVOYE.

LA MORT DU JEUNE POÈTE,

ÉLÉGIE (1).

Emporté sur le char du jour,
Le soleil avait fui dans l'onde;
Ses feux n'éclairaient plus le monde;
L'oiseau ne chantait plus l'amour:
Tout reposait dans la nature.
Seul, écarté loin du hameau,
Le jeune et faible Alcimadure,
Déjà penché vers le tombeau,
Soupirait auprès du ruisseau,
Et mêlait sa plainte au murmure
Des vents, du feuillage et de l'eau.
« Ruisseau que chérit mon jeune âge,
Adieu. Je ne te verrai plus:
Adieu. Sur mes yeux abattus
De la mort s'étend le nuage.
Hélas! à peine à mon printemps,
Je vois s'évanouir ma vie;
La clarté des cieux m'est ravie,
Je meurs à la fleur de mes ans.
Naguère un aimable délire

(1) *La Chute des Feuilles*, Elégie charmante de *Millevoye*, m'a donné l'idée de celle-ci : il était juste que je lui en fisse hommage.

Agitait mon âme et mes sens,
L'amour avait monté ma lyre.
Apollon, par un doux sourire,
Applaudissait à mes accens :
Aujourd'hui, triste, solitaire,
Je succombe au mal, à l'ennui;
Loin de moi les amours ont fui;
Et mon nom, perdu sur la terre,
Est en proie au muet oubli.
» Dieu des vers, où sont tes promesses?
Toujours comblé de tes largesses,
Je devais vivre en l'avenir;
Et du fougueux chantre d'Achille
Suivant la trace difficile,
Laisser un brillant souvenir;
Et je meurs!..... et, dans la carrière
Que je brûlais de parcourir,
La mort vient poser la barrière!....
Et tout me dit : il faut mourir !....
» O lyre! désormais muette,
Sous les doigts du jeune poëte
Ne naîtront plus tes doux accords;
Aux sombres cyprès suspendue,
Je t'abandonne détendue,
Plaintive compagne des morts.
Ah! si ton jeune ami succombe,
Ah! du moins, veille sur sa tombe;
Garde-la d'un lâche abandon;
Et si quelque fils d'Apollon
Mélancolique, l'âme émue,

Un jour errait dans ce vallon,
Sur ma pierre arrête sa vue :
Qu'il y vienne se recueillir
Et dépose un doux soupir. »
Il a dit ; et vers sa demeure
Il s'achemine tristement.
Le lendemain, à la même heure,
Pâle, il gissait sans mouvement.
Sur le tertre on posa sa lyre ;
Mais l'ami des vers n'y vint pas,
Dans un religieux délire,
Soupirer l'hymne du trépas,
Et sur la tombe délaissée
Il n'imprima jamais ses pas
Et n'égara point sa pensée.
O toi, dont le tableau touchant
De la pâle feuille qui tombe
Et du jeune amant qui succombe,
M'inspira ce douloureux chant,
Millevoye, aimable poëte,
Que la France entière regrette,
Et que pleure encore Apollon ;
Du malheureux Alcimadure
Ne crains pas l'indigne abandon.
L'amitié, dont ton âme pure
A goûté les charmes flatteurs,
Sur ta tombe a jeté des fleurs ;
Et du fond de ton mausolée,
Ton ombre un instant consolée,
Des tristes amans des neufs sœurs

A vu la foule désolée
T'apporter un tribut de pleurs.

M. Leleux (J.-V.-J.).

TRIOLET.

Que vous fuyez avec vitesse
Rapides instans du bonheur!
Plaisirs charmans de la jeunesse,
Que vous fuyez avec vitesse!
Plus ne sens d'amoureuse ivresse,
Chagrins ont dévoré mon cœur.
Que vous fuyez avec vitesse
Rapides instans du bonheur!

M. de Saquenville.

C'ÉTAIT SA FAUTE.

Damis dormait, fatigué d'un voyage;
Près de son lit Lubin passe en chantant,
Damis lui dit soudain en sommeillant:
Pourquoi, faquin, fais-tu tant de tapage?
Oh! là, monsieur, calmez ce grand courroux,
Si vous dormiez, que ne le disiez-vous?

M. Edmond D. (d'Alençon).

CHANSON DES ULTRAS.

AIR : *Ce mouchoir, belle Raymonde.*

UNE ordonnance du Maire
Vient de paraître à l'instant :
Cette ordonnance sévère
Recommande expressément
Qu'en ce jour, quoi qu'il arrive,
Tout le monde soit content,
Et qu'ici chaque convive
Boive beaucoup et souvent.

Sous l'autorité suprême
Chacun de vous fléchira,
Il obéira *quand même;*
Et toujours on le verra
Ultrà pour aimer la gloire,
Ultrà pour garder sa foi,
Ultrà pour chanter et boire,
Ultrà pour servir son Roi.

Je vote à nos Mandataires
Des éloges mérités ;
Mais s'il fallait à pleins verres
Boire à tous les Députés,
Ce vin qui me désaltère
Altérerait ma santé,

Et par raison, je préfère
Boire à la *Minorité.*

A l'Héroïne du trône,
A son Époux, mon Héros,
Je bois tout mon *vin du Rhône*
Et tout mon *vin de Bordeaux ;*
Dans le transport qui m'anime,
Par mon amour emporté,
Je boirais ma légitime
A la Légitimité.

M. Rességuier.

VERS MAROTIQUES.

Le mois dernier, celle que j'aime tant,
L'après-dinée était au bois seulette.
Aussitôt moi, de loin l'apercevant,
Vite en un coin je me cache et la guette.
Lors je la vis, et m'en souviens au mieux,
Dans un ruisseau se plonger toute nue.
Pour regarder pas n'avais assez d'yeux ;
Mais ce qui fait que je suis tant joyeux,
C'est qu'elle a su qu'ainsi je l'avais vue.

M. H. L.

ÉLÉGIE.

Hier encor, plongé dans la tristesse,
A mes ennuis donnant un libre cours,
Je regrettais de voir, loin des amours,
En vains désirs, s'écouler ma jeunesse.
Faut-il, disais-je, aux plus beaux de mes ans,
Traîner partout cette mélancolie;
Sensible, né pour les tendres penchans,
Avoir un cœur et n'avoir point d'amie?
Lors je rêvais une image chérie;
Je demandais un objet enchanteur,
Être adoré, qui consolât ma vie,
Et qui remplît le vide de mon cœur.
L'amour m'offrait au sein d'un heureux songe
Cette beauté qu'appelaient tous mes vœux.
Athénaïs se présente à mes yeux:
Le doux portrait cessa d'être un mensonge.
Du jeune objet qu'en rêvant j'ai formé,
Je vois les traits en voyant son visage.
Ciel! à mon œil interdit et charmé,
Plus belle encore apparut son image;
Et tout mon cœur se sentit enflammé...
Eh bien! je cède à ton aimable empire,
Athénaïs! je chérirai tes fers.
A te chanter je consacre ma lyre:
Ton nom charmant embellira mes vers.
Que dis-je! amour que vainement j'implore!

Cruel amour! où vas-tu m'égarer?
En d'autres lieux a fui ce que j'adore;
Et d'un tourment qu'Athénaïs ignore,
Loin d'elle hélas! que pourrais-je espérer?
Long-temps encor va durer son absence:
Long-temps mon cœur va gémir sans espoir.
Elle emporta ma douce indépendance;
Et l'oublier n'est plus en mon pouvoir.
Triste, inquiet, il semble qu'avec elle
Tout m'abandonne, et que mon cœur fidèle
Ne saurait vivre où je ne puis la voir.

M. F. Delcroix.

IMPROMPTU.

A une Dame très-laide, qui demandait à l'auteur s'il avait jamais aimé.

Oh! non, jamais le Dieu des belles
N'a pu me ranger sous ses lois;
Non jamais ses flèches cruelles
N'ont pu pénétrer jusqu'à moi;
Mais n'allez pas croire, madame,
A mon insensibilité;
C'est que l'amour a dans mon âme
Cédé sa place à l'amitié.

M. le Chevalier de Lapotrie.

VERS

Pour le tombeau de M. Marsolier, qui ne fut pas de l'académie (1).

Célèbre auteur, citoyen vertueux,
Il termina trop tôt sa brillante carrière.
Il ne laisse que des neveux,
Mais ils le pleurent comme un père.

Madame la Comtesse de Beaufort d'Hautpoul.

MON ÉPITAPHE (2).

Ci-git qui fit des vers, les fit mal, et ne put,
Quoiqu'il fût sans esprit, être de l'Institut.

M. Vigée (le Chevalier).

(1) Et *Laujon* en fut! *Indè....*

(2) Cette épitaphe a fait quelque bruit dans le monde littéraire. On y a vu une épigramme, soit : mais l'epigramme ne prouve rien contre celui qui en reçoit le trait, si son mérite l'émousse ; elle ne prouve qu'en faveur de celui qui, l'ayant bien aiguisée, la décoche habilement. Quelques personnes m'ont félicité, parce que la malignité est toujours sûre de plaire : d'autres m'ont témoigné

leurs regrets de ce que je m'étais fermé les portes de l'Académie. Je ne me les suis pas fermées, puisqu'on s'est plusieurs fois refusé à me les ouvrir et que j'ai vu passer; avant moi, des *jeunes gens* dont les titres littéraires n'étaient pas tels qu'ils dussent effacer les miens. Qui voit on, en effet, sur ces fauteuils vénérables qui entourent le tapis académique? sans vouloir offenser aucun des académiciens vivans, sans vouloir, je le jure, nier le talent qui les distingue; M. *Raynouard* remplace-t-il CORNEILLE? M. *Aignan*, RACINE? M. *Lemercier*, CRÉBILLON, DUBELLOY et le MIERRE? MM. *Picard* et *Duval*, DESTOUCHES, LA CHAUSSÉE et GRESSET? M. *de Fontanes*, VOLTAIRE, BOSSUET, MASSILLON, THOMAS et CHAMFORT? M. *Morellet*, DUCLOS et MONTESQUIEU? M. *Auger*, MARMONTEL, LA HARPE? M. *Parseval-Grandmaison*, DELILLE? M. *Campenon*, BOILEAU, LA FONTAINE, SAINT-LAMBERT et COLARDEAU? M. *Roger*, BUFFON et LA BRUYERE? etc., etc. Dans une disette enhardissante de grands talens, j'aspirais, j'en conviens, à m'asseoir à l'Académie; mais quelques-uns des *siégeans* ont craint qu'on ne me trouvât pas même à leur hauteur; c'était, si j'ose le dire et s'il m'est permis de le croire, par trop me rapetisser. J'ai commencé par prendre de l'humeur et j'ai fini par penser qu'il valait mieux rire. J'ai donc fait gaiement mon épitaphe. Au reste, pour entrer à l'Academie française, il faut de la *protection*, ou de *l'intrigue*. Je ne me suis jamais ravalé jusqu'à *l'intrigue* et je recule devant la *protection*. (*Note de l'auteur.*)

DÉFENSE DE L'HYMEN.

CONTRE l'hymen chacun déclame.
Mais qu'a-t-il donc d'incommode aujourd'hui?
Quand un mari rentre chez lui,
Il n'y trouve jamais sa femme.

M. H. L.

HYMNE A MARIE

A l'occasion du *Concordat* de 1817.

Justitia et pax osculatæ sunt. (Ps. 84, v. 11.)

Reine auguste des cieux,
Non, ce n'est pas en vain que la France t'implore,
Depuis qu'en sa faveur un monarque pieux
Intéressa ton cœur par le plus saint des vœux (1);
Tu l'exauças toujours, tu viens de mettre encore
Le comble à son bonheur, ainsi qu'à tes bienfaits,
En dissipant de ton souris céleste
Le nuage sombre et funeste,
Qui de la Cité sainte avait troublé la paix.

O jour d'éternelle mémoire,
Pour les enfans de la nouvelle loi!
Jour de salut, de bonheur et de gloire,
Où l'auguste héritier du sceptre de la foi,
Et Louis, qui préside aux destins de la France,
En épanchant leurs cœurs, en éclairant leurs droits;
Par un triomphe égal, garant de leur puissance,
Ont su rétablir à la fois,
Du trône et de l'autel l'antique intelligence.
Célébrez ce grand jour, ô vous, fils de Sion!
Peuples, rendez hommage à la religion,
Qui seule des états fait le bonheur suprême!

(1) Louis XIII mit la France sous la protection de la Vierge par un vœu solennel.

Le prince qui l'aima fut toujours respecté;
Le pouvoir qu'il reçut de la main de Dieu même,
De ses enfans nombreux fait la félicité.
Oui, la foi des chrétiens, leur divine croyance
De la société respire le bonheur.
Obtiens, ô mère de clémence,
Du Très-Haut, qui des rois dans sa main tient le cœur;
Obtiens que cette paix que sa bonté nous donne,
Pour toujours réunisse et l'autel et le trône;
Que tous deux désormais, l'un sur l'autre appuyés,
De leurs rameaux nous accordent l'ombrage;
A leur abri réfugiés,
De nos fiers ennemis nous braverons la rage.
Saintement prosternés au pied de tes autels,
Nous te verrons, ô Vierge, ô notre mère,
En faveur des faibles mortels,
Fléchir des cieux la trop longue colère,
Étouffer à jamais la haine et ses fureurs,
Et de l'Europe enfin terminer les malheurs.

M. Alphonse-Mahul.

SUR LES QUÊTES

FAITES AU PROFIT DES PAUVRES.

Dans tous les temps, aux malheureux
L'homme de bien sait tendre une main secourable;
Et souvent le moins généreux
Se montre le plus charitable.

M. J.-B.-F. Bonnet (de l'Isle).

A LA POÉSIE.

ODE.

Lorsqu'assise au sommet du sourcilleux Parnasse
D'où ton regard sublime, ô *Poésie*, embrasse
Et la terre et les cieux,
Tu veux, donnant l'essor à ta fougue lyrique,
Célébrer dignement la pompe magnifique
Dont s'enivrent tes yeux.

La muse qui jadis, des hauteurs du Rhodope,
Présidait aux concerts du fils de Calliope,
S'assied à tes côtés;
Et, t'inspirant encore une audace nouvelle,
Du plus noble des arts en secret te révèle
Les nombreuses beautés.

Euterpe, que ton air, que ton regard enflamme,
Accourt, et vient aussi seconder de ton âme
Les généreux transports :
Déjà son luth facile, harmonieux et tendre,
Sous ses agiles doigts prélude et fait entendre
De ravissans accords.

Dans les pompeux atours d'une superbe reine
L'immortelle Uranie, à ta voix souveraine,
De l'Olympe descend;

Du tèndre azur des cieux sa robe se colore ;
Une brillante étoile et surmonte et décore
Son front éblouissant.

La Méditation et les vastes Pensées,
D'un vol majestueux sur ses pas élancées,
Ont traversé les airs ;
Et, te faisant jouir du doux fruit de leurs veilles,
T'apprennent les secrets des plus rares merveilles
De ce bel univers.

C'est alors qu'une heureuse et sainte frénésie
O fille d'Apollon, ô chaste *Poésie*,
S'empare de tes sens,
Qu'au milieu d'une cour non moins docte qu'illustre
Tu peux, par ses conseils, donner un nouveau lustre
A tes divins accens.

C'est alors que des cieux, ouverts à ton génie,
Tu franchis l'intervalle et chantes l'harmonie,
La pompe, la grandeur ;
Tu dis l'éloignement de ces globes sans nombre
Qui, toujours allumés, brillent, au sein de l'ombre,
D'une vive splendeur.

Dans tes vers immortels, roi de tout le système,
L'astre du jour dispense, en tournant sur lui-même,
Le feu de ses rayons ;
Et force autour de lui les planètes flottantes

A parcourir sans fin, d'après des lois constantes,
Diverses régions.

Tandis qu'obéissant au soleil qui la guide,
Entre mars et vénus, dans l'abîme du vide,
La terre suit son cours;
Phébé d'un doux éclat ne brille que pour elle,
Et, reine de la nuit, satellite fidèle,
L'accompagne toujours.

Mais qui dira le vol de la comète ailée
Dans un monde inconnu roulant échevelée,
Et courant au hasard?
Qui peut la suivre au sein de cette sphère immense
Dont le centre est partout, dont la circonférence
N'existe nulle part?

Et si des cieux, témoins de ces grands phénomènes,
Vierge auguste et sacrée, ici-bas tu ramènes
Tes regards éblouis,
La nature, en tout temps, si féconde en miracles,
Offrit-elle jamais de plus rians spectacles
Que ceux dont tu jouis?

Des objets dont ton œil admire l'assemblage,
Ta rapide pensée et ton riche langage
Empruntent les couleurs;
Tu chantes des forêts la verte chevelure,
Le torrent qui mugit, et l'onde qui murmure
Sous des berceaux de fleurs.

Tu peins les antres frais, les cascades bruyantes,
Des monts, enfans des mers, les masses effrayantes,
Les fertiles vallons;
Bacchus de ses trésors couronne ces collines,
La fille de Cybèle a, de ses mains divines,
Enrichi ces sillons.

Mais ces vastes tableaux, cette magnificence
De l'homme, cher aux dieux, réclament la présence,
Et sans lui ne sont rien :
Lui seul orne, embellit, anime la nature,
Lui seul en se montrant, ô *Poésie*, assure
Son triomphe et le tien.

Aussi, lorsque ta voix, du héros et du sage
Retrace, avec orgueil, le superbe courage,
Les sublimes talens,
A tes yeux tout à coup se présente la gloire,
Qui vient te découvrir du temple de Mémoire
Les portiques brillans.

A la vertu sévère, à l'aimable innocence
Tes accens font, dès lors, embrasser l'espérance
D'un illustre avenir;
Et, du faible mortel prévenant la ruine,
Éveillant dans son cœur de sa haute origine
L'immortel souvenir.

Alors, et de ton art c'est le triomphe auguste,
D'un souverain mépris tu pénètres le juste

Pour le crime puissant :
Tu redoubles l'effort de son bras invincible
Prêt à trancher la tête à l'hydre impur, horrible
Du vice renaissant.

Aujourd'hui que ton luth, ta voix enchanteresse
Modulent de concert, ô sublime déesse!
Ces sons mélodieux
Qui de la nuit des temps dissipent les ténèbres,
Et sauvent les grands noms des abîmes funèbres
Du Cocyte odieux!

Ah! chante des Français le monarque et le père,
Ces princes que le ciel, désarmant sa colère,
Nous rendit sans retour!
Chante aussi cet heureux, cet illustre hyménée
Dont les fruits orneront la tige fortunée,
Objet de notre amour.

M. Vaugondy.

IMITATION D'OVIDE.

De ses fragiles dons si l'avare nature
Ne t'a point doté richement,
Par ton esprit, du moins, répare sagement
Tous les défauts de ta figure.

M. Digoy.

STANCES HORATIENNES,

Imitées de l'Ode II, du livre I.

Tu ne quæsieris, etc.

Pourquoi chercher, Élize, à percer les ténèbres
Dont est couvert l'incertain avenir?
Nous saurons assez tôt, sans tes calculs funèbres,
L'instant qui doit nous désunir!

Que la Parque nous file un grand nombre d'années,
Ou que bientôt elle en tranche le cours:
Résignons-nous; souffrons ce que les destinées
Ont déterminé sur nos jours.

Livrons-nous aux plaisirs; tout le reste est frivole.
Trop court, hélas! pour de plus grands projets,
Tandis que nous parlons, le temps jaloux s'envole,
Et nous le perdons pour jamais.

M. le comte de Plaffenhoffen.

DEMANDE ET RÉPONSE

FAITES DANS UNE MAISON DE JEU.

Me direz-vous, monsieur, ce qu'on vient faire ici?
— Perdre santé, repos, argent, honneur aussi.

A LA HARPE DE PRISCILLE.

ROMANCE.

Fille d'Euterpe et du dieu d'Aonie,
Harpe divine, ah! daigne dans ce jour
De tes accords tempérer l'harmonie,
Je te désire et te crains tour à tour.
D'où vient, dis-moi, que Priscille à ses charmes
Voulut unir tes sons mélodieux?
Fallait-il donc multiplier ses armes,
N'était-ce pas déjà trop de ses yeux?

Mais si tu veux, jalouse de me plaire,
Harpe divine, enivrer mes loisirs,
Que le caprice à la corde légère
Dicte ces chants, préludes des plaisirs.
Peins-moi l'oiseau, quand l'aurore s'éveille,
D'un son joyeux saluant son retour;
Mais garde-toi d'offrir à mon oreille
Le rossignol soupirant son amour.

L'amour! quel nom est sorti de ma bouche!
Le nom d'un dieu qui troubla tous mes sens;
De trop de pleurs, ah! j'abreuvai ma couche,
Je le hais trop pour craindre ses accens.
Mais, vains efforts! ma plainte est inutile,
Quand sa beauté m'enchaîne sans retour,

Harpe divine, obéis à Priscille,
Je ne vois plus et n'entends plus qu'amour.

M. le chevalier du Puy-des-Islets.

VERS

A MADAME ***.

Toi qui sais cultiver, loin d'un monde trompeur,
Les paisibles vertus dont s'honore ton cœur;
Toi, dont la raison plaît, dont le savoir étonne,
Et dont le front est ceint de la double couronne
Acquise à la sagesse ainsi qu'à la beauté;
Ma muse vient t'offrir un encens mérité.
Ah! si le dieu des vers, plus propice à ma flamme,
De son feu créateur eût embrasé mon âme,
J'oserais célébrer, sincère adorateur,
Des traits où la bonté s'unit à la candeur.
Oh! oui, je chanterais ton aimable sourire,
Tout ce que ton silence exprime par tes yeux,
Et des trésors secrets, rares présens des dieux,
Et le son de ta voix, et ton art de séduire.
Mais Apollon, hélas! m'abandonne à mon cœur;
A de timides vœux je borne mon ardeur:
Embellis ton printemps, trop juste objet d'envie,
Et cueillant quelques fleurs pour l'hiver de ta vie,
Du bonheur de tes jours fais mon propre bonheur.

M. Chartier (de Chenevières).

LA PERSÉCUTION.

ÉLÉGIE.

La douleur est un siècle et la mort un moment.

GRESSET.

J'AI vu les plaisirs et les jeux,
Les ris bruyans et le mystère,
Et l'illusion mensongère
Accourir, pour combler mes vœux,
Du fond des bosquets de Cythère,
Et sur mes traces voltiger;
Mais j'ai vu cet essaim léger
Presqu'au même instant disparaître,
Comme un nuage passager
Qu'on voit fuir aussitôt que naître,
Que le moindre vent fait changer.
J'ai vu la coupe enchanteresse
Où l'amour verse ses trésors;
Et, dans un court moment d'ivresse,
Mes lèvres ont touché ses bords:
Les dieux, jaloux de mes transports,
Ne veulent plus que je m'enivre
De ce nectar délicieux,
Qui s'évanouit à mes yeux:
Je cherche en vain à le poursuivre:
Au lieu d'un calice enchanteur,
C'est un calice de douleur

Qu'il faut vider jusqu'à la lie.
O dieux! en perdant le bonheur,
Pourquoi ne perd-on pas la vie?
Mon âme est tout-à-fait flétrie;
Sauvez-la d'un plus long malheur.
Oui, c'est ton destin que j'envie,
Rose brillante, heureuse fleur,
A qui l'existence est ravie
En même temps que la fraîcheur.
Toi qu'on arrache à ma tendresse,
O le plus chéri des amans!
De ta malheureuse maîtresse
Connais-tu bien tous les tourmens?
Sais-tu que, sourde à ma prière,
Et malgré mes gémissemens,
La mort a fermé la paupière
D'une mère que j'adorais?
Sais-tu que, peu de temps après,
Hélas! encor plus acharnée
Contre ma triste destinée,
Elle a de ses fatales mains
Frappé le meilleur des humains,
Mon père! Et, sais-tu que moi-même
Je fus, par sa fureur extrême,
Traînée au bord du monument?
Ah! pourquoi ce moment suprême
N'est-il pas mon dernier moment?
Lui dis-je au fort de mon tourment;
Quand sur des objets que j'adore,
J'ai vu ta faux s'appesantir,

Avec eux je n'ai pu mourir,
Mais j'ai souffert plus qu'eux encore;
Viens donc aujourd'hui m'affranchir
De la douleur qui me dévore;
J'implore à tes pieds le trépas.
Mais ce spectre horrible et bizarre,
Aussitôt désarmant son bras,
Me quitte et revole au Ténare:
J'implorais en vain ses rigueurs;
Hélas! sa clémence barbare
Me livre à de nouveaux malheurs.
Encor, si j'avais l'espérance
Qu'un jour tu me fusses rendu,
Un bonheur si doux attendu
Pourrait soulager ma souffrance;
Mais je t'ai pour jamais perdu.
L'avenir même m'épouvante;
Et l'affreux tableau qu'il présente
Est à me poursuivre assidu.
Apprends donc que ce peu de charmes
Dont a voulu m'orner le ciel,
Me cause d'horribles alarmes;
Que mon tuteur, ce doux mortel
Qui, de peur de souiller son âme,
Fuyait un péché véniel,
Brûle d'un amour criminel,
Et se montra pétri de fiel
Dès que de partager sa flamme
J'eus fait le refus bien formel.
Sa rage ne peut se contraindre:

Il est pour moi bien plus à craindre
Que le tigre le plus cruel :
Il prie, il menace, il me presse,
Il m'enferme, ou partout s'empresse
De suivre mes pas égarés,
Même jusqu'en ces lieux sacrés
Où sont les restes adorés
De ceux que je pleure sans cesse :
Il ose, au pied de leur tombeau,
M'apporter ses vœux téméraires ;
Il veut aux flambeaux funéraires
D'amour allumer le flambeau :
Ah! que son âme forcenée
Dans mon cœur fait naître d'effroi!
Mais, ne crains pas que sous sa loi
La force m'ait abandonnée,
Ni que son ardeur effrénée
Puisse obtenir jamais la foi
Que je t'ai pour jamais donnée :
Va, si je cesse d'être à toi,
C'est qu'ayant pris pitié de moi,
La parque m'aura moissonnée.

Mademoiselle Leclerc de F.

LES ADIEUX D'UN POÈTE DRAMATIQUE.

Oh ! mes amis, que n'ai-je une gazette,
De mes écrits éternelle trompette,
Où sans façon je pourrais tous les jours,
D'amis zélés empruntant les secours,
Ou me servant d'articles anonymes,
Modestement nommer mes vers *sublimes*,
Vanter la verve et l'esprit et le goût
Qui dans ma pièce étincèlent partout;
Et puis prôner les journaux de province,
Qui prôneraient mon œuvre la plus mince !
Ce n'est pas tout; car, pour être loué,
Il faut d'abord qu'un drame soit joué.
Pour obtenir les honneurs de la scène,
Si je pouvais d'un illustre Mécène
Citer le nom et réclamer l'appui;
Ou bien, semblable aux auteurs d'aujourd'hui,
Si je savais par d'utiles souplesses
Intéresser nos comiques déesses;
Ou, déployant quelques airs protecteurs,
De mon crédit convaincre les acteurs,
Solder surtout une bonne cabale,
Qui de *bravos* fît retentir la salle,
Lors en plein jour j'oserais me montrer.
Plein d'un beau zèle, on me verrait entrer
Dans cette lice en chutes si féconde.
Je dépeindrais les vices du grand monde,

Le sot orgueil des petits écrivains
Qui pensent tous être vraiment divins,
Et le bon goût de nos femmes savantes,
De vers glacés protectrices ferventes;
Et l'égoïsme et ces mille travers
Qu'offrent aux yeux tous les états divers.
Mais comme, hélas! ma muse un peu sauvage,
Dans son essor fuyant tout esclavage,
Jamais aux Grands ne sut faire sa cour,
Ni cajoler les actrices du jour;
Que pour amis je n'ai ni journalistes
De mon mérite ardens panégyristes,
Ni spectateurs tout prêts à m'applaudir;
Mon talent seul ne pouvant m'enhardir,
Je quitte un art dont j'étais idolâtre.
Adieu, lauriers que promet le théâtre!
Oui, je renonce à la célébrité.
Heureux et fier de mon obscurité,
Un vain renom n'a plus rien qui me tente.
Ne briguant point le fauteuil des *quarante*,
Et tour à tour me riant des élus
Et des clameurs de leurs rivaux exclus;
Méditant seul dans mes humbles domaines
Sur le néant des vanités humaines.
Content de tout, je laisse les journaux
Vanter en paix nos modernes Quinaults,
Applaudir même aux grâces singulières
Qu'offrent les vers de nos jeunes Molières.

M. le Marquis de Latresne.

ARION,

OU

LE POUVOIR DE LA MUSIQUE;

CANTATE,

Musique de Mozart.

Récit.

Favori du Dieu d'Hyppocrène,
Le sensible Arion, par ses divins accords,
Avait charmé le cœur de la princesse Irène.
Sur un vaisseau, chargé des plus riches trésors,
Il voguait vers Corinthe, empressé de se rendre
A la cour du roi Périandre,
Qui de sa fille Irène approuvait les transports.
C'est ainsi qu'il peignait son amoureux délire,
En mariant sa voix aux doux sons de sa lyre :

Cantabile.

Officieux Zéphirs,
Volez près de ma belle;
Volez, et sur votre aile
Portez lui mes soupirs.

Récit.

Soins superflus! prière, hélas! trop vaine!

Ennemi d'Arion, un rival dangereux
Des zéphirs captive l'haleine.
Offensé des mépris d'Irène,
Il prétend l'arracher à l'objet de ses vœux;
Ce rival est Zéthès, digne fils de Borée;
Par lui, du chantre de Lesbos
La perte en secret est jurée;
Sa rage s'exhale en ces mots:

AIR:

O Borée! ô mon père,
Viens servir ma colère,
Viens venger mon amour.
Punis le téméraire
Qu'Irène me préfère:
Il doit perdre le jour.
Qu'à ta voix souveraine,
L'Aquilon se déchaîne
Et tourmente les airs!
Que tout tremble et frémisse!
Que mon rival périsse
Dans l'abîme des mers!

RÉCIT.

Borée entend ces cris de rage:
« Ouï, périsse à l'instant ce rival odieux!
L'affront que tu reçois, mon fils, je le partage. »
Il dit: soudain, les Autans furieux,
A son signal, exercent leur ravage;
L'horizon s'obscurcit, voilé par un nuage

Qui fait pâlir l'astre des cieux.

CHOEUR DE MATELOTS.

L'éclair brille, la foudre gronde.
Dieux ! quels horribles sifflemens !
Quel bruit tumultueux sur l'empire de l'onde,
En proie à la fureur des vents !
Où fuir ? où trouver un refuge ?
La mer n'offre partout que des tombeaux ouverts.
Ciel ! ô ciel ! un nouveau déluge
Va-t-il engloutir l'univers ?

RÉCIT.

Au choc de l'affreuse tempête
Arion seul oppose un front serein.
Au milieu des éclairs, sur la poupe il s'arrête ;
Là, tranquille, il s'assied, sa lyre d'or en main.
Les regards tournés vers Corinthe,
Il invoque Apollon, et Neptune et Cypris ;
Et les échos attendris
Redisent ainsi sa plainte :

AIR :

Je t'implore, dieu des beaux-arts,
Par qui tout vit dans la nature.
Daigne, d'un seul de tes regards,
Dissiper cette nuit obscure.

Si de toi j'ai reçu le jour,
Tu dois le prouver, ô Neptune !

En prenant soin de mon amour,
De mon luth et de ma fortune.

Et toi, Déité de Paphos,
Exerce aussi ton doux empire.
Pour rendre au monde le repos,
Tu n'as besoin que d'un sourire.

RÉCIT.

A la voix d'Arion, à ses accords touchans,
Le calme reparaît sur les plaines liquides.
Tritons, Syrènes, Néréides,
Autour de son navire attirés par ses chants,
Ont quitté leurs grottes humides.
Mais, ô merveille! ô prodige nouveau!
Monté sur un dauphin, qui lui sert de vaisseau,
Arion, sans péril, sans crainte,
A traversé les mers de Crète et de Myrtos.
Vainqueur de Borée et des flots,
Il rentre enfin dans les murs de Corinthe,
Où, s'unissant à lui par les nœuds les plus doux,
Irène, avec orgueil, le nomme son époux.

HYMNE:

Art divin! sublime harmonie!
De tes accens mélodieux
Quelle est la puissance infinie?
Elle embrasse la terre et les mers et les cieux.
Tu sais apprivoiser le cœur le plus sauvage;
L'homme te doit l'oubli des maux qu'il a soufferts.

C'est peu qu'au bruit de tes concerts
Le tigre dépouille sa rage ;
Les rochers, les échos, les bois,
Tout se meut, tout s'anime et répond à ta voix.
Art divin, etc....

M. le Bailly.

CONTE.

Quand on joue on veut être à l'aise,
Surtout quand on joue au piquet.
Or, Couture à ce jeu jouait,
Lorsqu'un habitant de Falaise,
Qui curieux sans doute était,
Vint s'asseoir jusque sur la chaise
De Couture qu'il étouffait.
Ce n'est pas tout, cet homme avait
Un nez d'une telle mesure,
Que, sans mentir, il en couvrait
Les deux yeux du pauvre Couture.
Couture en vain le repoussait ;
Mais Couture à la fin se lasse,
Prend son mouchoir, et bel et bien,
Il vous mouche le citoyen ;
Puis lui dit : Pardonnez, de grâce,
J'ai pris votre nez pour le mien.

LE CHÊNE.

FABLE.

Un chêne avec orgueil balançait dans les cieux
Sa tête fière et ses rameaux nombreux.
Comme on vantait sa hauteur et sa force
Et sa forme, et son tronc noueux,
Et son antique et noble écorce,
Quelqu'un le sonde.... il était creux.

Si l'on voulait prendre la peine
De sonder le cœur et l'esprit
De bien des gens en grand crédit,
Combien ressembleraient au chêne!

M. P. Villiers.

DÉFINITION DE LA PAUVRETÉ.

Accablé sous le poids de son malheureux sort,
Damis un jour du ciel maudissait l'injustice;
Certain sage lui dit : « Pauvreté n'est pas vice;
Non, reprit-il, mais c'est bien pis encor.

M. Albéric Clergier.

STANCES

A Delille, que je venais de voir à son arrivée à *Londres*, après le régime de la Terreur.

Quoi! nous vous possédons! quoi! ces Goths inhumains,
Si fiers d'exterminer les Rois et le génie,
Ont en vous respecté le dieu de l'harmonie;
La lyre d'Apollon brille encor dans vos mains?

J'admire de votre art le merveilleux prestige;
Et si, jadis par un prodige
Orphée aux sons plaintifs d'une amoureuse voix
Des enfers enchaîna les monstres redoutables,
Vous pouvez vous vanter d'aussi rares exploits.
Du Tartare français les démons implacables
Valent au moins les démons d'autrefois.

Oui, vous l'avez dû fuir cette terre homicide
Où le laurier n'est plus qu'au front du régicide.
Jamais le rossignol, ce chantre des beaux jours,
Modula-t-il son doux ramage
Sur l'aride rocher, ou sous l'abri sauvage
Des sinistres hiboux et des sanglans vautours?

La gloire enfin, sur un sol plus tranquille
Vole avec vous au bruit de vos accords;
Et vos talens, immortels passe-ports,
D'Albion vous ouvrent l'asile.

Thompson qui vous légua son gracieux pinceau,
Sourit à votre muse éloquente et fertile;
Et le rival d'Homère, au fond de son tombeau,
Pope s'enorgueillit du rival de Virgile.

M. Le Chevalier du Puy-des-Islets.

AU MARQUIS DE XIMENÈS,

En lui demandant un exemplaire de son Discours au Roi.

Si le Ciel vous a fait marquis,
Le dieu des vers pour vous fait davantage;
Il vous inspire des écrits
Qui vous survivront d'âge en âge.
Il en est un où de Louis
Vous vantez les vertus, où vous rendez hommage
A sa belle âme, à son esprit;
De vos bontés pour moi qu'il soit un heureux gage:
Je veux le lire; et pourtant je le gage,
Non; quelque long que soit l'ouvrage,
Vous n'avez pas encor tout dit.

M. Le Chevalier Vigée.

L'AMITIÉ.

Fils d'Apollon, courez, cherchez la gloire,
Que cette idole excite vos travaux;
Vers les parvis du temple de Mémoire
La lyre en main, devancez vos rivaux!
Chantez l'Amour guidé par la Folie,
Sur l'Espérance au hasard appuyé;
L'Amour m'ignore, et de sa fleur chérie
Je viens parer l'autel de l'*Amitié*.

Oh! dans ses vers qui redira tes charmes
Sainte Amitié, premier hôte du cœur!
C'est ton aspect qui fait cesser les larmes,
C'est ton aspect qui double le bonheur;
Ah! trop souvent, si par ton jeune frère
Un jeune cœur est tout à coup lié,
C'est que l'Amour emprunte pour mieux plaire
Les traits, la voix, le nom de l'*Amitié*.

L'Amour perfide, au matin de la vie,
Par ses attraits, son sourire imposteur,
Son vœu craintif, sa vague rêverie
Vient enchanter, tourmenter notre cœur;
Du court banquet de la vive jeunesse
Ce dieu bientôt disparaît sans pitié;
Mais pour convive, au seuil de la vieillesse
Le ciel propice a placé l'*Amitié*.

Et toutefois, dans notre siècle impie,
De l'Amitié prenant l'abord flatteur,
Au fier Crésus l'avide flatterie
Offre un hommage étranger à son cœur;
Que l'infortune étende alors son aile,
L'ami d'un jour est bien vite oublié;
Seul est heureux, qui, l'éprouvant fidèle,
Dans le malheur retrouve l'*Amitié*.

Toi, dont la voix me séduit et m'inspire
Sainte Amitié, reçois mon pur encens;
Et puisses-tu d'un aimable sourire
Encourager mes trop faibles accens;
Mon jeune front à l'aspect du génie
Modestement se courbe humilié.
Dur est mon nom (1), mais du dieu d'Aonie
Un noble espoir me promet l'*Amitié*!

Mademoiselle Caroline Martelet de Lure.

MADRIGAL.

Tu jures de m'aimer sans cesse,
Il me serait affreux d'en douter un moment.
Mais en amour, ô ma belle maîtresse!
Un baiser vaut mieux qu'un serment.

(1) M. *Colnet*, le plus aimable de nos critiques, a dit, en jugeant le *Souci* avec indulgence, que mon nom était très-dur en poésie.

DEVOIR DU REPRÉSENTANT DU ROI,

INTENDANT OU PRÉFET.

Être l'homme du roi, du peuple et de l'état;
Répartir justement le fardeau des subsides;
Prévenir, réprimer, vigilant magistrat,
Des peuples égarés les complots homicides:
Veiller pour le maintien et de l'ordre et des lois;
Oser des opprimés faire parler les droits;
Porter jusqu'à la cour les cris de l'infortune,
Ces cris longs et touchans dont la plainte importune
Expire sur le seuil du cabinet des rois:
Par l'éloge et la récompense
Encourager les vertus et les arts;
Aux enfans de Cérès, de Neptune et de Mars,
Servir enfin de providence.....
Tels sont de tout Préfet les immenses devoirs.
Le salut des cités est dans sa vigilance;
Qu'il parle avec courage, agisse avec prudence,
Ou qu'il abdique ses pouvoirs.
Lyon, rassure-toi, gouverné par un sage (1),
Qui sut toujours unir la prudence au courage;
Sois calme, ne crains rien; le bouclier de Mars
Est là pour te couvrir et protéger tes arts....
Et tes braves enfans, si dignes de leurs pères,
Renonçant au repos dont ils nous font jouir,

(1) M. de *Chabrol*, préfet,

Surveillent nuit et jour les ténébreux mystères
Que Thémis doit enfin déjouer et punir.

M. L. P. Bérenger.

A MADEMOISELLE VICTOIRE B***.

Qui demandait à l'auteur son sentiment sur le poëme de la Conversation.

Delille a fait parler les sages et les fous.
Son livre est de nous tous une image fidèle :
Il est un fait pourtant qu'il faut que je révèle ;
Vous connaissait-il ? Non. Tant pis : car entre nous,
De l'art de couverser le plus parfait modèle
Je vous le jure, c'est bien vous.

M. Nogaret-Félix.

ÉPIGRAMME.

J'évite Lysimon, il ne peut me souffrir ;
Il fait de méchans vers, il lit les miens, les blâme ;
Il me doit de l'argent, je courtise sa femme :
Que de raisons pour nous haïr !

M. D. C. Imbert.

ROMANCE.

SUR L'ENFANCE.

Qui nous rendra ces premiers jeux
Et cette naïve espérance,
Ces nuits calmes, ces jours heureux,
Trésors d'une jeune innocence?
Qui nous rendra cette amitié
Que le soupçon jamais n'altère,
Qui dans tous nos vœux de moitié,
N'en forme point qu'il faille taire?

Qui nous rendra ce sentiment
Né d'une douce sympathie,
Que le cœur forme en un moment,
Dont le charme à jamais nous lie;
Et cette douce intimité,
Ce babil que fuit le mensonge,
Et ces jours de sécurité,
Où le chagrin paraît un songe?

Qui nous rendra cet avenir,
De tous nos vœux miroir fidèle,
Ce présent dont on sait jouir,
Ces tendres soins que tout rappelle?
Qui nous rendra ce doux souris,
Cette inépuisable indulgence,

Qu'une mère, un père chéris
Gardent aux jeux de notre enfance?

Reviens pour charmer notre ennui,
Doux souvenir du premier âge,
Et des plaisirs qui nous ont fui,
Garde nous la riante image;
Le temps qui nous mène au tombeau,
Nous l'offre toujours plus cherie;
Ainsi, l'aurore du berceau
Charme encor le soir de la vie.

Madame la Comtesse B. D. P.

VIVE LA PRUDENCE.

Je ne te conçois pas Candos!
D'un coup de pied au bas du dos
Tu reçois l'atteinte cruelle,
Et tu fuis sans dire deux mots
A qui te cherche ainsi querelle!
L'honneur! je vois avec effroi,
Que bien gravement tu l'exposes!
— Mon cher? je me suis fait la loi
De né point me mêler des choses
Qui se passent derriere moi.

M. de la Coretterie.

STANCES.

Au pied d'un monument qu'éleva la patrie,
Et que dorait le ciel de ses derniers rayons,
Un Troubadour chantait sur sa lyre attendrie
Ces vers qu'ont recueillis mes fidèles crayons :

« Où sont-ils, les beaux jours de mon adolescence,
» Ces jours, où le plaisir brillait dans mes regards,
» Où mon cœur le goûtait, et brûlait en silence
» Du feu sacré des arts?

» A peine couronné des roses de la vie,
» Mon front s'est abaissé sous la main du malheur;
» Et son souffle fatal a glacé mon génie
» Desséché dans sa fleur.

» Pour soupirer aux pieds des filles de mémoire,
» Le jeune Troubadour a besoin d'être heureux ;
» C'est alors qu'il s'enflamme et qu'il chante la gloire,
» La patrie et les dieux.

» Oh! rendez-moi les champs, rendez-moi l'onde pure
» Qui caresse les fleurs de ces vallons déserts ;
» Rendez-moi mes amours ; et bientôt la nature
» Se peindra dans mes vers.

» Mais quand j'ai tout perdu, quand je n'ai plus d'amante ;
» Quand mon cœur dès long-temps ne croît plus au bonheur;
» Quels airs puis-je former ? Que veut-on que je chante ?
» Si ce n'est ma douleur ?

» Ah ! s'il m'était permis de les goûter encore
» Ces purs ravissemens qui m'égalaient aux dieux ;
» Si l'espérance au moins d'un rayon que j'implore
» Venait frapper mes yeux.

» Fils des arts, que ma muse admire avec envie,
» J'irais, oui j'oserais m'élancer sur vos pas ;
» Et peut-être tes chants, ô ma lyre chérie !
» Braveraient le trépas.»

Le Troubadour se tut. La corde frémissante,
Quelques instans encor soupira sous ses doigts :
Entre nous s'étendit l'ombre toujours croissante,
Et je n'entendis plus ni son luth, ni sa voix.

M. Michaux-Clovis.

DISTIQUE.

Bon Dieu ! Que de cordons, d'ordres et de rubans !
Encor, si ces rubans étaient des rubans *blancs* !

CHANT DE GUERRE

D'UN CHEF SCANDINAVE.

Gloire au guerrier qui dans le champ des armes,
En souriant, provoque le trépas !
Honte à celui qui connaît les alarmes
A la lueur du glaive des combats !

Réveillez-vous, généreux Scandinaves!
Le roi des cieux est monté sur son char;
A la victoire il appelle les braves;
Arborez tous le sanglant étendard!
Futur témoin de vos nobles courages,
L'antique Odin a l'œil fixé sur vous;
Assis vainqueur au séjour des nuages,
De votre épée il jugera les coups.
Gloire etc.

Dans cette main que la fureur anime
Voyez frémir mon glaive impatient.
Cet ennemi dont le bras nous opprime
Sera bientôt ou mort ou suppliant.
En vain du cerf a-t-il l'essor rapide,
Ou la valeur de l'aigle audacieux;
Son sang promis à la lance homicide
Va rejouir et mon cœur et mes yeux.
Gloire, etc.

Marchons, amis! la vengeance l'ordonne.
De ces cruels, brisons enfin l'orgueil :
Dans nos palais ils espéraient un trône,
Sur ces rochers qu'ils trouvent un cercueil!
Ils périront dans le sein des tortures
Au sôn guerrier des boucliers brillans;
Notre œil verra tomber leurs chevelures
Et nous boirons dans leurs crânes sanglans.
Gloire, etc.

De nos forêts les vierges rayonnantes
Chantaient déjà nos exploits glorieux;
Et leur amour de palmes triomphantes
Orne en espoir nos fronts victorieux.
A l'ennemi renvoyons les alarmes!
Ce jour pour nous est un jour de bonheur.
Oui, quel que soit le destin de nos armes,
Notre vaillance en soutiendra l'honneur.
Gloire, etc.

Si notre épée affranchit ces rivages,
A leurs banquets, à leurs nobles concerts,
Les rois rivaux admettront nos courages;
A notre aspect se taira l'univers :
Et sur nos fronts quand l'âge aux mains glacées
Imprimera ses sillons destructeurs,
En racontant nos victoires passées,
Nous sentirons tressaillir nos grands cœurs.
Gloire, etc.

Si nous tombons sous la flèche étrangere,
Du grand Odin partageant les autels,
Dans son palais de vie et de lumière,
Nous renaîtrons aux plaisirs immortels.
Le Scalde au loin étendra notre gloire,
Et le guerrier dira sur nos tombeaux :
« Suivons les pas des fils de la Victoire !
« Qui les imite, honore les héros ! »
Gloire etc.

M. A. Bignan.

A VESPER.

IMITATION LIBRE DE MOSCHUS.

Astre brillant du soir, astre de Cythérée,
Étoile favorable aux projets de l'amour,
Après la sœur du dieu du jour,
Le plus bel ornement d'une nuit azurée,
O Vesper ! prête-moi ta lumière éthérée;
Je ne suis pas un de ces vils brigands,
Par leurs forfaits horriblement célèbres,
Qui vont pendant la nuit, au milieu des ténèbres,
Égorger sans pitié les voyageurs tremblans :
Amant d'une jeune maîtresse,
Qui ce soir m'attend dans ses bras,
Je vole au rendez-vous promis à ma tendresse;
Ton flambeau doit guider mes pas !

M. Thuret.

LA ROSE ET LA PÊCHE.

FABLE.

Sur une rose un papillon,
Sur une pêche un limaçon,
Disaient un jour entre autres choses :
— Nous sommes bien du ciel les plus chers favoris!
C'est pour les papillons que fleurissent les roses,
C'est pour les limaçons que mûrissent les fruits. —
Survient Églé, bergère jeune et fraîche,
Qui les tire bientôt d'erreur
En s'adjugeant le nectar de la pêche,
En se parant des trésors de la fleur.

M. Lefilleul (des Guerrots).

MOT D'UN COURTISAN.

Au grand couvert, un jour, se présente Racine :
Louis-le-Grand, frappé de la douceur divine,
Et du charme de tous ses traits,
Dit à Grammont : — Voici de mon empire
La plus belle figure. — Oui, sire,
Reprit Grammont, de vos sujets.

M. le colonel chev. du Puy-des-Islets.

A UN AMI

SUR SON NOUVEL AMOUR.

Vous voilà donc embarqué de nouveau,
Et sous la foi des zéphyres volages,
Cher B.... vous voguez en pleine eau,
Sur cette mer si fertile en naufrages,
Où cependant chacun, sans le vouloir,
Sans y songer, sans même le savoir,
Tout en riant, entreprend un voyage.
Heureux du moins s'il en revient plus sage,
Si, de retour, à l'abri de l'orage,
Connaissant bien la carte du pays,
De loin encore aux jeunes étourdis
Il peut montrer la rive dangereuse,
Les noirs écueils, les rapides courans,
Les rocs cachés sous une onde trompeuse,
Et les détroits, et les fonds, et les bancs!
Heureux surtout, instruit à ses dépens,
Si désormais rien ne peut le séduire,
Ni ciel serein, ni silence des vents,
Ni flot muet, au perfide sourire;
S'il dit enfin, ainsi que ce berger
Dont La Fontaine a parlé dans ses fables (1),
Vous avez beau faire ici les aimables,
Je n'irai plus, pas même passager!
Mais vous pour qui l'onde est toujours unie,

(1) Liv. 4, fab. 2.

Le vent fidèle, et les flots amoureux,
Livrez sans crainte à cette mer amie
L'esquif léger : partez, soyez heureux !
Tout frais encor de mon dernier naufrage,
Pour vous, au ciel, j'adresserai mes vœux,
En me séchant, assis sur le rivage.

M. C. de Ste.-Marie.

LE LYNX ET LA TAUPE.

FABLE.

Un lynx à la taupe disait :
O combien je vous plains, ma chère !
Quand l'astre du jour nous éclaire,
Que vous goûtez peu ce bienfait !
Plus que vous je suis fortunée,
Repliqua la taupe étonnée,
Vous en conviendrez aujourd'hui.
Dans mon souterrain confinée,
Je vis en paix toute l'année
Sans voir les sottises d'autrui.

Tout sage qui, dans la retraite,
Passe tranquillement ses jours,
Pourrait, à semblable discours
Faire une réponse aussi nette.

M. P. R. (de Châlons-sur-Saône).

STANCES

SUR L'AMOUR ET L'AMITIÉ.

Voyez l'enfant, sur la glace fragile,
Rire et jouer sans prévoir le danger;
Tel est un cœur naïf, jeune et facile,
Sans défiance auprès du dieu léger.

Vous que l'amour observe et veut surprendre,
Craignez les coups de ce perfide enfant.
Tant qu'il désire, il est fidèle et tendre;
Est-il heureux, il devient inconstant.

Jeunes amans, redoutez les ravages
Que peut causer le feu d'un tendre amour :
Vous ignorez les douleurs, les orages
D'un cœur trahi sans espoir de retour.

Il est trop vrai que le dieu de Cythère
Nous fait souffrir de cuisantes rigueurs.
Il embellit, il désole la terre,
Captive, enchaîne et désunit les cœurs.

Pour assurer ses droits et sa puissance,
Il est armé de doux et cruels traits.
Par les désirs il séduit l'innocence,
Par les plaisirs il la livre aux regrets.

Ce dieu chérit, tourmente ses victimes,
Fait des heureux, cause les plus grands maux;
Il veut l'honneur, il commande les crimes;
Sous son empire il n'est pas de repos.

Tyran du monde, il fait mourir ou vivre,
Charme, triomphe, et s'enfuit sans pitié;
Pour consoler des tourmens qu'il nous livre,
Les dieux, un jour, ont créé l'Amitié.

Dans tous les temps, déesse tutélaire,
Le sage obtient ses constantes faveurs.
Elle répand le bonheur sur la terre,
La vérité, les soins consolateurs.

Elle préside aux jeux de la jeunesse,
Et dans son cœur imprime la bonté;
Elle est encor pour la froide vieillesse
Un sûr appui, la douce volupté.

On peut du sort épuiser l'inconstance,
Du plus haut rang tomber dans le malheur :
Mais on renaît à la douce espérance,
Lorsqu'un ami calme notre douleur.

Oui, l'Amitié n'a que d'aimables charmes,
Jamais ses fleurs ne cachent de poison;
Dans les chagrins elle tarit nos larmes,
Et ses doux feux éclairent la raison.

Sainte Amitié! qui chérit ton empire
Possède un cœur sensible et généreux.
Du fol Amour tu n'as pas le délire;
Mais tes liens rendent toujours heureux.

M. Flamand.

SUR
LES MAUVAIS IMITATEURS
DE LA FONTAINE.

Tout ce peuple mouton qui ne sait que bêler,
Ces fabulistes nains, singes de La Fontaine,
Que notre fablier n'aurait pu mettre en scène,
Sont des bêtes enfin qu'il n'eût pas fait parler.

M. Fayolle.

RÉFLEXION.

Enfin je vous vois disparaître,
Vaines illusions dont je fus trop frappé :
La vérité s'est fait connaître,
Je ne puis plus être trompé :
Mais, las! est-ce un bonheur de ne pouvoir plus l'être!

M. H. L.

A MESSIEURS....

Sur vos productions faibles non moins qu'étranges,
Écrivains brevetés, fondez un souvenir.
Toujours sûrs de les obtenir,
De vos contemporains mendiez les louanges.
Au bon goût qui s'irrite opposez vos phalanges;
C'est bien fait; mais ce mot, daignez le retenir :
On peut tromper son siècle et non pas l'avenir.

M. Vigée (le chevalier).

ÉPITAPHE

D'UNE JEUNE COQUETTE.

Sous ces rameaux fleuris repose une coquette,
Par la mort moissonnée en sa jeune saison;
Mais, conservant ses goûts en passant l'Achéron,
De vingt projets galans elle occupait sa tête,
D'Éaque et de Minos méditait la défaite,
Et se promettait la conquête
De Rhadamante et de Pluton.

M. Imbert. D. C.

AU ROI,

En lui faisant hommage de L'ALMANACH DES MUSES de 1817.

Bon Roi, car c'est ainsi que j'aime à vous nommer;
Quand les muses pour vous ont dû se ranimer,
De leurs efforts daignez être l'arbitre.
De grand, avec raison, vous repoussez le titre;
Et, de la guerre éteignant les flambeaux,
Vous ne brûlez point de hameaux,
Ne ravagez point de provinces,
Ne créez point de rois, ne faites point de princes
Pour vous les asservir, et les humilier,
Opprimer leurs sujets et les sacrifier,
Pour que la terre tremble au seul bruit de vos armes.
Du malheur essuyer les larmes,
Encourager l'adversité,
Et de secours pieux aider la pauvreté,
Voilà votre grandeur, vos succès, votre gloire:
Aussi, dans ses fastes, l'histoire
Consacrera votre nom respecté;
J'en atteste ce siècle, et vous pouvez m'en croire,
Qui, d'avance, pour vous est la postérité.
Oh! si vous abaissez un regard d'indulgence
Sur ce recueil qui vous est présenté,
Vous y verrez, sans complaisance,
Sans intérêt et par reconnaissance,
Votre nom quelquefois cité

Dans les pages par excellence.
Votre esprit, votre goût, souvent condamnera,
Je le crains surtout pour moi-même;
Mais votre cœur, du moins, s'attendrira
Quand vous lirez que l'on vous aime.

M. Vigée (le chevalier.)

LE SILENCE DU POÈTE BALDUS.

Patience, Messieurs, si Baldus ne dit mot,
Croyez qu'il parlera bientôt.
Celui dont vous croyez la muse intimidée
A déja préparé plus de termes pompeux,
Plus de mots... qu'il n'en faut pour un poëme ou deux!
— Eh! qu'attend-il encor? — Peu de chose; une idée.

M. Fabien Pillet.

JUSTICE A QUI DE DROIT.

Quand on dit de Damon, qui lui prête lui donne,
On dit vrai, puisqu'il ne rend pas;
Mais à tort on dirait qu'il a fait des ingrats,
Puisque jamais il n'obligea personne.

M. B-D-L-M.

MON CŒUR ET TOI.

ROMANCE.

Air à faire.

Mon cœur et toi,
Quel heureux et cher assemblage !
Mon cœur et toi,
C'est tout mon bien, c'est deux fois moi.
O de l'amour charmant servage !
On devine, à leur doux langage,
Mon cœur et toi.

Mon cœur et toi
Liés d'une éternelle chaîne,
Mon cœur et toi
Du seul amour suivent la loi.
L'un à l'autre tout vous ramène :
L'un vers l'autre tout vous entraîne,
Mon cœur et toi.

Mon cœur et toi
Sur terre exigent peu d'espace ;
Mon cœur et toi
Semblent se concentrer en moi.
Un même réseau vous enlace :
Vous occupez la même place,
Mon cœur et toi.

Mon cœur et toi
Trouveraient-ils qui leur ressemble ?
Mon cœur et toi
Palpitent d'un commun émoi.
Peines, plaisirs, tout nous rassemble ;
Même ardeur semble fondre ensemble
Mon cœur et toi.

Mon cœur et toi
Du soupçon ignorant l'injure ,
Mon cœur et toi
Vivent d'amour , vivent de foi !
Comment croirions-nous au parjure ?
Tendre baiser toujours rassure
Mon cœur et toi.

Mon cœur et toi
Que de son aile l'amour berce ,
Mon cœur et toi
Des colombes n'ont que l'effroi.
Une même flèche traverse,
Un même trait de feu transperce
Mon cœur et toi.

L'ÉLECTION D'UN ROI PARMI LES ANIMAUX;

FABLE.

Le peuple quadrupède allait nommer un roi.
Déjà les têtes les plus sages,
A messire éléphant accordaient leurs suffrages,
Trouvant en lui justice, intelligence et foi.
On passait au scrutin, lorsque l'âne s'avance
Pour entamer un long discours:
Car en tout pays, même en France,
Les gens de cette robe ont pullulé toujours.
Ce docteur se piquait d'une mâle éloquence.
Or chaque fois qu'il opinait,
Ce n'était jamais du bonnet:
Il vient donc haranguer l'honorable assistance,
S'épuise en lieux communs, déclame avec outrance;
Bref, contre l'éléphant il se déclare net,
Le jugeant toutefois assez bonne personne,
Mais inhabile à la couronne.
—Messieurs, dit un renard, plein d'esprit et de sens
A maître Aliboron, cet orateur insigne,
Je vote des remercîmens;
Et, certes, il en est bien digne.
S'agit-il d'élire des rois,
Tout sage délibère, il craint quelque surprise;
Il désire surtout qu'un sot le contredise.
Plus de doute. Passons aux voix.

Nous n'avons qu'un avis, l'âne seul en diffère;
Et l'âne prouve assez, par son avis contraire,
L'excellence de notre choix.

M. Le Bailly.

ÉPIGRAMME

CONTRE UN MAUVAIS MÉDECIN QUI SE MARIE.

Purgon, docteur à la douzaine,
Aujourd'hui prend femme, dit-on:
Hélas! ce bon monsieur Purgon,
Pour réparer ses torts envers l'espèce humaine,
Il lui faudrait l'ardeur du vaillant fils d'Alcmène,
Et le bercail de Salomon.

M. le Baron C. de C.

A UNE TOURTERELLE

QUE J'ENVOYAIS A A...

Emblème des amours, colombe aimable et chère,
Toi dont l'exemple a trop su me former,
Va de mon Azélie apprendre l'art de plaire
Mais en retour, apprends-lui l'art d'aimer.

A. De Caen.

A ZELMIRE.

STANCES.

Zelmire, il doit enfin s'échapper de mon cœur
L'aveu du tendre amour que ta beauté m'inspire!
S'il cause mon tourment, il fera mon bonheur;
Zelmire est tout pour moi, j'attends tout de Zelmire!

Le murmure des eaux, le souffle du zéphyre,
Le parfum que la rose exhale de son sein,
Le chant du rossignol, le vent frais du matin,
Sont moins doux que tes yeux, ta voix ou ton sourire.

Quel cœur auprès de toi ne serait pas ému!
Qui pourrait sans aimer, et te voir et t'entendre!
Qui résiste à tes yeux, à ta voix doit se rendre;
Ton triomphe est certain, notre hommage t'est dû.

Chère amante, ma sœur, unique et tendre amie,
Je te donne à jamais mon amour et ma foi:
Je consacre à t'aimer le reste de ma vie,
Laisse-moi t'adorer, et c'est assez pour moi.

O combien je chéris l'instant où je t'ai vue!
Je vivais : mais ce jour commença mon bonheur,
Je sentis aussitôt une flamme inconnue
Courir de veine en veine et passer dans mon cœur.

Ah! depuis ce moment je ne suis plus le même.
Quels transports violens, quelles douces langueurs!
Craindre, espérer, gémir, souffrir, verser des pleurs,
C'est ainsi que je vis, et c'est ainsi qu'on aime.

O sort plein de rigueur, ô sort le plus charmant!
Si la crainte m'abat, l'espérance m'enivre;
Zelmire! j'ai juré de mourir ton amant,
Pour cesser de t'aimer, je dois cesser de vivre.

M. TALAIRAT.

AVEU NAIF.

DAME Lisbeth, un jour, sur ses genoux
Tenait sa fille. Agnès, quel est votre âge?
— Dix-huit ans. — Non; quinze. Entre nous,
N'en accusez pas davantage.
— Non, maman. — Écoutez : je m'occupe de vous,
Mon enfant. Au temps où nous sommes,
Fille pèse un peu sur les bras :
Un bon mariage, en ce cas....
— Nenni, maman, n'en parlons pas :
Je n'ai plus de goût pour les hommes.

M. VIGÉE (le chevalier.)

TRADUCTON DE L'ODE D'HORACE.

AD GROSPHUM. *Ode* 16, *liv.* 2.

LORSQUE la sombre nuit, de tempêtes chargée,
Dérobe aux matelots leurs guides radieux,
Le voyageur, battu par les flots de l'Égée,
Demande le repos aux dieux.

Que demandènt le Mède et la Thrace indomptée?
C'est encor le repos, Grosphus, ce doux trésor
Que l'on n'achète point par la perle argentée,
Ni par la pourpre, ni par l'or.

Non, les dons de Plutus, les faisceaux consulaires
Ne chassent point des cœurs les soucis obstinés,
Les soucis qui, fuyant les chaumes populaires,
Aux lambris d'or sont enchaînés.

Heureux qui, révérant les vignes paternelles,
Réjouit ses festins de leur tribut vermeil!
L'avarice et la peur, compagnes éternelles,
N'abrégent point son doux sommeil.

Pourquoi perdre en projets nos heures passagères?
Pour des trésors d'un jour pourquoi tant s'agiter?
L'infortuné qui fuit aux rives étrangères
Peut-il soi-même s'éviter?

Il part sur un coursier, le chagrin monte en croupe,
Plus prompt que le vautour qui fond du haut des airs;
Il fuit dans un vaisseau; le chagrin sur la poupe
Avec lui traverse les mers.

Jouissons du présent; par de folles alarmes
Gardons-nous d'attrister le douteux avenir;
Remplaçons par les ris le bonheur que nos larmes
Ne sauraient jamais obtenir.

Le Styx du grand Achille a reçu la jeune ombre,
Titon meurt lentement par un long âge usé;
La parque de mes jours pourra grossir le nombre
D'un jour à tes vœux refusé.

Dans tes champs spacieux cent taureaux paissent l'herbe;
Tu vois rentrer le soir mille blanches brebis,
Et grandir pour ton char la cavale superbe;
La pourpre enflamme tes habits.

Moi, j'ai reçu du ciel, plus généreux qu'avare,
Peu d'arpens; mais je tiens des poétiques sœurs
Une lyre inspirée, avec le don si rare
De rire des malins censeurs.

M. Émile Deschamps.

HYMNE A LA DIVINITÉ.

Confitebor tibi, Domine, in toto corde meo;
Narrabo omnia mirabilia tua.
David : *Ps.* 9, *v.* 1.

Être inconnu que tout adore,
Dieu terrible et puissant, daigne lire en mon cœur.
Si ma faible raison t'ignore,
Fuyant un monde que j'abhorre,
En toi seul désormais je mettrai mon bonheur.

Tu règnes seul sur la nature,
Le temps est à ton gré nébuleux ou serein :
Aux champs tu donnes la verdure,
La terre te doit sa parure,
L'univers reconnaît ton pouvoir souverain.

L'onde qui fuit de ce rivage,
Les pins majestueux, enfans de nos forêts,
Des oiseaux le brillant ramage,
L'indiscret écho du bocage,
Tout nous dit ta grandeur, ta gloire et tes bienfaits.

Cet astre qui, dans sa carrière,
Par sa douce chaleur fait fondre les glaçons,
Le soleil, ô source première!
De toi seul tirant sa lumière,
Mûrit par ton secours et dore nos moissons.

Parfois, surpris par la tempête,
Le nautonier tremblant te supplie à genoux.
L'orage gronde sur sa tête.
Tu dis, et la foudre s'arrête,
Et les vents, et les flots suspendent leur courroux.

Tu vois s'éteindre tous les âges,
Succomber tour à tour de grandes nations,
S'écrouler leurs plus grands ouvrages.
Immobile au sein des orages,
Toi seul survis, Seigneur, aux révolutions.

Héros chéris de la victoire,
Dont les noms admirés de la postérité
Ornent les pages de l'histoire,
Abaissez-vous : mille ans de gloire
Ne sont qu'un seul instant près de l'éternité.

L'éternité!.... mais quoi! ma lyre
Suspend ses doux accords! j'ai retenu mes chants!
Qui pourra jamais te décrire,
O toi! dont le nom seul inspire
La confiance aux bons, la terreur aux méchans?

Voile mystérieux et sombre,
D'un avenir douteux tu caches les secrets,
Et nos conjectures sans nombre
Ne peuvent dissiper ton ombre.
Soumettons notre orgueil aux célestes décrets.

Sous la bannière protectrice
De la philosophie et de la vérité,
Loin des sentiers fleuris du vice,
Que sur les pas de la justice
La vertu nous conduise à l'immortalité.

M. Bernaert aîné (de Dunkerque.)

AUX MYRTES DE LA PLAINE.

Myrtes, ornemens de la plaine,
Myrtes, dont les rameaux fleuris
Des Zéphyrs embaument l'haleine,
Demain je verrai mon Ismène
Sous vos mystérieux abris.
S'il est vrai que votre feuillage
Croisse pour les amours constans,
Qui mieux que nous, myrtes charmans,
Aura des droits à votre ombrage.

M. L.-D.-L. Audiffret.

DISTIQUE

Tu ne dois rien, dis-tu, je le crois volontiers;
Qui ne saurait payer n'a point de créanciers.

LA FRAISE;

ODE ANACRÉONTIQUE.

Hier, couché sur le gazon,
Goûtant le repos à mon aise,
Je vois à travers un buisson
Un rubis ; c'était une fraise.
Je m'empresse de la cueillir.
Qu'en ferai-je, dis-je en moi-même?
Ce fruit charmant, j'irai l'offrir
Au tendre objet que mon cœur aime.

Fruit charmant, fruit délicieux,
Voyant ta couleur purpurine,
C'est pour plaire au maître des dieux
Qu'Hébé te cherche sous l'épine.
Moi, te dérobant à Zéphyr,
Du jour bravant l'ardeur extrême,
Je te cueille, mais pour t'offrir
Au tendre objet que mon cœur aime.

Pourquoi te cacher dans les bois,
Te mêler avec la fougère?
Digne de la table des rois,
T'imposer un exil sévère!
Non, non, viens parer mes bosquets,
Tu feras mon bonheur suprême ;

Je t'y verrai croître en bouquets
Pour la belle que mon cœur aime.

M. Eug. Mauduit.

QUATRAIN

Mis au bas du buste de feu M. l'abbé Dubois, curé de Sainte-Marguerite.

Digne apôtre de notre foi,
Qu'il a soutenu avec zèle,
Des bons pasteurs ce vrai modèle
Fut tout à Dieu, tout à son roi.

M. Duhamel.

ÉPIGRAMME.

Un jour le *bon* juge Dandin
Ronflait à l'office divin.
— Dans l'église dormir ! vous êtes fou, je pense,
Lui dit quelqu'un en l'éveillant.
— Pardon, dit le juge en bâillant,
Je croyais être à l'audience.

M. Dallier (Edmond).

LE NAUFRAGE DE PŒTUS.

TRADUCTION DE PROPERCE. *Liv*. 3, *élégie* 5.

Cruel amour de l'or, nos maux sont ton ouvrage;
Le crime est plus hardi quand ta voix l'encourage;
Et l'avide mortel, que ton prisme a séduit,
S'élance avant le temps dans l'éternelle nuit.
Ainsi finit Pœtus. C'est toi, qui sur sa tête,
Impitoyable dieu, déchaînas la tempête;
Tu lui montrois Pharos, il part..... L'infortuné!
Tu l'as plongé trois fois dans le flot mutiné,
Et le cadavre errant de ta jeune victime
A servi de pâture aux monstres de l'abîme.
Sa langue cependant, par un dernier effort,
En ces mots étouffés peignit son triste sort:
« Dieux de la mer Égée, et vous, fils d'Arithie,
Qui courbez sous les eaux ma tête appesantie,
Où précipitez-vous le printemps de mes jours?
Accordez à mes vœux d'en prolonger le cours.
Vœux impuissans! la vague, acharnée à ma perte,
Me garde pour tombeau quelque roche déserte;
Neptune me poursuit de son scèptre irrité.....
Si vers le Latium j'étais du moins porté,
Je ne me plaindrais pas; heureux, dans ma misère,
D'obtenir un bûcher de l'amour de ma mère! »
Le gouffre tournoyant, comme il disait ces mots,
Ainsi que ses destins, absorba ses sanglots.

Malheureux ! à quoi bon rappeler ta jeunesse ?
Pourquoi nommer ta mère au fort de ta détresse ?
L'onde n'a point de dieu que touche un nom si doux.
Les cordages, brisés par les vents en courroux,
A travers les écueils et dans la nuit profonde,
Abandonnent aux flots ta voile vagabonde.
Ta mère, à qui le sort défend ce soin pieux,
Ne peut t'ouvrir la terre où dorment tes aïeux ;
L'Alcyon seul te plaint d'une plainte stérile,
Et la mer de Carpate est ton dernier asile.
Dites, vents orageux, quel bien tant souhaité
Le trépas de Pœtus vous a-t-il apporté ?
Neptune en a souri : digne sujet de joie !
Que de cœurs innocens à ses gouffres en proie !
Nymphes des mers, et toi, déplorable Thétis,
Toi qui sais quel tourment suit la perte d'un fils,
Vous deviez soutenir entre vos mains divines
Ce jeune front courbé par les vagues marines ;
Rendez du moins Pœtus au tombeau qui l'attend.
Puisse, à demi caché sous le sable inconstant,
Son cadavre exhaler une utile menace,
Et des hardis nochers épouvanter l'audace !
Imbéciles humains, construisez des vaisseaux,
Pour marcher à la mort par des chemins nouveaux ;
Ceux qui vous y guidaient étaient trop longs sans doute,
L'onde, mieux que la terre, abrégera la route.
Nous-mêmes sous nos pas nous semons les dangers.
Voyez ce fou courir vers des bords étrangers ;
Il compte sur son ancre. Insensé, qui te flattes
Qu'un ancre fera plus que n'ont fait tes pénates !

T'ont-ils pu retenir? Quel sort, à ton avis,
Mérite ce dégoût de son propre pays?
L'Océan est un piége, où, trompeuse syrène,
La nature engloutit l'avare qu'elle entraîne.
Peut-être heureux d'abord; tu ne l'es pas long-temps.
Tous tes nombreux apprêts sont promis aux Autans.
Nul vaisseau ne vieillit, et, jusqu'en son enceinte,
Le port qui te reçoit doit éveiller ta crainte.
Jadis Agamemnon a gémi près du bord
Où son trop cher Argyne avait trouvé la mort;
Et, par ses longs regrets retenu dans l'Aulide,
Il n'en sort à la fin qu'au prix d'un parricide.
L'onde qui bat les flancs de Capharée en deuil,
A la flotte des Grecs ouvre un vaste cercueil.
Ulysse, sans recours contre cette infortune,
Voit tomber tous les siens sous les coups de Neptune;
Lui seul, durant la nuit, sur un radeau léger,
N'échappe qu'avec peine à ce commun danger.
Les ténèbres, les vents, Amphitrite et l'orage,
Pour accabler Pœtus, ont redoublé de rage.
Pœtus n'était point fait à ces bruyans éclats;
La manœuvre eût blessé ses membres délicats
Qui, sur un lit de cèdre, orné par la mollesse,
Avaient jusqu'à ce jour reposé leur faiblesse.
Aux débris du vaisseau ses ongles attachés,
Par les flots mugissans, hélas! sont arrachés;
Et le moindre soupir que sa douleur exhale
Attire dans son sein une vague fatale.
Ambitieux Pœtus! s'il m'avait écouté,
Du champ de ses aïeux s'il s'était contenté,

Il vivrait, et sa vie, exempte ici d'alarmes,
Dans la pauvreté même aurait trouvé des charmes.
Non, jamais l'Aquilon ne verra mon vaisseau ;
L'Amour près de Cynthie a marqué mon tombeau.

M. DE SAINT-AMAND.

DIALOGUE

Entre un homme comme il y en a beaucoup, et une femme comme il y en a trop.

VIVRE sans aimer est bien triste,
Et vivre en aimant est bien doux !
Voulez-vous me rendre heureux ? voulez-vous ?
— Non. — Mot cruel ! et néanmoins j'insiste.
Je suis né bon, complaisant. Voulez-vous ?
— Non. — Encor non. N'importe ; je persiste.
De ce moment c'est pour vous que j'existe.
Je serai votre amant, votre ami. Voulez-vous ?
— Non. — Toujours non !.... Je suis capitaliste.
Pour la première nuit, cent louis. Voulez-vous ?
— Quelle obstination ! c'est affreux. — Voulez-vous ?
— Eh ! le moyen, Monsieur, qu'on vous résiste !

M. VIGÉE (le chevalier).

A ELVOÉ.

STANCES.

Sur cette terre où tu viens d'apparaître,
Jeune Elvôé, tout est soumis au sort :
Le roi, le pâtre, et l'esclave, et le maître,
Vont tour à tour des douleurs à la mort.

Mais, si la vie est rapide et fâcheuse,
Un peu d'amour suffit pour l'embellir :
Aimable enfant, crois-moi, pour être heureuse,
Ouvre ton cœur à la voix du plaisir.

Dès le matin, de myrte couronnée,
Au champ d'amour commence la moisson ;
Dans ce labeur achève ta journée.....
Ne t'endors pas dès le premier sillon.

Aime et jouis : du vallon de la vie
La volupté rend plus doux le chemin ;
Vide en riant sa coupe d'ambroisie,
Aime et jouis ; le reste est incertain.

Et, fût-il vrai que ton âme charmante
Dût en effet descendre au noir séjour,
Crois-tu, dis-moi, crois-tu que Rhadamante
L'ose punir d'avoir connu l'amour ?

Des voluptés savoure donc l'ivresse;
Ne rougis point de sourire à mes vœux;
Livre au plaisir ta docile jeunesse,
Aime, jouis, et laisse faire aux Dieux.

M. Antonin de Sigoyer.

VERS

Pour être mis au bas du portrait de S. A. R. Monsieur, frère du Roi.

De tous les vrais Français l'exemple, le modèle,
On peut jurer par lui, non moins que par l'honneur;
Au plus haut rang placé, sujet soumis, fidèle,
La bonté fait en lui pardonner la grandeur.

M. Chartier de Chenevières.

LES DEUX CLOUS,

OU

LE DÉPLACEMENT IMPOSSIBLE.

J'accours pour t'avertir, Ami, que de ce trou
Où dès long-temps la rouille et te couvre et t'arrête,
Un confrère bien dur à te chasser s'apprête;
Tu connais le proverbe.... — et m'en ris, en vieux clou:
D'un bout je suis rivé; de l'autre.... j'ai ma tête.

M. F. M. Cornette.

ÉLÉGIE

A JULIE.

Qu'ose-t-on proposer à ton amant, Julie?
Les cruels, qu'ont-ils dit? qu'exigent-ils de moi?
O mon bien! mon trésor! mon seul espoir, ma vie!
Te le dirai-je en palpitant d'effroi....
Oh! ciel on veut que je t'oublie,
Et que je trahisse ma foi!
Moi, t'oublier, grands Dieux! moi! que cette pensée
Puisse jamais s'emparer de mon cœur,
Et que ta douce image en puisse être effacée!
Ah! plutôt, mille fois, que ma langue glacée
Se refuse aux accens de ma juste douleur!
Plutôt mourir!.... La mort n'a rien qui m'épouvante;
Vers ce terme effrayant on me verrait courir
Pour le bonheur de mon amante...
Mais t'oublier! c'est bien plus que mourir!

De quel droit, à quel titre, un zèle qui m'opprime,
Prétend-il me dicter des lois?
Qu'ose espérer son importune voix
Près du sentiment qui m'anime?
Ne puis-je être fier de mon choix!
Et mon amour est-il un crime!
Vainement l'amitié, de l'austère raison
Élevant contre moi les vertus protectrices,

Vante son calme heureux, l'oppose au doux poison
Dont je m'abreuve avec délices.
On dit qu'interrompant le cours de mes travaux,
J'userai sans honneur les jours de ma jeunesse;
Que les chastes sœurs du Permesse
Veulent un libre hommage, et jamais de rivaux;
On me parle de gloire; on m'ouvre la barrière
Où jadis l'indulgence a dirigé mes pas,
Et d'une lueur passagère
On m'offre les tristes appas;
On flatte mon orgueil.... Il est tout de te plaire,
Idole de mon âme! ô toi qui m'es si chère!
Irais-je imprudemment, sur la foi des hasards,
Mendier pour ma muse un éclat éphémère;
Quitter le vrai bonheur pour suivre sa chimère,
Et la gloire vaut-elle un seul de tes regards?
Non, non; rempli de mon délire,
En proie à tous les feux dont tu sus m'enflammer,
Je n'ai plus qu'un cœur pour t'aimer,
Et qu'une voix pour te le dire.

. . . .

Julie, objet sacré d'une ardeur immortelle!
Quels efforts, quel pouvoir briserait nos liens?
Mes jours ne sont-ils pas les tiens?
Cesseras-tu jamais de me paraître belle?
Vois ce lierre frappé par la hache cruelle
Et séparé du tronc fidèle
Qu'enlaçaient fortement ses bras multipliés;
Il se dessèche, il tombe, et sa tige flétrie,
De son unique appui tristement désunie,

Vient encor mourir à ses pieds :
Oui, tel serait mon sort, privé de mon amie !...
Ah ! si j'en crois de noirs pressentimens,
Et la sombre mélancolie
Qui s'attache à mes pas, qui maîtrise mes sens ;
Bientôt, peut-être, ô ma Julie !
Je n'entendrai plus tes accens
Pénétrer mon âme ravie ;
Je ne te verrai plus, doucement attendrie,
Sourire à mes transports, croire à tous mes sermens,
Et compter, sous ta main chérie,
De mon cœur éperdu les nombreux battemens....
Ce cœur que j'appris à connaître,
Lorsqu'un trait de l'amour de tes yeux échappé
Vint lui donner un nouvel être ;
Ce cœur, de toi seule occupé,
Dont le plus grand malheur est d'être trop sensible,
Dévoré de regrets, de soucis, de langueurs,
S'éteindra lentement, et du sort inflexible
N'aura connu que les rigueurs...
Mais éloignons de sinistres images ;
Qu'importe à ton amant l'avenir incertain ?
Du temps il brave les outrages,
Et se rit dans tes bras des arrêts du destin.
S'il faut te perdre, hélas ! si ma froide poussière
Sous un tertre ignoré doit mourir sans retour,
Promets-moi de fermer ma mourante paupière :
De mes derniers instans fais encore un beau jour !
Et j'aurai rempli ma carrière.

M. J.-M.-A. Monperlier (de Lyon).

A MONSIEUR LE COMTE DE SAINT-AIGNAN,

MAIRE DE NANTES.

Sans doute il paraît inutile
De vouloir signaler, surtout dans notre ville,
Vos talens, vos vertus, la douceur de vos mœurs.
Les malveillans, même les plus farouches,
Ne sont-ils pas devenus vos prôneurs?
Oui, votre éloge est dans toutes les bouches,
Et votre nom dans tous les cœurs.

M. B.-D.-L.-M.

RÉPONSE

D'UN ACADÉMICIEN A L'ÉPITAPHE DE M. VIGÉE.

Bien que tu sois sans nul esprit,
Titre d'admission dans notre académie,
Tu fais des vers qu'on applaudit,
Où même l'on s'obstine à trouver du génie.
Mon cher Vigée, à l'institut
De parvenir qui se propose
Avec beaux vers ou bonne prose,
A coup sûr manquera son but.

LE PATIENT ET SA BOURRIQUE,

Anecdote tirée des *Séries de Guillaume Bouchet.*

Un patient et sa bourrique
Amènent naturellement
Rimes en *ent*, rimes en *ique*,
Dont je vais, par amusement,
Dans ce court récit historique,
Me servir exclusivement.

A Mons, ville de la Belgique,
Un pauvre malfaiteur flamand,
D'après un ordre juridique
Exécuté par un agent,
Que j'appellerai Dominique,
Devait, dans la place publique,
Et dans chaque rue en passant,
Subir un honteux châtiment.
A cet aspect tragi-comique
La foule s'amasse à l'instant.
L'artisan quitte sa boutique
Pour voir passer le patient
Promené sur un âne étique,
Qui chemine si lentement,
Qu'on dirait qu'il dort en marchant.
En vain le pauvre diable applique,
Et par-derrière et par-devant,

Ses deux talons à sa bourrique
Pour hâter son pas indolent.
Rien n'y fait. Cet âne apathique,
Faute d'éperon qui le pique,
N'en marche que plus gravement.
Peste soit du paralytique,
Disait notre homme impatient.
Puis à la fin, se retournant
Vers le correcteur flegmatique,
Qui va toujours sur lui frappant,
Il lui dit d'un ton pathétique :
« De grâce, monsieur Dominique,
» Puisque vous tenez l'instrument,
» Donnez de ma part, en passant,
» Deux ou trois coups à ma bourrique
» Pour qu'elle aille plus lestement. »

M. Famin.

NAIVETÉ D'UNE JOLIE FEMME.

Quoi! Philis, vous qu'on dit si prudente et si sage,
Vous aimez Floricourt, un amant si volage!
De grâce, est-il bien vrai? parlez-moi sans détour.
— Hélas! ce n'est pas lui que j'aime, c'est l'Amour.

M. Valmalete.

A MADAME VICTOIRE BABOIS.

La neige, au sein des noirs frimas,
Ne couvre pas toujours nos humides campagnes,
Et l'onde, à flots pressés, avec un long fracas,
Ne roule pas toujours du sommet des montagnes.
Horace l'a dit avant moi :
Au nautonier errant, les dangers du naufrage
Ne causent pas toujours un douloureux effroi,
Et l'orme, qui du temps subit aussi la loi,
N'a pas toujours son front dépouillé de feuillage.
A des pleurs éternels vos yeux sont condamnés;
Sur l'objet de votre tendresse (1),
Fatigant de vos cris les échos consternés,
Vous soupirez, vous gémissez sans cesse,
Et consumez dans la tristesse
Vos nuits, vos jours infortunés.
A tant de maux, hélas! songez à mettre un terme;
L'étude et l'amitié, ces biens si consolans,
Vous offrent mille attraits touchans;
Aux chagrins opposez un cœur constant et ferme;
De l'élégie en deuil interrompez les chants,
De vos douleurs ils nourrissent le germe.
Autour de vous, versez, prodiguez les bienfaits:
Si trop rebelle à vos tendres souhaits,
La nature a trahi vos vœux, votre espérance,
Enchaînés par les nœuds de la reconnaissance,

(1) Une fille chérie. *Note de l'auteur.*

Les heureux que vous aurez faits,
Rivalisant d'amour, de soins et de respect,
Embelliront du moins votre existence.
Qu'ai-je dit?... Du destin épuisant les rigueurs,
Oui, déjà pour vous seule, et muette et sauvage,
La nature revêt ses plus sombres couleurs.
La mort, hélas! vient de frapper un sage;
Ducis n'est plus! de légitimes pleurs
Vont sillonner encor votre visage;
Vous pleurerez ce généreux ami,
Que vos accens plaintifs ont souvent attendri,
Qui partageait vos maux du fond de sa retraite (1).
Comme vous, il fuyait ces faux biens que souhaite
Un cœur d'ambition nourri;
Melpomène a perdu son plus cher favori,
Et pour toujours la France en lui regrette
De toutes les vertus le modèle accompli.

M. DE BOINVILLIERS.

ÉPITAPHE D'UN TARTUFE.

Il vécut hypocrite, hypocrite il mourut:
Fallait-il soixante ans pour atteindre ce but?

M. DE SAINT-AMAND.

(1) M. *Ducis* vivait retiré à Versailles, près du bois de *Satory*.

PHANOR ET PÉRENNIS,

OU

L'ORIGINE DE L'IMMORTELLE.

MÉTAMORPHOSE.

Près de l'antique Éphèse habitaient autrefois
Le jeune et beau Phanor, Pérennis jeune et belle.
Tous deux amans des bois,
Tous deux chers à Diane, et soumis à ses lois,
Vivaient dans la douceur de l'amour fraternelle.
Ce sentiment remplissait leurs désirs,
Et dès leurs premières années
Par un charme secret leurs âmes enchaînées,
Se partagaient leurs vœux, leurs peines, leurs plaisirs,
Leurs craintes et leur espérance.
Formés pour se chérir, ils mettaient leur bonheur
A vivre l'un pour l'autre au sein de l'innocence;
Et fuyant le charme trompeur
Du dieu qu'à Cythère on encense,
Phanor et Pérennis ne connurent jamais
Que l'amitié, Diane et les forêts.
Aux seuls autels de la déesse
Ils portaient, chaque jour, des fleurs et de l'encens;
Et la divine chasseresse
Daignait sourire à leurs présens.
Ainsi coulaient les jours d'une innocente vie;

Hélas! leur devait elle être sitôt ravie!
Dans le milieu d'une vaste forêt
Roulait une eau profonde;
Les deux chasseurs qu'une biche attirait
Sur les bords de cette onde,
Suivaient, la flèche en main, leur meute vagabonde.
La biche fuit, revient et fuit encor,
Fait maint détour, joint la ruse à l'audace,
Loin des chiens abusés dérobe enfin sa trace,
Et, d'un rapide essor,
S'élance dans les eaux sous les yeux de Phanor.
Un trait siffle, l'atteint, et dans ses flancs s'arrête;
Mais l'animal blessé,
Emportant avec lui le fer qui l'a percé,
Sur la rive opposée a cherché sa retraite.
Pour ressaisir l'objet de ses exploits heureux,
Le chasseur rappelle
La meute fidèle,
Et fend, avec elle,
Les flots écumeux....
Insensé! qu'a-t-il fait? la nymphe qui préside
A ce ruisseau limpide
Pour lui se consumait d'amour!
D'un feu nouveau s'embrasant à sa vue,
La naïade éperdue
L'entraîne au fond de l'humide séjour;
Hélas! Pérennis accourue
Le suit des yeux sous l'onde et le perd sans retour.
Ainsi Vénus veut punir dans ce jour,
Deux cœurs rebelles à ses charmes.

La vierge infortunée, à force de douleur,
Long-temps reste immobile, et sans voix, et sans larmes.
Soudain, dans sa sombre fureur,
Elle meurtrit son sein, elle brise ses armes;
Elle court, elle fuit loin de ce lieu d'horreur;
Sa prunelle égarée
S'élance vers les cieux;
Sa voix désespérée
Éclate en cris affreux;
Elle appelle son frère,
Elle accuse les dieux,
Et faible et sans couleur, tombe sur la poussière.
Diane vient aux cris de sa misère:
Inutile secours! les arrêts du Destin
Au printemps de sa vie en ont marqué la fin.
Aux pieds de la déesse, étendue et mourante,
La triste Pérennis pleure son cher Phanor;
Et, traînant avec peine une voix défaillante,
Expire en le nommant encor.
De pleurs la déité sent mouiller sa paupière.
Ah! si le sort, dit-elle, à tous mes vœux contraire,
Te fait sitôt mourir,
Je veux, du moins, je veux de ta tendresse
Éterniser le souvenir.
A ces accens de la déesse,
De Pérennis le corps inanimé
Soudain en fleur s'est transformé.
Diane dit alors à la plante nouvelle:
Sois à jamais la fleur de l'amour fraternelle;
De la tendre amitié sois le symbole heureux;

Peins ces doux sentimens; et, durable comme eux,
Fleuris en tous les temps sous le nom d'immortelle.
L'immortelle a gardé ses touchans attributs;
Elle brave l'hiver, et l'ardeur de Phébus;
Loin des ruisseaux, parmi le sable aride,
Elle aime toujours à fleurir;
Et de Phanor, et de l'onde perfide,
Semble toujours se souvenir.

M. A. D., officier du génie.

ÉPITAPHE D'UN PAUVRE.

Ici-bas, tout pour moi commence,
Le bonheur, le repos, le bien;
Vivant, j'étais dans l'indigence,
Ici je ne manque de rien;
Le riche, avec impertinence,
Me traitait comme un malheureux;
La mort rapproche la distance
Qu'il avait mise entre nous deux.
Ici je l'égale en fortune,
En honneur, en rang, en crédit:
Vivant, je n'avais pas d'habits,
Et mort, j'ai deux robes pour une.

M. P. V....

LE PANTHÉON (1),

1786.

CHANT ÉLÉGIAQUE.

Amant chéri de ma jeune maîtresse,
Je me livrais au plus flatteur espoir,
Je m'enivrais du plaisir de la voir;
Et quel objet plus digne de tendresse?
Réunit-on, sous des traits si charmans,
A tant d'esprit de si beaux sentimens?
Elle épanchait son âme dans la mienne :
Ma bouche alors s'unissait à la sienne,
Et le désir nous consumait tous deux.
Mais, ô momens propices à mes vœux!
De Thélaïs la mère complaisante
Au Panthéon avait guidé nos pas.
A peine entrés dans la lice bruyante
Où de Vénus se tiennent les états,
L'essaim léger des enfans d'Épicure
Autour de nous et s'empresse et murmure.
Jusques aux cieux ils portent la beauté
De Thélaïs, d'elle-même étonnée.
Nous parcourons ce dédale enchanté.

(1) Lieu d'amusemens publics, dans lequel on trouvait tout ce qui peut flatter les sens. Il était situé rue de Chartres, à l'emplacement occupé aujourd'hui par le théâtre du Vaudeville.

Le cœur ému, le sein plus agité,
D'admirateurs toujours environnée,
Toujours modeste, et noble sans fierté,
Elle enchaînait la licence effrénée.
Il fallait voir son panache élégant,
Ses longs cheveux relevés par les grâces,
Laissant au loin des parfums sur ses traces,
Sur son beau sein la rose s'agitant,
Le blanc satin de sa robe ondoyante,
Et son écharpe à son côté flottante,
Garant sacré de notre engagement.
Or, dites-moi, témoins de cette fête,
Qui ne m'aurait envié ma conquête?
Je l'égarais dans ce riant séjour,
Où des beaux-arts étalant les prodiges,
Et se parant du bandeau de l'amour,
La volupté fait valoir ses prestiges;
Flore y répand ses plus douces odeurs;
Le Goût lui-même assortit les couleurs,
Orna ces murs, ces voûtes, ces portiques,
Y suspendit ces lustres éclatans
D'où cent flambeaux, par des rayons obliques,
Vont répéter, dans des glaces magiques,
Les ris, les jeux, les amours inconstans.
Si, plus discret, vous cherchez le mystère,
L'art prévoyant, loin de l'œil du vulgaire,
Vous offre encor des asiles charmans.
Déjà d'enfans une troupe folâtre
Ouvre la danse au doux bruit des concerts,
Et nous appelle à cet amphithéâtre,

Où de leurs jeux une foule idolâtre
Vient se ranger en des groupes divers.
Nous promenant de surprise en surprise,
Momus ordonne et dispose le bal.
Le voilà donc ce fameux carnaval,
Qui fait courir tant de fous à Venise!
Dans ce désordre, ami des voluptés,
Le masque heureux cache en vain des beautés,
Amour sourit à l'art qui les déguise.
A Terpsichore assurant ses honneurs,
Bientôt Aimée, et Denise, et Simone,
Aux pieds légers, à la mine friponne,
Flattent les yeux, et des yeux vont aux cœurs;
Tandis qu'auprès, fières de leur parure,
Brillent aussi nos modernes Laïs,
Enfans perdus, que la belle Cypris
Néglige, et laisse aller à l'aventure,
Qui deux à deux provoquent le désir,
Montrent à nu la moitié de leurs charmes,
A prix divers nous vendent le plaisir,
Et dont on craint les invisibles armes.

M. le Chevalier Lablée.

A M. LAYA.

Avec toi je passe ma vie;
J'admire tes vertus, ton talent; mais, hélas!
Te voilà de l'académie!
Mon ami, ne t'en vante pas.

M. Vigée (le Chevalier).

ÉPIGRAMME.

Néologos, le moderne Pindare,
De la déesse aux cent voix se plaignait :
« Elle m'oublie, hélas! et méconnaît
Mes grands talens : ô déesse barbare!
Vous qui prônez tout ce qu'on fait de rare,
Prônez mes vers, parlez-en s'il vous plaît. »
Alors la nymphe, entonnant la trompette,
(Celle d'en bas) fit ronfler le cornet.
« Vous l'entendez, s'écria le poëte,
Elle a parlé, mon triomphe est complet! »

M. de Cazenove.

A TEL.

A propos de mon *Épitaphe.*

Tu me traites de fanfaron!
Qui dit fanfaron, dit poltron.
Je ne me crois pas un Hercule;
Mais prends des armes à ton gré;
Puis appelle-moi sur le pré,
Et tu verras si je recule.

M. Vigée (le Chevalier).

ÉPITRE

A MON FRÈRE.

Enfin, mon cher Joseph, me voilà dénoncé;
Et déjà contre moi l'arrêt était lancé;
Moi, paisible habitant des rives du Permesse,
Dont l'unique plaisir est de rimer sans cesse;
Qui, lassé de discords, de troubles, de combats,
Fuis vingt heures par jour le monde et le fracas;
Qui, malgré moi, vingt ans chargé d'une épaulette,
Bénis la demi-solde avec quoi je végète;
Qui pour le consulat, l'empire, les cent jours,
Ai trois fois signé *non*, et le ferais toujours;
Qui dans tous mes écrits prêche la tolérance,
La concorde, la paix, et l'amour de la France,
Et qui dans une épître, adressée à mon roi,
Ai naguère étalé mes articles de foi.
J'étais loin de m'attendre, il faut que je l'avoue,
A l'exécrable tour qu'un perfide me joue;
Et j'osais défier dans mon humble réduit
Tous les vils délateurs que mon siècle produit.
Cependant, ce matin, premier jour de novembre,
Une servante pâle arrive dans ma chambre,
Et, par un cri d'effroi, tout à coup m'éveillant,
Me dit ces mots affreux, que j'écoute en bâillant:
« Le maire du village, escorté de gendarmes,
Est là qui vous demande; ils sont quatorze en armes.
De par le roi, monsieur, on vient vous arrêter. »
Je réponds en bâillant: « Qu'on les fasse monter. »

Je reçois donc le maire et le garde champêtre.
Je m'habille à la hâte, et vois de ma fenêtre
Tous les bourgeois d'Issy, qui, l'œil sur ma maison,
D'un scandale pareil demandaient la raison.
Le maire parle enfin, et m'apprend sans malice
Que, par un ordre exprès, signé de la police,
Il vient examiner mes papiers dangereux,
Les saisir, s'il le faut, et moi-même avec eux;
Que ma correspondance est surtout soupçonnée,
Et qu'à gens de Béziers j'écris toute l'année.

Ma rate, à ce discours, se sent épanouir,
Et l'indignation ne peut la contenir.
Je ris de l'aventure; et, m'adressant au maire:
« Monsieur, je suis poëte, et la poste est fort chère.
Depuis assez long-temps, pour épargner le port,
Avec tous mes amis j'ai cessé tout rapport.
Mais Béziers m'a vu naître, et j'aime ma patrie;
Là vieillissent en paix ceux dont je tiens la vie;
Et j'en rends grâce au ciel que j'implore pour eux.
Là, fréres, sœurs, cousins, oncles, tantes, neveux,
Composent ma famille et pullulent sans cesse.
Je les aime beaucoup, je tiens à leur tendresse.
Je leur écris souvent, et lis avec plaisir
Leurs lettres et billets qu'ils ont soin d'affranchir.
Leur esprit, occupé de leurs propres affaires,
Des affaires du temps ne s'embarrasse guères.
Pour moi, si mon esprit a jamais conspiré,
C'est contre le public, et bien contre mon gré;
Car le diable est en moi: quand sa verve s'allume,
Mon seul tort, j'en conviens, est de tenir la plume,

Et ces cartons, qu'ici vous allez inspecter,
Sont encombrés des vers qu'il m'a voulu dicter. »
A ces mots, déroulant mes œuvres poétiques,
J'expose à leurs regards deux poëmes épiques,
Vingt plans de tragédie, et quinze actes complets,
Épîtres, opéras, dithyrambes, couplets,
D'innombrables fragmens, caprices de ma veine,
Enfin tous les trésors d'un enfant d'Hyppocrène,
Et neuf ou dix écus, restant du mois dernier,
Qui roulaient au hasard sur ce tas de papier.
A ce terrible aspect, le maire et son escorte
Reculent d'épouvante et regagnent la porte.
Je m'oppose à leur fuite, et veux, bon gré mal gré,
Que ce fatras de vers soit par eux déchiffré.
« Votre devoir, messieurs, vous oblige à les lire,
C'est une occasion qu'un poëte désire;
Je l'ai fort rarement, je la tiens aux cheveux.
Il me faut des lecteurs, et j'en prends où je peux. »
Je dis; et, devant moi rangeant mon auditoire,
J'entonne de Francus la poétique histoire.
Le maire, dès l'exorde, ouvrant un large bec,
Croit, au nom du héros, que je lui parle grec;
Et, tremblant que mes vers n'endorment sa brigade,
Qu'à l'abri du sommeil son captif ne s'évade,
« Ce n'est point là, dit-il, ce que je cherche ici.
Vos vers sont innocens, et votre prose aussi;
Vos lettres, vos billets, sont seuls de contrebande,
Et c'est au nom du Roi que je vous les demande. »
A cet auguste nom, tout-puissant sur mon cœur,
Le maire est de mes clefs l'unique possesseur.

Il ouvre, il bouleverse, il fouille, il examine;
Il trouve un agenda d'assez mauvaise mine,
Où sont, depuis dix ans, fidèlement inscrits
Les pays et les noms de ceux à qui j'écris.
Sur lui ne brille point une vaine parure;
Un parchemin râpé lui sert de couverture.
Maint feuillet s'en détache; et Bradel ni Rosa
N'ont jamais sous leurs doigts tenu mon agenda.
Mais qu'un maire au village est facile à séduire!
Mon agenda lui plaît, il le prend; j'ai beau dire
Qu'un homme, jeune encor, usant du célibat,
A bien d'autres secrets que des secrets d'état;
Il sourit; il l'emporte; et toute la sequelle,
Plus contente de moi que je ne le suis d'elle,
Fesant d'un air bénin des vœux pour ma santé,
Au prix d'un agenda me laisse en liberté.
« Oui, m'écriai-je alors avec cette éloquence,
Que donne aux cœurs blessés la vertu qu'on offense,
Je suis libre et dois l'être, ou l'honneur est sans droits;
Ou le crime impudent fera taire les lois.
Mais ce n'est point assez; mon âme est révoltée.
Sur la foi d'un méchant la mienne est suspectée.
La plume d'un recors a profané mon nom;
Et la sainte Hermandad a souillé ma maison.
Quelque intrigant obscur trompe le ministère:
Je connais sa justice; elle aime qu'on l'éclaire.
Sous un roi, dont les yeux cherchent la vérité,
Le cri de l'honnête homme est toujours écouté. »
Tandis que, ruminant cette trame infernale,
Ma trop juste colère en paroles s'exhale,

De mon bourg à grand bruit ébranlant le pavé,
Des hauteurs de Meudon un fiacre est arrivé.
Le cocher était ivre et jurait comme un Suisse.
Sous son fouet agité par une main novice,
Trottaient en clopinant deux malheureux chevaux,
Dont un cuir de mouton dissimulait les os.
Ils différaient de poil, et de taille, et d'allure,
Et traînaient en zig-zag cette lourde voiture,
Dont les ressorts, rouillés et ressoudés vingt fois,
Fesaient bondir la caisse et criaient sous le poids.
C'était pour un poëte un charmant équipage;
Je bénis mon étoile, et le prends au passage;
Car le ciel, par torrens inondant les chemins,
D'un déluge nouveau menaçait les humains.
Je cours chez le ministre; il m'écoute; il s'étonne;
A son juste courroux ma fureur s'abandonne;
Et, sûr d'être vengé d'un affront imprévu,
Je cherche maintenant d'où le coup m'est venu.
Je vois la trahison, mais ne vois pas le traître;
Et mon esprit en vain s'efforce à le connaître.
N'as-tu point dans Béziers un de ces comités
Qui d'obcurs délateurs ont peuplé nos cités,
De nos clubs roturiers illustres parodies,
Qui forgent des suspects et des catégories,
Et, fondant leur bonheur sur les proscriptions,
Rêvent à leur profit des conspirations?
Il n'est rien d'innocent que leur fiel n'envenime;
Une parole, un geste, un soupir est un crime.
On ne sait avec eux s'il faut rire ou pleurer,
Et leurs traits clandestins ne se peuvent parer.

Je conçois qu'un des leurs poursuivant ta disgrâce,
Ait voulu te proscrire et se mettre en ta place;
Leur zèle ambitieux fait la guerre aux emplois.
Mais je ne coûte au roi que trente écus par mois.
Si l'officier périt, le roi seul en profite.
Si le poëte meurt le public en hérite.
Rimer est un emploi qu'on ne peut résigner.
En perdant un rimeur, qu'espéraient-ils gagner?
Et qu'a donc inventé leur fertile génie?
Sous quels traits odieux ont-ils dépeint ma vie,
Pour forcer l'équité d'un sage magistrat
A traiter un poëte en criminel d'état?
Vais-je auprès d'un ami, dans un champêtre asile,
Respirer un moment du fracas de la ville,
On attache à ma piste un essaim d'espions.
On presse les valets de plates questions.
J'exerce les caquets de tout le voisinage.
Je suis sans le savoir la fable du village.
L'alarme est dans Issy; tout a les yeux sur moi:
Catilina dans Rome inpirait moins d'effroi.
Le maire est averti de tout ce qui me touche,
Il sait l'heure où j'arrive, et l'heure où je me couche,
Consulte chaque soir l'adjoint et le greffier,
Et commente ma vie avec le marguillier.
Dans le fond d'un bosquet sait-il que je médite;
« Le mystère, dit-il, règne dans ma conduite. »
M'a-t-on vu dans les champs écrire ou déclamer;
Le garde et le bedeau courent l'en informer.
Les sottes visions d'un maire ridicule
Font un conspirateur d'un fou qui gesticule.

La police en frissonne, et quatorze estafiers
Viennent me prendre au lit et brouiller mes papiers.
  Mon sang à cette idée en mes veines bouillonne,
Et ma philosophie à ce coup m'abandonne.
Je passe du mépris à l'indignation.
Le souvenir en moi fait plus que l'action.
C'est trop peu que Thémis, dans ses lentes vengeances,
De l'homme et du français répare les offenses.
Ma muse s'en irrite; et, pour venger ses torts,
Ma muse n'a besoin d'huissier ni de recors.
Il faut que de mes cris le Pinde retentisse;
A la postérité je demande justice.
Je n'aurai de repos que je n'aie en mes vers
Vengé mon Apollon des sots et des pervers;
Et, jusque dans son fort poussant le calomnie,
Au front du délateur imprimé l'infamie.
  Terminons ce désordre et ces délations
Qui dégradent la France aux yeux des nations,
Prolongent les succès d'une cabale obscure,
Nous livrent sans défense aux traits de l'imposture,
Nourrissent parmi nous d'éternelles terreurs,
Compriment le génie et resserrent les cœurs.
C'est en vain qu'étalant un zèle mercenaire,
Poursuivant par le crime un crime imaginaire,
Propageant un scandale à nos mœurs étranger,
Dorlis en dénonçant ne croit pas déroger;
Il ment à ses aïeux, à son ordre, à lui-même.
Le méchant, quel qu'il soit, ne l'est point par système.
Le vice est dans le cœur; et, qu'il soit rouge ou blanc,
Tout homme est jacobin s'il a soif de mon sang.

Le plus saint des motifs n'ennoblit point les crimes,
C'est absoudre Marat qu'adopter ses maximes.
Titus ne peut régner comme a régné Néron ;
Et c'est par des vertus qu'on soutient un Bourbon.

M. Viennet (le chevalier).

DIXAIN.

Écoutez donc mons Francinet!
Bien que l'organe soit peu net,
A la tribune il psalmodie
Tel discours qu'il n'eût jamais fait,
Qu'on lui prête pour qu'on en rie.
Ouvre-t-il la bouche en effet?
L'instant d'après chacun s'écrie :
Qu'il est drôle, mons Francinet!
Il a l'esprit d'un sansonnet,
Et l'éloquence d'une pie.

M. Vigée (le chevalier).

ÉPITAPHE.

Sous ce tombeau gît le bossu Panglose :
Il vécut quatre-vingt-dix ans.
Comme il porta sa bosse tout ce temps,
Il est juste qu'il se repose.

BOUTADE.

CONTRE UN INTRIGANT.

Connaissez-vous maître Didier
Que l'intrigue fit chevalier ?
En vrai chevalier d'industrie,
Il court, s'agite, parle, crie,
Ne sachant rien, tranche sur tout,
Blâme autrui, se vante beaucoup;
Bureaux, antichambres assiége,
Dans tous les lieux vous apparaît;
Se faufile chez le préfet
Dont il espère un privilége,
S'épuise en spéculations,
Nous assomme d'instructions,
Couvre les murs de mainte affiche,
Et de prospectus n'est point chiche.
Il raisonne *ab hoc et ab hac*
Sur la guerre et la politique;
Mais, ainsi que monsieur de Crac,
Il préfère, en fait de tactique,
La théorie à la pratique,
N'aimant pas du tout le bivouac,
Ni l'effet de ce projectile,
Que vous ajuste un bras hostile
A la tête ou vers l'estomac.
En temps de paix homme de guerre,

Pendant la guerre homme de loi,
Agioteur, agent d'affaires,
Et propre à tous genres d'emploi,
Il sait tout dire, il sait tout faire.
Chez vous, malgré vous, il ira,
De son bruit vous étourdira;
Si vous le chassez par la porte,
Par la fenêtre il rentrera.
Mais, pour obvier à cela,
Agissez de contraire sorte :
De votre logis, sans quartier,
Renvoyez-le par la fenêtre :
C'est un moyen hospitalier
Qui pourra l'empêcher, peut-être,
De remonter par l'escalier.

M. Jame (de Lyon).

A UNE FEMME POÈTE

Qui disait que Mademoiselle de *** n'était que belle.

Lise, dites-vous, n'est que belle.
C'est la juger un peu sévèrement;
Lise, il est vrai, n'a pas votre talent.
On admire vos vers, mais on en fait pour elle.

M. H. L.

LE SOLLICITEUR,

OU

LES DEUX AMIS.

Un sieur Dubreuil, habitant de Bordeaux,
Dans un état voisin de la disette,
Sans place aucune, et, pour comble de maux,
Chargé d'enfans, un jour, apprend par la gazette
Que l'un de ses meilleurs amis,
Long-temps chef des bureaux d'un ministre à Paris,
Est nommé ministre lui-même.
Vous jugez quel plaisir extrême
Vient lui causer cette promotion.
Chacun d'abord l'en félicite,
Sachant leur ancienne union,
Et qu'autrefois Dubreuil eut le mérite
D'obliger l'autre en mainte occasion.
Déjà même, croyant à sa haute puissance,
Plus d'un personnage d'avance
Brigue l'honneur de sa protection.
Cette opinion générale,
Exaltant un peu ses esprits,
Le détermine enfin à voir la capitale.
De sa fortune donc rassemblant les débris,
Il prend la poste, et se rend à Paris,
Croyant, puisqu'on le veut, que, par reconnaissance
Des services rendus jadis,

Il obtiendra bien vite un poste d'importance.
Arrivé là, le bon monsieur Dubreuil,
Vêtu d'un habit neuf, se rend à l'audience
De son ancien ami, qui, du premier coup d'œil,
Le reconnaît, lui tend une main protectrice;
Et, lui faisant mille offres de service,
L'engage à revenir le voir.
Flatté de cet accueil qui le remplit d'espoir,
Dubreuil lui fait mainte et mainte visite,
Espérant obtenir chaque poste vacant.
Mais tant de monde aussi le sollicite,
Il doit à tous tant de ménagement,
Qu'à chaque fois nouveau retardement
Met obstacle à sa réussite.
C'est toujours pour demain, jamais pour aujourd'hui;
Et d'une vaine excuse il faut qu'il se contente.
Enfin, après trois mois d'attente,
Un beau matin, Dubreuil se rend chez lui.
« Ah! vous voici, mon cher. Quelque demande encore,
» Sans doute. » — « Non, monsieur. La faveur que j'implore
« Est de ne plus vous occuper de moi. »
— « Voici bien du nouveau, par exemple. Et pourquoi? »
— « C'est que je viens d'obtenir une place,
» Et que demain je compte la remplir. »
— « Ah! mon cher, que je vous embrasse,
» Tant vous me faites de plaisir!
» Je suis fâché pourtant qu'en cette circonstance
» Un autre ait su me prévenir.
» J'avais conçu quelque espérance....
» Mais où donc est votre place, à propos? »

— « Où, monsieur ? dans la diligence
» Qui me reconduit à Bordeaux. »

M. Famin.

A MM. LES ÉLECTEURS DE 1817.

DIXAIN.

On attend vos élections,
Bons citoyens, mais prenez garde,
La France entière vous regarde,
Excluez donc les passions ;
Et, si quelque langue ennemie
De l'autel, du trône et des lois,
Ose demander votre voix,
Refusez-la, je vous en prie :
Pour nous faire de mauvais choix,
C'est assez de l'Académie.

M. Vigée (le chevalier).

IMITATION DE MARTIAL.

Les lecteurs ont goûté mes œuvres fugitives ;
Je n'ai pour détracteur qu'un homme du métier.
Eh ! que m'importe à moi l'avis d'un cuisinier,
Si mon simple repas a flatté mes convives ?

M. de Saint-Amand.

DISCOURS

Mentionné honorablement par l'*Académie*, sur le bonheur que procure l'étude dans toutes les situations de la vie.

Qand on a perdu tout, on trouve encor l'étude.

D'ERREURS, de passions, d'écueils environné,
L'homme semble à souffrir, en naissant, condamné :
Pour vaincre le malheur, l'injustice, l'envie,
Pour traverser en paix le chemin de la vie,
Un sûr et grand moyen s'offre à sa noble ardeur,
C'est de trouver en lui la source du bonheur,
De se faire un appui que rien ne puisse abattre,
D'apprendre à se tromper, s'il ne peut se combattre;
Et, quand du sort enfin il ressent la rigueur,
D'enrichir son esprit des troubles de son cœur.
Étude! pure ivresse offerte à la pensée,
Recours de l'âme forte et de l'âme blessée,
De la grandeur humaine admirable attribut,
Étude, c'est par toi qu'il arrive à ce but!
La fortune pour nous n'a qu'une vaine amorce;
Le pouvoir disparaît sous la main de la force;
La gloire, le talent, le mérite étonnés
Par les temps éternels se sentent entraînés;
L'étude est toujours là, toujours ferme et constante;
Des hommes, du destin, toujours indépendante;
Immuable bonheur que le temps agrandit,
Gloire de la raison, richesse de l'esprit,

Et, semblable au foyer dont les flammes brûlantes
Épurent l'air chargé de vapeurs malfaisantes,
Dissipant aux rayons de ses feux créateurs
Nos folles passions et nos vaines douleurs.
Sans les bienfaits sacrés qu'à l'homme elle dispense,
Que serait-il? un être en proie à l'ignorance;
Faible dans le malheur, ivre dans les plaisirs;
Sans lois dans sa bonté, sans frein dans ses désirs;
Agissant par instinct, par besoin, par caprices;
Cédant sans le savoir aux vertus comme aux vices;
Heureux ou malheureux privé d'un sûr appui,
Et sans cesse au-dessous de lui-même et d'autrui.
Mais quel charme soudain change son existence
Si l'étude à ses yeux ouvre son champ immense;
S'il peut y pénétrer, s'il peut y concevoir
Le charme du travail, le bonheur du savoir!
Tout y devient pour lui des rayons de lumière.
Là le sage éclairé par sa longue carrière,
De son expérience amassant les trésors,
Du cœur humain entier lui montre les ressorts.
Là le savant l'instruit des lois de la nature,
Tour à tour le ravit, le surprend, le rassure.
Ici le voyageur, embrassant l'univers,
Lui peint les mœurs, les arts de cent peuples divers.
Plus loin l'historien développe à sa vue
Des rois, des nations, la grandeur disparue,
Les siècles éternels, et ramenant toujours
Les mêmes passions suivant le même cours.
Plus loin le philosophe, adoucissant son âme,
De l'humanité sainte élève en lui la flamme,

Le forme à l'indulgence, aux vertus le soumet,
Lui montre ce qu'il peut, ce qu'il doit, ce qu'il est.
Plus loin enfin, plus loin l'orateur, le poëte,
Le romancier, du cœur attachant interprète,
Tous les beaux-arts unis offrent à ses désirs
Des travaux renaissans et d'éternels plaisirs.
Quand de ces feux divins son âme s'est remplie,
Bonheur, il te connaît! malheur, il te défie!
Que peut-on lui ravir? la gloire? la grandeur?
Instruit par la sagesse, il est grand dans son cœur.
Se trouve-t-il sans biens, sans espoir, sans ressource?
Son courage abattu se retrempe à sa source.
Veut-on faire planer sur son nom respecté
Les odieux soupçons de la malignité?
Il a, pour repousser et l'audace et le blâme,
Les talens de l'esprit et la force de l'âme.
Abandonné, trahi par un monde léger,
Son cœur dans le repos veut-il se soulager;
C'est là que de l'étude il comprend tous les charmes;
Là, plus de longs tourmens, de honteuses alarmes;
Là, tout est noble et grand; là, tout est juste et beau;
Il se croit transporté dans un monde nouveau;
Ses jours coulent en paix, son âme se relève,
Ses maux, déjà finis, lui semblent un vain rêve;
Il rougit de lui-même, et, dans un saint transport,
Il s'applaudit des coups dont l'a frappé le sort.
Que dis-je? succombant à de plus vives peines,
Sans amis, sans parens, proscrit, chargé de chaînes,
Dans ces momens où l'âme, après de trop grands maux,
Cède, sans le savoir, au besoin du repos,

Ses esprits moins troublés lui rappellent encore
Tant de dignes travaux dont l'amour le dévore :
Soudain un feu plus doux à ses regards a lui ;
Le livre des clartés se rouvre devant lui ;
Quels que soient de ses maux et l'excès et les causes,
Il s'anime, il s'élève à de plus nobles choses;
Il sent renaître en lui le courage, la paix,
La force d'un grand cœur rempli de grands objets ;
Et, reprenant enfin sa plus chère habitude,
Quand il a perdu tout, il trouve encor l'étude !
Mais a-t-elle borné le cours de ses faveurs?
L'infortuné lui seul en sent-il les douceurs;
Non, semblable au soleil, elle anime, elle éclaire :
Le puissant trouve en elle un guide salutaire;
Le riche, un noble emploi de ses trésors perdus ;
L'homme accablé de soins, de travaux assidus,
Un repos enchanté qui lui rend son courage ;
Le vieillard, le seul bien qui convienne à son âge ;
L'homme heureux, les moyens d'échapper à l'ennui,
De faire un grand retour sur le monde et sur lui :
L'enfant même lui doit, faible et fougueux encore,
Des éclairs d'un bonheur que lui-même il ignore,
Mais que, dans son transport, il pressent tout entier,
Quand sur son jeune front brille un jeune laurier.
Mais quelle ivresse ensemble est plus vive et plus pure!..
Par l'étude formé, marqué par la nature,
L'homme doit-il se faire un nom toujours fameux?
Du génie en son cœur sent-il naître les feux?
Disparaissez, fortune, éclat, vaine victoire!
Étude! brille enfin de ta plus noble gloire!

Guide sa jeune verve en sa fécondité;
Imprime à ses écrits ta sage austérité;
Vers ces justes succès qu'attaque en vain l'envie,
D'un pas toujours égal marche avec son génie,
Et prouve à l'univers que toi seule ici-bas
Sais donner des grandeurs qui ne périssent pas!
Des grandeurs!... qu'ai-je dit? Que font à la sagesse,
Les palmes du génie, et sa brûlante ivresse?
Ces plaisirs de l'orgueil, toujours près du danger?
Cet éclat de l'étude, au bonheur étranger?
Non, non, ce n'est point là sa véritable gloire;
Nous rendre heureux, voilà sa plus belle victoire!
Déjà, dès le berceau, formant nos jeunes cœurs,
Elle vient dissiper nos premières erreurs;
Dans la fougue des ans, dans nos désirs extrêmes,
Elle seule nous calme et nous rend à nous-mêmes;
Elle offre à l'âme forte un solide aliment,
Un guide à l'esprit faible, un charme au cœur ardent;
Elle est pour l'homme calme une ivresse sensée;
Elle est de l'âge mûr la première pensée;
Elle est, quand, dans la tombe avant nous descendus,
Des êtres révérés sont à jamais perdus,
Après qu'un long tribut de regrets et de larmes
A nos jours attristés laisse encor quelques charmes,
Elle est le seul plaisir que puisse encor goûter
Le cœur à ses douleurs contraint de résister.
Elle nous donne enfin, à notre heure dernière,
Cette solide paix, fille de la lumière:
Le sage, l'homme instruit, a tout jugé, tout vu;
Il reçoit sans se plaindre un coup qu'il a prévu:

Il sait que tout finit, qu'il doit rendre à la terre
D'un être passager l'éternelle poussière;
Que des hommes les jours, les destins sont bornés,
Qu'ils marchent vers l'oubli dès l'instant qu'ils sont nés;
Mais, pressé de jouir du temps qui l'abandonne,
Des charmes de l'étude encore il s'environne,
Il jette encor sur tout un œil observateur;
Et son dernier regard est son dernier bonheur.

Mad. la princesse De Salm.

ÉPIGRAMME

Riche aujourd'hui d'au moins cent mille écus,
Chaque matin, Mondor au palais se promène,
    Les yeux baissés, se traînant avec peine,
Si qu'on dirait qu'il a quelques membres perclus.
A-t-il été frappé de quelque apoplexie?
    Ce n'est cela; la moitié de sa vie,
    Ce pèlerin a marché les pieds nus.

M. Deville (d'Amiens).

FIN.

TABLE

DE L'ALMANACH DES MUSES DE 1818.

M. VAUGONDY. pages.

M. VIEILLARD. (P. A.)

M. VIENNET.

M. VIGÉE.

M. P. VILLIERS.

M. P. V.

M. ZÉA.

ANONYMES.

FIN DE LA TABLE.

CR 55.

